IDÉE GENERALE
de la
THEOLOGIE PAYENNE,
Servant de
Refutation au Syſteme
de Mr. BEKKER.
Touchant
L'exiſtence & l'Operation
DES DEMONS.
Ou
Traitté Hiſtorique des Dieux du Paganiſme.

*Par Mr. B. ***.*

A AMSTERDAM,
Chez JEAN du FRESNE,
dans la Ruë du Lombart. 1699.

A 3468
Otch.

PREFACE.

QUoique ce petit Ouvrage que l'on donne au Public, paroiſſe un peu tard, à le conſidérer comme une Critique des Principes de Mr. Bekker, il vient aſſés à tems, à le regarder comme une explication hiſtorique de la doctrine des Dieux & des Demons du Paganiſme.

En effet l'on ne s'y eſt pas tant propoſé d'y refuter cet Auteur, que d'y donner une idée générale des ſentimens des Payens à cet égard. Et ſi l'on s'écarte de cette diſcuſſion hiſtorique, pour combattre l'erreur, ce n'eſt que par rapport aux matieres que l'on traite, afin de leyer toutes les dificultés que l'on y poûroit faire naître.

Il n'y a peuteſtre point de ſujet qui ait été traité plus diverſement que celui-ci; parcequ'il n'y en a peuteſtre point que l'on ait médité avec moins d'attention.

On ne va pas puiſer dans les Ecrits

des Payens leur véritable ſentiment ; mais on les fait parler ſelon ſes préjugés. On donne aux Dieux & aux Demons du Paganiſme, la forme que l'on juge la plus propre, pour préocuper favorablement un Lecteur, qui s'en rapporte aſſés ſouvent à la bonne Foi de ſon Auteur.

On a donc crû, qu'il étoit néceſſaire d'éclaircir cette matiere ; & que pour cet effet, il faloit conſulter les Auteurs Payens, & ne rien avancer, que ſur leurs Témoignages formels. Si l'on a auſſi extrait quelques paſſages des Peres de l'Egliſes c'eſt que, bien loin qu'ils puiſſent étre ſuſpects, on les a trouvés tout-à fait convainquans.

Il y a encore une autre raiſon pourquoi l'on a crû étre obligé de rendre ces diſſertations publiques, c'eſt que preſque tous ceux qui ont écrit en notre Langue ſur les Demons du Paganiſme, en ayant abuſé pour établir leurs étérodoxiës, l'on s'eſt fait comme un devoir de leur oppoſer ce petit recit hiſtorique, qui eſt un genre d'écrire, qui demande

plus

plus que tous les autres, la candeur & & la bonne Foi.

Aprés y avoir expliqué les ſentimens Payens, l'on vient à rechercher la ſource d'où ils ont pû tirer le fond de toutes ces opinions fabuleuſes tant de leurs Dieux, que de leurs Demons, & ont le trouve en ſubſtance dans le Vieux Teſtament, d'où ils ont emprunté diverſes vérités, pour ſervir de matiere à leur Mithologie.

C'eſt par-là, que l'on entre dans l'éxamen du Siſtême de Mr. Bekker. L'on s'y attache uniquement à l'argument que l'on emprunte de l'éxiſtence des Demons revelée dans le V. T. & avoüé de tous les peuples, pour établir leurs opérations. Et en ſuivant cette voye, l'on réſout les difficultés de Mr. Bekker.

Dans cet éxamen l'on paroît par raport aux Oracles & aux faits particuliers que nôtre Auteur allégue des opérations des Demons, d'une libéralité que l'on n'approuveroit peuteſtre pas, ſi l'on n'obſervoit, que l'on n'eſt

prodigue, qu'afin de reſſerrer plus étroitement Mr. Bekker ; à-peu-prés, comme un ſoldat qui étant ſur le point de combattre, ſe débarraſſe de ſon bagage. S'il vainc, il le retrouvera au double.

On croit encore étre obligé d'avertir, que l'on ſe doit donner bien de garde de prendre pour accordées des choſes dont on ne dit rien, ou que l'on paſſe légérement. Quand un Critique a mis ſon Auteur aux mains avec lui même, il peut aprés cela le quiter de bonne grace.

On ne manqueroit pas encore de ſe diſtiller en obſervations, ſur ce qu'il ſemble que l'on impoſe à Mr. Bekker de certaines choſes, particuliérement ſur les Dieux du Paganiſme, directement oppoſées à ſes Principes. Mais l'on prie d'obſerver, que l'on ne fait que ſuivre cet Auteur, qui a eu le malheur d'écrire preſque par tout contre ſes propres Principes.

Au reſte, l'on n'eſt nullement Théologien dans ce Traité, & ſi l'on y entremêle quelques Paſſages de l'Ecritu-

re

re Ste. ce n'eſt qu'en paſſant, & par raport à d'autres matieres.

La raiſon pourquoi l'on en a uſé de cette maniere, c'eſt que cette vérité des opérations du Diable, eſt ſi clairement enſeignée dans la parole de Dieu, que les explications que l'on donneroit de ſes paſſages, ne ſçavroient être plus évidentes.

Cependant, quoique l'on ſe ſoit retranché à éxaminer la doctrine des Payens, & à y faire quelques obſervations critiques qui ne ſont point du reſſort des Théologiens, l'on a ſoumis cette Hiſtoire à l'examen de quelques Paſteurs d'une probité éxemplaire & d'une capacité conſommée, aux conſeils de qui l'on défére en toutes choſes avec un profond reſpect. Il peut échapper aux mieux-intentionnés quelques expreſſions que l'on pouroit critiquer; & c'eſt ce que l'on a tâché d'éviter, autant qu'il a été poſſible.

On ne diſſimule pas qu'il s'eſt gliſſé quelques fautes dans l'impreſſion de cet Ouvrage, dont on notera les plus

grossieres, les autres étant de si peu de conséquence, qu'elles ne sçauroient faire hésiter un Lecteur raisonnable.

TABLE

TABLE
DES
Principales Matieres

I LETTRE.

REmarques générales ſur le Siſtême de Mr Bekker, & particulierement ſur ce qu'il nous impute de faire du Diable un Dieu. Plan de l'Ouvrage.

II LETTRE.

Groſſièreté du Paganiſme vulgaire. Dégrés de l'idolatrie. Que l'idée naturelle de Dieu, quelque corrompuë qu'elle ait été dans les Payens, a pû les conduire à ſa connoiſſance. Sentimens des principaux Philoſophes ſur l'éxiſtence & les proprietés de Dieu. Ils ſe ſont moqués de la pluralitè des Dieux. Divers éxemples de profanation commiſe contre les Dieux & leurs images. Les miſtéres d'Egypte ont été la ſource d'où les Philoſophes Grecs ont d'abord tiré leurs Dieux. Comment l'idolatrie s'eſt établië & affermië. Raiſons pourquoi les Savans n'ont pas dèſabuſé les Peuples. Ce que les Philoſophes entendoient par leurs Dieux.

III LETTRE.

Etimologiës du terme de Demon. Quel ètoit le Demon de Socrate. Diférente ſignification de ces termes Θεὸς, Δαιμονιον & Δαιμονες. *Sentimens de*

des Docteurs Juifs, de quelques Peres de l'Egliſe & des Philoſophes ſur la nature des Demons. Que les Payens ont conçû les Demons comme des natures moyennes entre Dieu & les hommes. Leur ſentiment ſur les opérations & ſur les offices des Demons. Conſidération ſur le bon & ſur le mauvais Principe. Le Nom de Demon en général pris en mauvaiſe part. Que les Payens ont mis une grande différence entre leurs Dieux & leurs Demons. Magie odieuſe parmi les Payens. Quelle vénération ils ont euë pour les diverſes eſpèces de leur Divination. On éxamine leurs Oracles.

IV LETTRE.

Que les Payens n'ont pas abſolument nié, mais ſeulement éxaminé les opérations des Demons. Que Mr. Bekker ne peut rien conclure des faits dont il a groſſi ſon Ouvrage. On poſe que les Payens ont formé pluſieurs de leurs Dieux ſur l'Hiſtoire ſacrée des Patriarches. Ce qui ſe prouve par la conformité que l'on trouve entre Noé, Cham & Japhet, & Saturne, Jupiter, Nepturne & Pluton. Quel effet les Miracles de Dieu en Egypte produiſirent ſur les Egyptiens. Conformité de Typhon avec Moïſe. Que les Payens ont connu les Hiſtoires du V. T. Tels ont ètè les Egyptiens, les Caldéens & les Phoeniciens; & enſuite les Grecs, qui n'ont écrit que quelques ſiecles après Moïſe. Que par la diſperſion des Cananéens & des dix Tribus, les Payens ont eu quelque connoiſſance de l'Hiſtoire du V. T. Traduction des Livres de Moïſe en Grec, avant celle des Septante. Conformité de Hercule avec Joſué. Rites Judaïques obſervés parmi les Payens. C'a été par les mêmes

mes voyës qu'ils ont connu les Anges & les Demons. Obſervation ſur le culte des Serpens. Que ſi le V. T. enſeigne l'éxiſtence des Demons, il enſeigne auſſi leurs opérations.

V LETTRE.

Si le ſentiment des opérations des Demons tire ſon origine des Fables du Tarum & des Sabbins. Si le terme de Satan a ſignifié originairement autre choſe, que ce que l'on entend aujourd'hui. Examen d'un paſſage de Mr. Bekker, où il prétend que l'opinion des opérations des Demons, eſt décenduë par dégrés des Babiloniens aux Reformés. Abſurditès & contraditions dans ce paſſage conféré avec d'autres. Que les Philoſophes Payens n'ont pû avoir inventé les opérations des Demons. Obſervations ſur ce Principe, que l'Ecriture parle ſelon l'opinion du vulgaire, ſi on peut s'en ſervir. Que J. C. & ſes Apôtres auroient confirmé l'erreur en s'exprimant avec le vulgaire.

VI LETTRE.

Si tous les Peuples ont cru des Demons, quelque fabuleuſes que ſoient leurs opinions, l'on en conclut leurs opérations. Réflexions ſur la maniere dont Mr. Bekker explique ce que les Voyageurs nous rapportent des opérations des Demons ſur les peuples barbares ont été inconnus à notre Continent. On éxamine le Chapitre 24. de ſon premier Livre. Il tâche d'y égarer l'état de la queſtion. L'on rétorque contre Mr. Bekker ce qu'il dit des Peres de l'Egliſe. L'on éxamine ce qu'il avance contre nos Reformateurs.

TRAITE HISTORIQUE DES DIEUX ET DES DEMONS DU PAGANISME,

Avec quelques remarques Critiques sur le Sisteme de Mr. Bekker.

PREMIERE LETTRE.

MONSIEUR,

J'ai differé exprés jusqu'ici à vous entretenir du Sisteme de Mr. Bekker, parceque j'ai cru qu'il falloit attendre que le tems remit les esprits dans cette assiette naturelle & les disposât à examiner les choses sans passion. Ce n'est pas que je veuille dire que cet ouvrage ait pû ébloüir des yeux aussi penetrans que les vôtres; car vous n'êtes pas homme à vous laisser si facilement surprendre. Mais il y en a d'autres qui admettant sans examen tout ce que porte le caractere de nouveauté, s'y abandonnent aveuglement. Voulois épargner ces gens-là dans les premiers mouvemens de leur passion, ce seroit des mettre à s'expo-

TRAITE HISTORIQUE DES DIEUX ET DES DEMONS DU PAGANISME,

Avec quêques remarques Critiques ſur le Siſtême de Mr. Bekker.

PREMIERE LETTRE.

MONSIEUR,

J'ai diféré exprés jusqu'ici à vous entretenir du Siſtême de Mr. Bekker, parceque j'ai crû qu'il faloit attendre que le tems remît les eſprits dans leur aſſiette naturelle & les diſpoſât à examiner les choſes ſans paſſion. Ce n'eſt pas que je veille dire que cet ouvrage ait pû éblouir des yeux auſſi penetrans que les vôtres ; car vous n'êtes pas homme à vous laiſſer ſi facilement ſurprendre. Mais il y en a d'autres qui admettant ſans examen tout ce qui porte le caractére de nouveauté, s'y abandonnent aveuglement. Vouloir ramener ces gens-la dans les premiers mouvemens de leur paſſion, ce ſeroit les irriter & s'expo-

ſer à leur mauvaiſe humeur. Il a donc été bon de leur donner le tems de ſe reconnoître, & de jetter, pour ainſi dire, leur premier feu, avant que d'entreprendre de le désabuſer.

Nier les operations des Demons ſur la terre, eſt une propoſition qui frappe l'eſprit; on ſe ſent un penchant naturel à examiner ces ſortes d'ouvrages. Les beaux eſprits qui veulent ſe ſingulariſer en toutes choſes, ne manquent pas de ſe faire un mérite de leur incredulité à cet égard ; & le vulgaire ne demande pas mieux qu'on le délivre de ces objets de terreur. Ses vûës étans extrêmement bornées, il s'imagine que l'on ne peut bannir les Demons du monde ſans détruire leur exiſtence. Jugés aprés cela, s'il s'endort dans le vice par l'eſperance de l'impunité. S'il n'y a point de Diables, il n'y a point auſſi de peines à craindre. *Facilis deſcenſus Averni.*

On ne peut donc pas nier que la matiére que l'Auteur traite, n'excite la curioſité, & que ſon ſentiment ne trouve dans les eſprits de favorables préventions. Mais il faut auſſi avouër qu'aprés ces premiers mouvemens, l'on ne manque pas de revenir à ſoi-même ; le torrent étant paſſé, l'on examine ſérieuſement pourquoi l'on s'y eſt abandonné : & ſi un Auteur n'a pas appuyé ſon ſentiment ſur de ſolides argumens, il a le malheur de ſe voir abandonné. C'eſt ce qui eſt arivé à Mr. Bekker ; l'on a été d'abord

tout

tout de feu pour ſes deux premiers Livres ; mais l'on eſt devenu tout de glace pour ſes deux derniers ; & ſes plus ardans ſectateurs commencent à l'abandonner.

Pour moi, j'ai lû ſon ouvrage plûtôt pour vous obeïr, que pour me ſatisfaire : J'y ai trouvé ce que j'avois oui dire tant de fois, beaucoup de zéle & de hardieſſe à avancer des nouveautés, mais nulle preuve pour les ſoûtenir ; & ſi vous ne vous laiſſés pas ſurprendre par un certain air de triomphe dont il anime ſes expreſſions, vous courez risque de demeurer toujours enchanté ; particuliement, ſi vous niés de certains Principes qu'il y poſe ſans preuve, tout l'ouvrage tombera de lui même.

Cependant la doctrine qu'il refute n'eſt pas du nombre de ces choſes dont la ſeule propoſition porte ſa refutation : Elle eſt venerable par ſon antiquité, univerſelle par ſa créance, ſoutenuë de preuves au moins aſſés ſpécieuſes ; car *le ſentiment que le monde a du Diable, a aſſés de vraiſemblance.* Il devoit donc fonder ſon ſiſtême ſur de bons argumens tirés de l'Ecriture & de la Raiſon. C'eſt la maxime de tous les Auteurs, & particulierement de ceux qui avancent des nouveautés. Un homme judicieux ne ſe contente pas de lire un Auteur qui s'évapore en des ſpeculations creuſes, *pour ſavoir ce que la choſe n'eſt pas.* On veut ſavoir ce qu'elle eſt poſitivement en elle même, ſe repaître de quêque choſe de *Liv. 1. Pag. 5.*

ſolide qui établiſſe dans l'esprit une pleine certitude.

Mais particulierement, il eſt certain, que quand il s'agit de donner des expoſitions nouvelles à l'Ecriture Ste, on ne le doit faire, qu'aprés les avoir apuyées de preuves inconteſtables puiſées de la Revelation même. On ne ſauroit aſſés ſe précautionner à cet égard. Ce ſont des limites ſacrées que l'on ne doit toucher qu'avec une profonde vénération; & lorsque l'on s'émancipe jusques-là, on doit au moins le faire ſerieuſement, & ne point égayer les explications que l'on en donne, de certains traits plaiſans qui, quoique du goût du vulgaire, ſont extrêmement fades à des ames pieuſes & à des eſprits ſolides qui cherchent des preuves ſerieuſes & convainquantes.

De la vient que l'Auteur, ayant poſé ſans raiſon de certains Principes qui ſont l'Etat de la queſtion, ne reuſſit pas mieux dans les explications qu'il donne aux Textes ſacrés. En voici une preuve entre une infinité d'autres que nous poûrions alleguer. Par exemple, que ſe peut-il de plus ſimple que l'hiſtoire de la ſeduction d'Eve par le ſerpent que nous liſons au Chap. 3 du Liv. de la Geneſe. Si vous y raportés les paſſages du N. T. qui y ont un raport néceſſaire, il paroit que ce fut le Diable qui ſe ſervit du ſerpent pour ſéduire la Femme. Tous les Docteurs Juifs ont reconnu cette verité, & la ſimplicité de l'hiſtoire ne nous permet pas

pas de l'expliquer autrement. Cependant l'Auteur y fait naître un si grand nombre de dificultés, que l'on ne sçait ce que le St. Esprit a voulu dire ; *le ſerpent dit à la Femme*, c'eſt à dire, ſelon lui, que le ſerpent ne dît rien : Et la raiſon en eſt, qu'il n'avoit pas les organes néceſſaires pour former une voix humaine. Ce ne pouvoit être encore le Diable qui ſe ſeroit ſervi du ſerpent comme d'un organe pour parler ; car outre que l'on ne ſauroit concevoir comment un eſprit peut agir ſur un corps, il y auroit toujours la même dificulté à ſcavoir comment le Diable auroit pû s'énoncer d'une maniere intelligible ; puis que le ſerpent dont il ſe ſeroit ſervi, n'auroit pas eu les facultés requiſes pour parler. Aprés cette belle diſſertation, il laiſſe ſon lecteur dans un Labirinthe de dificultés ſans lui donner le moindre ſecours pour en ſortir, & le met dans la néceſſité de dire, *Elias veniet*. Ce ne fut ni le ſerpent ni le Diable qui parlerent ſéparément ou conjointement ; on ne peut pas dire que ce fût Dieu, ou un Ange, ou Adam, ou Eve ; qui étoit-ce donc ?

Je ne dirai pas qu'il y a du miſtére caché ſous l'odieuſe exagération de ces dificultés, mais je remarquerai que cette preuve, que le Diable n'a pû parler par le ſerpent, parcequ'un eſprit ne peut agir naturellement ſur un corps, & que le ſerpent n'a pas les organes requis, eſt une choſe qui, quoique vraye dans la Philoſophie, eſt entierement

fauſſe par raport à Dieu, qui peut auſſi bien faire agir le Diable ſur un ſerpent, que l'ame ſur le corps humain, & le faire parler avec la même facilité, que l'âne de Balaam ; & ainſi dire que cela ne ſe peut naturellement, c'eſt ne rien dire ; puis qu'il s'y agit d'une choſe ſurnaturelle. Il faloit donc avoir prouvé que ces ſortes d'operations repugnent non ſeulement aux proprietés naturelles du corps & de l'ame, mais auſſi à la volonté de Dieu. C'eſt cependant ſur cette fauſſe ſupoſition, que roulent toutes les nouveautés de Mr. Bekker ; & ſi je voulois vous en faire l'énumeration, il faudroit copier une grande partie de ſon Ouvrage.

Mais ce n'eſt pas mon deſſein d'inſiſter ſur ces remarques generales, ni d'examiner ſi l'Auteur croit l'exiſtence des Anges & des Demons. Il ne donne que trop de ſoupçons de douter de ſon orthodoxie ſur cette doctrine : Ce ne ſont que dificultés lors qu'il s'agit de ces eſprits ; & à peine trouverés vous un paſſage dans l'Ecriture Ste. qui en parle ; tout y eſt miſtérieux & allegorique. Les noms propres d'Anges, de Diables, de Demons &c ne lui ſont que des hommes envoyés, des calomniateurs, des mauvaiſes penſées ; ou tout au plus de purs ſimboles pour nous donner quêque idée metaphorique de la Majeſté de Dieu. Liſés, Mr. avec attention ſon ſecond livre depuis le Chapitre 9 jusqu'au 20 incluſivement, & vous n'y trouverés que trop de raiſons

pour

pour juſtifier mon accuſation.

Je ne dirai rien non plus des divers motifs qui peuvent l'avoir pouſſé à publier ſon Siſtême en langue vulgaire, ni de ſa capacité ſur cette matiere, ni de l'ordre qu'il y a obſervé, ni de ſon ſtile; parceque je dois reſpecter l'âge de Mr Bekker, & que la Charité Chrêtienne ne me permet pas de m'attacher au Perſonnel. Ce ſeront ſeulement les erreurs que je combattrai.

Mr. Bekker me pardonnera cependant, ſi je me plains des imputations odieuſes dont il charge nôtre doctrine. La choſe eſt trop importante & trop ſouvent repetée dans ſes Livres, pour n'en rien dire: Permettés moi donc, Mr. de juſtifier nôtre créance. Voici ſon accuſation, *c'eſt maintenant un point de pieté, que l'on craigne veritablement Dieu, & que l'on craigne auſſi le Diable; ſi cela n'eſt pas, on paſſe pour un Athée, c'eſt à dire, pour un homme qui ne croit point de Dieu; parce qu'il ne peut pas croire, qu'il y en ait deux, l'un bon & l'autre mauvais: Mais je crois*, ajoute-t-il, *qu'on peut les appeller à bon droit Ditheïſtes, ou qu'ils croyent deux Dieux.* Comme ce paſſage noircit extrêmement nôtre creance, je l'ai traduit mot à mot du texte, parceque le Traducteur l'a corrumpu par ſes adouciſſemens ordinaires. *Preſ. du 1. Liv.*

Cette accuſation que Mr. Bekker nous intente de faire du Diable un Dieu tout Puiſſant, fait horreur; c'eſt cependant le

fondement ſur lequel il poſe tout ſon Ouvrage ; c'eſt l'idole qu'il veut abattre ; c'eſt en quoi conſiſte la force de ſes preuves ; à peine lirés un Chapitre que vous n'y trouviés cette imputation.

Si cela eſt, notre doctrine & notre culte ſe contrediſent évidemment. Si le Diable peut connoître immediatement le coeur de l'homme, prédire l'avenir, faire de vrais miracles, s'il a une Puiſſance independante, il eſt certain qu'il doit être l'objet de nôtre culte religieux. Toutes ces choſes ne peuvent être attribuées qu'à l'Etre Souverain ; & par conſéquent il faudra que nôtre culte réponde à nôtre doctrine par la plus abominable de toutes les idolatries. C'eſt cependant l'abſurdité qui reſultera de la doctrine que l'Auteur nous impute.

Auſſi voyons-nous qu'il pouſſe extraordinairement ſon accuſation. Dieu, ſelon nous, n'a rien fait dans la nature qui puiſſe être comparé aux oeuvres que nous attribuons à ce malheureux eſprit. S'il arrive quêque grand évenement, nous diſons tout auſſi-tôt que le Diable en eſt la cauſe, nous dépouillons Dieu de la Gloire qui lui apartient pour en revêtir la plus impure de toutes les creatures. Enfin quand nous exclûrions la Providence du gouvernement de l'Vnivers, on ne pouroit pas déclamer contre nous avec plus d'emportement & de malignité.

Mais qui a jamais crû parmi nous que le Diable

Diable ſoit à proprement parler, l'auteur abſolu de toutes les oeuvres que l'on veut que nous lui atribuons ? Quel Theologien l'a jamais conſideré comme une Cauſe premiere & indépendante ?

Ne dites point que l'on employe des expreſſions aſſés fortes pour donner lieu aux imputations de Mr. Bekker, que nous donnons au Diable trop d'autorité. N'eſt-ce pas le lieu commun de nos Predicateurs pour intimider les vicieux ? Nos Theologiens n'éxagérent-ils pas tellement ſon pouvoir, qu'ils nous le font concevoir comme un Dieu ? Il eſt la cauſe & le directeur des orages & des tempeſtes ; c'eſt lui qui allume les guerres, qui cauſe la famine & la mortalité ; il entre dans les conſeils, il y préſide ; il ſuggere aux hommes de mauvaiſes penſées : Enfin ſon Empire eſt ſi vaſte & ſi abſolu qu'il exclut le Createur. Cela paroît ſurprenant ; mais c'eſt cependant là préciſément l'idée que forment les expreſſions de nos plus celebres Docteurs.

Tout cela eſt vrai en un ſens. Ce fut *Satan* qui *entra en Judas ſurnommé Iſcariot* ; c'eſt ce *Prince de la puiſſance de l'air qui eſt l'eſprit qui opere en efficace dans les enfans de rebellion* ; ce fut lui qui infligea à Job des playes en ſes biens & en ſa perſonne ; c'eſt lui qui *ayant été meurtrier dés le commencement chemine autour de nous comme un Lion rugiſſant cherchant à nous devorer*, Luc 22. 3. Eph. 2. 2. Jean 8. 44. 1 Pier. 5. 8.

rer ; enfin *il eſt le Dieu de ce monde qui a*
2. Cor. 4. 4. *aveuglé les entendemens des incredules, afin que la lumiere de l'Evangile de la gloire de Chriſt qui eſt l'image de Dieu, ne leur reſplandit.* Ce ſont les propres termes de l'Ecriture. Je n'entreprens pas d'examiner quel eſt ce *ſatan*, ce *Prince de la puiſſance de l'air*, ce *Meurtrier*, ce *Lion*, ce *Dieu de ce ſiecle* : Mais de quêque maniere que l'on explique ces paſſages, il eſt toujours conſtant que nous parlons avec l'Ecriture, & que s'il y a quêque choſe d'outré qui ne s'accommode pas avec les conceptions de l'Auteur, nous ne nous ſervons que des expreſſions que le St. Eſprit a conſacrées ; & ainſi toutes les objections de Mr. Bekker s'attachent à Dieu même qui nous a preſcrit la maniere de nous exprimer à cet égard. Voila pour ce qui concerne les termes. Venons maintenant à la choſe.

Vous avés trop de penétration pour tomber dans l'erreur des Manichéens. Il y a long tems que l'on a remarqué qu'ils ont groſſierement abuſé de ces paſſages qui au fonds ne donnent au Diable qu'un pouvoir ſubalterne & une autorité de dépendance, Dieu demeurant toujours revêtu de ſes Prérogatives infinies.

Bien loin donc de mettre le Diable ſur le trône de la Divinité, nous le concevons comme un eſclave, qui n'agit que par la permiſſion de ſon Maître ; bien loin de lui donner une Puiſſance illimitée, nous la ren-

renfermons dans les bornes que Dieu lui a preſcrites. C'eſt une cauſe ſubalterne qui emprunte toute ſa force & ſa vertu de la premiere Cauſe.

Fort bien : Mais pourquoi donc ne conçoit-on pas plûtôt Dieu l'Auteur de toutes ces oeuvres, puisqu'il en eſt la premiere Cauſe, que le Diable qui n'en eſt que le Miniſtre? Pouquoi ne dit-on pas plûtôt que c'eſt Dieu qui punit, que c'eſt lui qui envoye les tempeſtes, qui aflige les hommes de guerre, de famine, de mortalité; que c'eſt lui ſeul qui ſonde les reins & endurcit les coeurs, qui aveugle les yeux de l'entendement, qui donne efficace d'erreur? Pourquoi faire intervenir le Diable dans toutes ces choſes?

Permettés moi, Mr. de vous demander auſſi, pourquoi on dit que l'homme ſe meut, qu'il parle, qu'il mange, qu'il boit. C'eſt parler fort improprement, il n'eſt qu'une cauſe ſeconde qui n'agit qu'autant que Dieu lui influë la vertu néceſſaire pour agir : Car il eſt dans une ſi grande impuiſſance de produire de lui-même la moindre opération, qu'il faut que Dieu le prévienne, le meuve, & concoure dans toutes ſes actions. L'homme n'eſt donc qu'une cauſe ſeconde qui étant conſiderée dans ſon neant, ne peut rien d'elle-même. Vous prétendés étre bien fondé de ſoutenir que l'on a tort d'attribuer au Diable les oeuvres qu'on lui attribuë, parce qu'il n'eſt

n'eſt qu'un inſtrument qui emprunte de Dieu toute ſon action ; & moi je crois avoir raiſon de dire que l'on ſe trompe d'attribuer à l'homme toutes ces operations puisque de lui-même il ne peut rien. Ce ne ſera donc plus l'homme qui ſe remuëra qui parlera, qui mangera, qui boira, mais Dieu même ; de la même maniére que ce n'eſt pas le Diable qui produit les oeuvres dont nous avons parlé, mais Dieu. C'eſt ſe précipiter dans une étrange conſequence ; mais on ne ſçauroit l'éviter puisqu'elle coule neceſſairement du même Principe : Car le Diable & l'homme ſont par raport à Dieu en ce cas, une ſeule & même choſe, dans une égale impuiſſance, dans une entiere dépendance. Si l'on veut preſſer ce Principe, on en tirera des conſequences monſtreuſes.

Il eſt donc évident que l'action doit être proprement attribuée à l'agent, particuliérement quand l'agent eſt une ſubſtance intelligeante, comme eſt le Diable. On n'en exclut pas la premiere cauſe ; au contraire on la ſuppoſe, on conſidére ſon influence comme abſolument neceſſaire : Mais cela n'empêche pas que la creature ne ſoit celle qui agiſſe, & qu'elle ne reçoive ſa dénomination de l'action qu'elle produit.

On objectera ſans doute que cette comparaiſon du Diable avec l'homme n'eſt pas juſte. Il s'agit de ſçavoir ſi l'un eſt l'Auteur de ces hautes & ſublimes operations qu'on

qu'on lui attribuë ; au lieu que l'on ne conſidére dans l'autre que des actions propres & naturelles. Mais cette diférence quoique reelle entre ces deux creatures, n'eſt qu'une pure illuſion par raport à Dieu ; ce qui eſt proprement en quoi conſiſte l'état de la queſtion. L'une dans l'idée de ſon néant n'a pas plus de diſpoſition à ſe mouvoir, que l'autre à agir ſur des ſujets étrangers ; puisque toute leur vertu derive également de Dieu. La cauſe de ce préjugé conſiſte en ce que nous n'avons pas une idée aſſés claire du neant & de la dépendance de la creature, & que nos conceptions touchant la premiere cauſe, ne repondent pas toujours au Pouvoir & à l'Autorité ſans bornes qu'elle exerce ſur les cauſes ſecondes.

L'aplication de cette remarque ſemble aſſés naturelle. Que l'on éxagére tant que l'on voudra la puiſſance du Diable, que l'on prenne plaiſir à outrer les expreſſions de nos Theologiens ; nous le conſidérerons toujours comme un inſtrument en la main de Dieu, comme une verge de fureur qui ne frape, que lorsqu'il la laiſſe tomber ſur ceux qu'il veut viſiter ; enfin que l'on tâche de rendre nôtre doctrine odieuſe par des imputations malignes, il ſera toujours aiſé de les diſſiper, pour peu que l'on s'attache à la conſideration de la creature qui quêque noble qu'elle ſoit, emprunte toutes ſes operations de ſon Createur. Nous n'avons garde de croire que l'intention du

St. Eſprit ait été de nous faire concevoir par les paſſages que nous avons allegués, le Diable comme un agent indépendant? Non, Mr. il faut s'élever plus haut & remonter jusqu'à Dieu. On doit cependant ſe ſervir de ſes expreſſions & parcequ'elles ſont conſacrées, & parcequ'effectivement le Demon étant un agent raiſonnable dont il ſe ſert, il faut lui attribuer l'action qu'il produit, & bien particulierement le vice qui la ſouille.

Souffrés encore, Mr. pour éclaircir cette matiere que je vous demande quelle vertu avoit Moiſe ou Aron & ſa verge pour faire tant de miracles, pour infliger tant de playes à Pharao & à ſon peuple? Vous me repondrés aparamment qu'il y auroit de l'abſurdité à croire qu'une ſimple verge ait pû produire d'elle-même tant de miracles en la main d'un homme; que l'un ne fut que le Miniſtre & l'autre un Signe viſible que Dieu accompagna d'une efficace toute-celeſte. Que ne diriés vous point d'un homme qui voudroit nous imputer de croire que Moiſe, Aron & ſa verge étoient la ſeule cauſe de tous ces miracles; s'il s'étendoit à écrire de gros volumes, à faire de grandes réflexions afin de colorer cette abſurdité? Et cependant l'Ecriture Ste. dit qu'*Aron ayant étendu ſa main avec ſa verge ſur les fleuves, les rivieres & les étangs, fit monter des grenouilles ſur la terre d'Egypte* &c; & on le dit avec raiſon, parce qu'Aron

...od. 8.

qu'Aron étoit le Miniſtre & ſa verge le ſimbole que Dieu employa.

Voila juſtement où nous en ſommes avec Mr. Bekker. Il nous impute par tout de croire que le Diable eſt la premiere cauſe de toutes les oeuvres que l'Ecriture lui attribuë. On a beau repondre qu'excepté celles qui repugnent à la Steté. de Dieu dont la ſouillure ne peut rejaillir ſur cet Etre Parfait, elles lui ſont attribuées de la même maniére, que les playes d'Egypte ſont raportées à Aron & à ſa verge; expliquer nos ſentimens, repeter que le Diable n'eſt qu'une cauſe ſeconde ſans aucune vertu propre, qui ne peut pas même entrer dans des pourceaux ſans permiſſion, on continuë à nous faire dire de choſes auxquelles nous n'avons jamais penſé.

Remarqués, s'il vous plaît, Mr. que quand nous concevons le Diable comme une verge de fureur ſans aucune vertu propre, ce n'eſt que par raport à Dieu, la premiere Cauſe qui prévient, détermine, accompagne, flechit la creature, quêque excellente qu'elle ſoit. Mais il eſt conſtant que ſi vous le comparés avec l'homme, vous y trouverés plus d'excellence dans ſa nature, de lumiere dans ſes connoiſſances, de penetration dans ſes vûës, de facilité & de puiſſance dans ſes operations. Plus une ſubſtance eſt élôgnée de la matiere, & plus il y a de perfection: La matiere offusque les lumieres de l'ame, elle affoiblit ſes ope-

operations, elle fait une grande diverſion d[es] forces de l'eſprit; la chair eſt imperieuſe, les ſens allument les paſſions & les convoitiſes, ils aſſujettiſſent l'ame à leurs ſenſualités. Au contraire le Demon n'ayant aucune communication perſonnelle avec la matiere, a plus de perfection Phiſique ; ſes penſées ſont plus vives, elles le rendent, en quêque maniere, preſent où il les dirige, elles ſont bandées dans une application plus forte ſur les objets ; parceque les ſens ne lui cauſent aucune diſtraction ; ſes connoiſſances naturelles ſont plus étenduës non ſeulement parcequ'il enviſage les choſes d'une vûë plus ſimple, mais auſſi à cauſe de l'experience de tous les ſiecles qui lui en decouvre les liaiſons, qui lui fait penetrer dans les fonds de la nature, dont il connoît les reſſorts, les cauſes, les effets d'une maniere plus parfaite que le plus grand Philoſophe ; & c'eſt cette grande connoiſſance que le Demon a de la nature qui lui apren comment il faut en remuer les diverſes parties : De la vient que nous qui ignorons tous ces reſſorts, & la maniere de les faire agir, ſommes étrangement frappés à la vûë de ſes operations, & que nous regardons comme un miracle, ce qui n'eſt aſſés ſouvent qu'une operation du Demon produite par des cauſes autrement appliquées & remuées, que ſelon le cours ordinaire de la nature. Ajoutés, Mr. à cette conſidération que la haine du Diable contre l'Egliſe & [les] ſent[imens]

ſentiment de ſa propre peine, lui fait receuillir toutes ſes forces, & épuiſer toutes ſes ruſes, afinque, s'il la trouvoit acceſſible, il lui portât quêque coup mortel. Et ainſi il eſt aiſé de conclure que comme le Demon a beaucoup plus de lumiere, de penetration d'activité que l'homme, il ne faut pas douter que ſon pouvoir ne lui ſoit de beaucoup ſuperieur; & par conſequent en le concevant comme un eſclave dans une entiere dependance de Dieu, nous devons auſſi le conſidérer comme un furieux & un puiſſant ennemi, lorsqu'il plaît à Dieu de lui lâcher ſa chaîne. Vous voyés par là que les imputations odieuſes de l'Auteur ſévanouiſſent d'elles-mêmes, & que nôtre doctrine conſiderée en ces deux égards, ne repugne ni à la Raiſon, ni à la Revelation, ni à l'idée des Perfections Divines.

Au reſte je ne puis comprendre pourquoi ces gens veulent trouver de l'oppoſition entre la Toutepuiſſance de Dieu & le miniſtére du Diable. C'eſt une choſe étrange que les préjugés, ils aveuglent tellement l'eſprit, qu'ils le rendent incapable d'examiner meurement, ſi ce que l'on avance, ne peut étre retorqué: Car par cette objection que l'Auteur fait ſi ſouvent, il renverſe de fond en comble ſon hipotheſe. Admettons ici toutes ſes explications & de ſes diſciples; mais qu'il nous ſoit auſſi permis de raiſonner.

Vous voulés abſolument, Mrs. que vos idées

idées claires & distinctes des Perfections Divines excluent les operations des Demons qu'il y ait de la contradiction à croire que ces esprits s'oppose nt à la volonté de Dieu. vous me dites là dessus mille belles choses pour m'éblouir. Je me fixe à vôtre propre hipothese. Ce Diable, ce Satan, ces Demons sont chés vous quêque homme calomniateur, quêque adversaire, des passions humaines, des mouvemens irreguliers de l'esprit, tout ce qu'il vous plaira. Mais vous ne pouvés pas nier au moins que ces hommes ainsi caractérisés, ne soient autant d'ennemis de Dieu & de son Evangile, des seducteurs, des persécuteurs. Permettés-moi donc de vous demander, si ce n'est pas une chose beaucoup plus incompatible avec l'idée des Perfections de Dieu de lui opposer ces creatures foibles, ces hommes mortels, plûtôt que le Diable, qui est un esprit dégagé de la matiere, d'une experience consommée, un esprit frémissant de rage & enflammé de haine contre les hommes ? Vous dirés peutêtre que ces traits dont je depeins le Diable sont outrés. Eh bien ! adoucissons-les : Diminués-en le pouvoir tant qu'il vous plaira, ne le faites pas plus grand que celui de l'homme. Toujours sera-t-il constant que la puissance de ces deux creatures étant égale, il y aura dans vôtre hipothese une contradiction égale à celle que vous nous objectés. S'il est vrai que le Diable ne peut agir contre la

volonté

volonté d'un Dieu qui fait invinciblement toutes choſes par lui-même, il ne ſera pas moins vrai que l'homme ne peut agir contre la volonté de Dieu, par les mêmes raiſons. J'admets vos mêmes idées : Dieu eſt par tout également preſent, également Puiſſant, & le Diable & l'homme ſont par tout également bornés, également foibles. Je veux bien que ces termes de *Principautés* & de *Puiſſances*, de *Prince de ce monde*, de *Dieu de ce ſiecle*, de *Prince de la Puiſſance de l'air*, de *malices ſpirituelles qui ſont aux lieux celeſtes*, de *celui qui a l'Empire de la mort*, *d'accuſateur des fidelles d'ennemi*, de *lion rugiſſant*, je veux bien que ces expreſſions ſoient figurées. Accommodés les aux opinions vulgaires du temps où les Sts. Hommes ont écrit. Cependant vous voulés que par ces termes il faut entendre des Ennemis de Dieu & de ſon Egliſe, accuſans, ſeduiſans, perſecutans les fidelles ; & par conſequent voila ces hommes auſſi bien agiſſans contre *l'Autorité du Toutpuiſſant*, que le Demon que vous voulés bannir du monde par ces ſeules & mêmes raiſons.

Rom. 8. 37. *Iean.* 12. 31. 2. *Cor.* 4. 2. *Eph.* 6. 12. *Heb.* 2. 14. *Apoc* 12. 10. 1. *Pier.* 5. 8.

Aprés que Mr. Bekker a ainſi noirci nôtre creance il exalte extrêmement l'utilité de ſon Ouvrage, *ce Livre me ſervira*, dit-il, *de témoin, que je rens d'autant plus d'honneur à la Puiſſance & à la Sageſſe du tres-Haut, que ceux qui l'avoient donnée au Diable, lui en avoient ôté.* Il ſemble qu'il

Pref. du 1. *Liv.*

qu'il diſpute contre des idolatres. Nous ne raviſſons point *l'Honneur* qui eſt dû à la *Puiſſance & à la ſageſſe du tres-Haut*, au contraire nous éxaltons infiniment ſa Gloire : C'eſt Mr. Bekker qui veut afoiblir ſa Puiſſance, en liant le Diable dans les Enfers. Il faut vous rendre cette verité palpable par un ou deux exemples familiers. Prenés celui d'Adonibezec; le Texte ſacré nous
Jug. 1. 7. aprend que 70 *Rois ayant les pouces des mains & des pieds coupés, avoient receu du pain ſous ſa table.* C'a été ſans doute beaucoup de gloire à ce Prince ; mais elle auroit été incomparablement plus illuſtre ſi au lieu de leur avoir coupé les pouces, il leur eût mis les armes à la main pour éxecuter ſes commandemens, & ſi étans à la teſte de leurs armées, il les eût obligés de venir manger du pain ſous ſa table malgré leur puiſſance & leur fureur. Choiſiſſés celui de Tamerlan & de Bajazet ; ne m'avoüerés vous pas que la gloire de celui-la auroit été beaucoup plus parfaite, ſi au lieu d'exercer ſon autorité ſur celui-ci renfermé dans une cage de fer, il eût pu, en lui permettant de ſe mettre à la teſte d'une puiſſante armée, diſpoſer entierement de lui, le lier de chaînes au milieu de ſon camp, le delier quand il auroit voulû ; & malgré ſa haîne & ſes forces, en faire ſon eſclave ?

Voyons par l'application de ces deux exemples, ceux qui élevent davantage la Puiſſance de Dieu, ou Mr. Bekker, ce
nous

ous : Il lie le Diable de puiſſantes chaînes, il ſemble qu'il le renferme dans une cage de fer, qu'il lui coupe les pouces des mains & des pieds; c'eſt à dire en un mot, qu'il le bannit du monde & le relegue aux Enfers, ou il veut que Dieu le tienne priſonnier, comme ces Geans que Jupiter ayant precipités dans le Tartare, chargea de groſſes montagnes, depeur qu'ils ne ſe relevaſſent contre lui. Je ne vois pas quel grand honneur il rend en cela à la *Puiſſance & à la ſageſſe du tres-Haut* : Car il eſt évident qu'il n'eſt pas difficile d'exercer ſon autorité ſur un ennemi lié de fortes chaînes & renfermé dans un cachot. Mais je vois clairement que nôtre doctrine nous donne une haute idée du Pouvoir & de l'Autorité de Dieu ſur les Demons, qu'elle éleve infiniment ſa gloire. Qu'elle gloire d'employer ces eſprits rebelles, d'en faire autant de forçats qui ſont contrains de ſe rendre à leur cadêne quand il lui plaît, de les lier & de les délier, ſans qu'ils en puiſſent profiter pour ſecouer ſon joug ? Qu'elle gloire de diriger tellement leur malice & leur preverſité, qu'il en tire contre leur intention & ſans ſouiller ſa pureté, un honneur d'autant plus illuſtre, qu'il vient de ſes plus grands ennemis ? Si l'Auteur avoit bien voulu reflechir un peu ſur ces raiſons, il ne lui ſeroit pas échapé tant d'expreſſions profanes ; il n'auroit pas avancé, par exemple, *qu'il faut*, ſelon nous, *que Dieu endoſſe*

le

Liv. 2. Pag. 286. *le harnois pour mettre le Diable à la raiſ*
Quand on veut inſpirer de l'horreur cont
un ſentiment que l'on croit ſuperſtitieu
il ne faut point nourir la profanation p
des idées ſi baſſes & ſi indignes de Dieu
dont la ſeule volonté eſt toujours efficac

Aprés cette explication, il eſt aiſé de
déterminer. Je ne demande qu'un pe
d'équité & de ſens commun, qu'une pe
tite ſuſpenſion de prejugés pour décide
en nôtre faveur. Je n'en impoſe point
Mr. Bekker ; je repreſente ſes ſentimen
tels qu'il a bien voulu nous les faire con
noître : Comparés donc ſûrement nôtr
doctrine avec la ſienne ; & jugés vous-mê
me, ſi nous donnons au Diable *la Puiſſan
ce & la ſageſſe du tres-Haut*, & ſi au con
traire Mr. Bekker ne diminuë pas ſon auto
rité & ne ternit pas ſa gloire, en niant la
operations du Diable ſur la terre.

C'eſt en vain qu'il nous impute d
craindre le Diable ; non c'eſt un ennem
vaincu ; la Semence de la Femme lui a briſ
la tête : S'il lui eſt reſté quêque pouvoir, i
dérive uniquement de Dieu ; il eſt en
ſa main comme une verge de fureur pour
châtier les hommes ; c'eſt un miſerable
forçât qui malgré ſes fremiſſemens doit flé
chir ſous la main de ſon Maître. Je ne le
crains qu'autant que les châtimens que
Dieu deploye par ſon miniſtére, ſont
craindre. Celui qui fait parler Scaliger,
n'auroit pas mal rencontré, ſi aprés lui

avoi

avoir fait dire, *les Diables n'auroient garde de s'adreſſer à moi ; je les tuerois tous ; je ne les crains pas ; je ſuis plus méchant que le Diable*, il avoit ajouté, parceque *je me ſuis toujours propoſé l'Eternel devant moi ; puiſqu'il eſt à ma droite je ne ſerai point ébranlé.* Pſ. 16. 8.

Aprés ces éclairciſſemens, vous voyés bien, Mr. que l'Auteur ſe comdanne lui-même ; lorsqu'ayant établi pour Principe, que ſelon nous, *cette abominable & maudite creature fait des choſes plus miraculeuſes que Dieu lui-même n'en a jamais fait*, il ajoute, que poſé ce que l'on a accoutumé d'attribuer par tout au Diable & à ſes Anges, *il ne peut y avoir de preuves convainquantes que Jeſus eſt le Chriſt, ou qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu ; & j'avouë*, continuë-t-il, *que ſi je ne fais concevoir cela très-clairement au Lecteur dans cet Ecrit, c'eſt en vain que je l'ai compoſé.* Or poſé que le Diable n'agiſſe que miniſterielle-ment & dépendamment de Dieu ; poſé que l'on n'atribuë rien au Diable, à proprement parler, de miraculeux, qui puiſſe être mis en oppoſition ou en parallele avec les oeuvres de Dieu, nos preuves que Jeſus eſt le Chriſt, & qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, ſont excluſives à tout autre, puiſque bien loin d'y avoir aucune Prérogative en ce malheureux eſprit qui puiſſe être confonduë avec celles que Dieu poſſede dans le plus haut dégré d'éminence, il s'eſt depouillé Liv. 1. pag. 5.

pouillé par ſa revolte de ſes avantages
plus purs, & s'eſt précipité dans un abî
de miſeres, ou l'idée d'un Dieu ſevére
fait trembler.

Permettons donc à l'Auteur de comb
tre des Fantômes. Nous ſerons des Lecte
aſſés raiſonnables, pour *concevoir tr*
clairement, que ſi le Demon *fait des ch*
plus miraculeuſes que Dieu lui-même n
a jamais fait, il ne peut y avoir de pr
ves convainquantes que Jeſus eſt le Chr
ou qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu; mais a
ſa permiſſion nous conclûrons avec l
que *c'eſt en vain qu'il a compoſé cet Ec*
puiſque l'application qu'il nous en fait
toutàfait injuſte & ne nous regarde n
lement.

Mais comme je n'ai pas deſſein de ſui
pas à pas cet Auteur qui a été tant de fo
ſi ſolidement refuté dans la chaleur de
diſpute, je me contenterai de faire c
remarque generale qui ſervira comme
plan aux trois lettres que je vous enve
par les premiers ordinaires. C'eſt que M
Bekker laiſſant les ſentimens des Philo
phes presque ſans y toucher, & s'abando
nant à nous depeindre l'idolatrie craſſe
peuples les plus ſtupides, nous repreſe
le Paganisme ſous des traits trop hideux

On ne prétend pas inſinuer par là que
plûpart desPayens n'ayent été dans une h
teuſe idolatrie & dans une eſpece de d
par la mauvaiſe application qu'ils ont f

de leurs notions naturelles. Mais on veut dire ſimplement que ſi le peuple s'eſt forgé des chiméres extravagantes, il y a eu bon nombre de perſonnes éclairées qui ont eu des ſentimens moins ridicules. Ce ſont ces gens-là que l'on devoit, ce ſemble, conſulter préferablement au vulgaire.

Mr. Bekker prend le contrepied de cette maxime, à peine cite-t-il deux ou trois Philoſophes qui ayent eu des ſentimens moins groſſiers de la Divinité ; & encore veut-il qu'ils *ne lui ayent pas attribué la dependance ni la direction immediate de toutes choſes.* Aprés quoi ſans éxaminer ce que les Payens entendoient par leurs Dieux, il prétend que les Philoſophes *ont diviſé la Divinité en quatre, comme par degrés qui dècendent de haut en bas, & que les trois derniers degrès étoient encore*, ſelon eux, *diviſès en pluſieurs autres* : De-là aprés avoir partagé les Dieux en *ſuperieurs, Celeſtes, materiels èternels*, & en d'autres, *en quelque ſorte viſibles* dans les aſtres, il diſtingue *ces Divinitès comme les hommes, en deux ſexſes, en Dieux & en Dèeſſes.* Enſuite il dècend aux Demons dont il dérive le nom, *du terme Grec δαίω je ſais ou je moyenne ; parceque l'on eſtimoit que ces Demons ſavoient tout ce qui importoit aux hommes, & qu'ils étoient leurs mediateurs envers les Dieux* ; & c'eſtpourquoi *les Payens les avoient placès entre le Ciel & la Terre.*

Liv. 1. *Pag.* 12. 13. *Pag.* 16. *Pag.* 19. *Pag.* 20.

re. Pour ce qui eſt de leur nature, il d
que l'on croyoit qu'ils étoient *des Eſpri*
immortels, mais qu'ils n'étoient pas cepe
dant des Dieux, & qu'ils *avoient une n*
ture metoyenne entre Dieu & les homme
que leur adminiſtration *conſiſtoit à denon*
cer aux hommes ce qui regardoit les Dieu
& à leur offrir ce qui venoit de la part d
hommes ; que c'étoit d'eux que venoient l
Predictions, les Augures, le culte des ſa
crifices, les Oracles, & tout l'art de l
Magie, qu'il y avoit, ſelon les Payen
Pag. 21. *des Demons d'un ordre ſuperieur qui étoie*
bons, & d'autres d'un ordre inferie
qui étoient mechans ; avec cette reſtricti
que le terme de *Doemonium emportoit a*
Pag. 22. *tant que celui de Divinité ;* & que c'eſt en
ſens que *Platon appelle le Dieu ſouverain,*
plus Grand Demon. De-là, aprés avoir pa
des Divinités inferieures du Paganiſme,
vient à d'écrire les diverſes eſpéces de la D
vination & de la Magie, dont il remarq
la pratique parmi tous les Payens de
jours, dans les Chapitres ſuivans.

J'avouë que quand Mr. Bekker pa
avec les Philoſophes qui expoſoient les o
nions vulgaires, il les allégue aſſés fidel
ment. Mais quand il vient à y mêler
propres reflexions, il ne le fait pas d'une m
niére aſſés éxacte ni aſſés fidelle ni aſſés
profondie. Sur quoi je remarquerai
ſon Hiſtoire des Dieux, des Demons &

miſtéres du Paganiſme, pêche en pluſieurs points eſſentiels, mais principalement, I, Dans la créance que les plus éclairés d'entre les Payens ont euë des Dieux. Ils n'ont pas cru aveuglêment cette multitude de Divinités hautes, moyennes & baſſes, ni ne leur ont pas indifféremment attribué un pouvoir ſuprême. II, il pêche dans la doctrine des Demons; les Payens en général ne les ont jamais confondus avec leurs Dieux; ils étoient, ſelon eux, des agens inferieurs, les Miniſtres des Dieux, des Mediateurs entre eux & les hommes, & deſtinés ou pour leur aider, ou pour leur nuire, ſans qu'ils les ayent revêtus d'une autorité abſoluë, ou *que ne comprenans pas bien la perfection de l'Etre Divin, la penſée leur ſoit venuë à cauſe de cela, que Dieu avoit beſoin des Demons, c'eſt à dire, de tels eſprits en qualité de Lieutenans, pour partager entr'eux le Gouvernement du monde* où la providence d'un Jupiter efféminé n'auroit pû s'étendre. III, Il pêche dans l'éxplication de la Magie & des diverſes eſpéces de la Divination des Payens, ils n'ont pas crû ces miſtéres ſi ſacrés, qu'ils ne les ayent ſouvent ſoupçonnés d'impoſture, & qu'ils ne s'en ſoient mocqués ouvertement. Enfin il pêche en ne recherchant pas l'origine de tant de ſentimens dans le fond uniformes, qu'il allêgue dans ſon premier Livre: Car cette créance univerſelle & con-

Liv. 2. Pag. 41.

ſtante des Dieux & des Demons fidellemen
expoſée & débaraſſée des erreurs vulgair
& des fictions Poëtiques, doit découler
quelque ſource ; il faut qu'il y ait eu
certaines vérités qui en ayent été le fond
ment. La diſcuſſion n'en étoit pas ſ
dificile : Réduiſés la Theologie Paye
à ſes vrayes Principes, & vous trouve
qu'elle tire la plûpart de ſes miſtéres,
Judaïſme ; que ſes Divinités telles que
anciens Philoſophes les ont décrites, ont
formées ſur les Patriarches, d'où les Paye
ont emprunté de certaines verités, qu
ont groſſierement appliquées à leurs f
Dieux, & que leurs Demons bons & m
vais ne ſont en ſubſtance que ce qu'ils
apris des Juifs & de la lecture du V. T.
ainſi ces opinions étans rectifiées & déch
gées des fables qui ont été mêlées dan
ſuite des ſiecles, vous conduiront tout d
à leur principe, aux Juifs qui ont reçû
verités de Dieu même, & d'où les au
peuples les ont empruntées. Cette voye
ſure & naturelle, & ſi Mr. Bekker l'a
ſuivie, je doute qu'il eût pourſuivi
Ouvrage.

A quoi il faut ajouter une derniere re
que que nous étendrons d'avantage dan
dernieres Lettres; c'eſt que l'Auteur ne
ſit pas mieux en comparant les ſuperſti
Payennes, avec les ſentimens qu'il pré
que l'on a du Diable parmi les Chrêti

Car comme ſon but a été en décrivant dans ſon premier Livre, les opinions du Paganiſme, de le rendre entiérement ridicule, en lui impoſant tout ce que l'on peut concevoir de plus groſſier, auſſi le parallele qu'il en fait avec le Chriſtianiſme, qu'il rend afreux par ſes imputations ordinaires, eſt tout-à-fait injuſte.

J'avouë que la plûpart des ſentimens Payens ont été fabuleux, mais ils n'ont pas cependant tous été faux. C'eſt ce qu'il faloit diſtinguer, en écarter toutes les fictions, s'attacher au fond & à la ſubſtance des choſes, les expoſer fidellement ſelon la créance unanime des Philoſophes; décharger le Chriſtianiſme de mille contes de vieilles, & en puiſer les ſentimens dans les écrits de nos Theologiens.

Aprés cette éxacte expoſition, ne doutés pas, Mr. que la puiſſance du Diable, ne vous eût parû fort bornée, & que les ſentimens des Payens rectifiés, bien loin de vous rendre incrédule, ne vous euſſent diſpoſé à recevoir cette doctrine, comme n'ayant rien qui répugne à la droite raiſon. Mais il ne faut point anticiper. Nous verrons dans la ſuite que Mr. Bekker en éloignant par tout l'état de la queſtion, bâtit ſur de faux Principes, & qu'il ſe contredit dans les points eſſentiels.

La matiere eſt aſſés curieuſe, & ſi quelq
Savant vouloit bien ſe donner peine d
l'aprofondir, elle ne ſeroit pas ſans utili
té. Je ſuis, Mr. &c.

SECONDE LETTRE

MONSIEUR,

Si l'on fixoit la Theologie Payenne à c
que les Poëtes nous en débitent, & à c
que le vulgaire a crû, il y auroit d'abo
dequoi s'étonner, comment l'homm
qui a conſervé quelques linéamens d
l'image de Dieu & qui en a une idée natu
relle, ſe ſoit abandonné à des ſuperſtitio
ſi craſſes. Mais il faut auſſi reconnoî
que tout le monde n'eſt pas capable d
réfléchir ſur les notions naturelles : Quan
l'on a été une fois imbû de quelques er
reurs, on ne ſauroit preſque s'en défai
Les Préjugés ſe fortifient avec le tems
acquiérent une eſpéce d'empire ſur la ra
ſon. Des gens ſi fortement prévenus Dé
fient les plus viles Créatures, ſans s'ape
cevoir que ce qu'ils adorent comme Dieu
eſt fort au deſſous de l'excellence d
l'homme.

De-là vient, que les Payens qui n'avoie
point d'autre guide, que le lumigna
fumant de leur raiſon, ſont tombés da
une eſpece de délire en faiſant autant
monſtr

monſtres de Dieux qu'il y avoit de Creatures. Il eſt juſte, Mr. auparavant que d'examiner la créance des Philoſophes, de vous décrire ſuccintement combien la créance du vulgaire étoit groſſiere.

Leurs Dieux les plus vénérés tels que les Poëtes nous les dépeignent étoient plus propres à faire rire, qu'à éxciter la dévotion. Ils en avoient de ronds, de quarés, de triangulaires, d'informes, de boiteux, de borgnes, d'aveugles. Combien d'éxtravagances ne leur attribuoit-on pas? Les Poëtes nous parlent d'une maniere bouffonne des amours d'un Anubis impudique, & de la Lune; ils nous aprennent que Diane avoit été foüettée; nous y liſons la précaution pieuſe d'un Jupiter, qui étant ſur le point de mourir, fit ſon Teſtament; nous y voyons la guerre des Dieux au ſiége de Troye, l'attentat des Titans contre Jupiter, la terreur qu'ils donnérent à tous les Dieux, qui leur fit quiter leur domicile & interrompre leurs fonctions pour aller ſe cacher en Egypte, & s'y metamorphoſer en Crocodiles & en Oignons; ils nous dépeignent la faim preſſante des trois Hercules, les accens lugubres du Soleil déplorant le malheur de ſon fils foudroyé par Jupiter, les ſoupirs d'une Cibéle laſcive qui ſe pleint de l'indiférence d'un berger inſenſible à ſes flâmes. Hercule vuidoit du fumier, Apol-

lon étoit bouvier, Neptune ſe loüa
Laomedon pour bâtir les murs de Troye,
& fut ſi malheureux que de n'en é
point payé. Jupiter le plus grand d
Dieux prenoit d'étranges formes pour ſé
duire, & ravir les femmes, il ſe cha
geoit tantôt en pluje d'Or, tantôt en Cy
ne, tantôt en Taureau.

Arnob. cont. Gent. Lib. 3.

Pour ce qui eſt des offices des Dieux
Arnobe reproche aux Payens qu'ils
avoient dont *les uns étoient drapiers, l
autres matelots, meneſtriers, gardes
betail; que l'un étoit muſicien, l'autre ſa
voit de ſage-Femme, l'autre ſavoit l'a
de deviner, l'un étoit medecin, l'autre pr
ſidoit ſur l'éloquence, l'un ſe mêloit d
armes, l'autre étoit forgeron.* Enfin
Auguſtin parlant des charges que les Pa
ens attribuoient à leurs Dieux, concl
que *cela ſent plûtôt la bouffonnerie de Th
atre que la Majeſté de Dieu.*

Auguſt. De civit. Dei Lib. 3. Cap. 5.

Mais afin de vous montrer combien
Theologie des Payens étoit groſſiere,
faut vous en donner un petit abregé pl
exact. Euhémérus de Meſſine qui a
cueilli l'hiſtoire de Jupiter & des aut
Dieux avec leurs titres, leurs épitaph
& leurs inſcriptions qui ſe trouvoie
dans les Temples les plus anciens & par
culierement dans celui de Jupiter Trip
lin où ſe voyoit une colomne où Jupi
avoit lui-même gravé ſes actions; cet

hémérus dit en ſubſtance que *Saturne prît Ops à femme ; que Titan qui étoit l'ainé de ſes enfans voulut regner ; mais que Veſta leur mere & Ceres & Ops leurs ſoeurs conſeillérent à Saturne de ne point ceder l'Empire. Ce que voyant Titan qui ſe ſentoit le plus foible, s'accorda avec Saturne à condition que s'il engendroit des Enfans mâles, il ne les eleveroit point, afinque l'Empire revint à ſes enfans. Ainſi ils tuerent le premier fils qui nâquit à Saturne ; qu'enſuite nâquirent Jupiter & Junon, dont ils ne montrerent que Junon, & baillerent Jupiter à Veſta pour le nourir en cachette ; qu'aprés vint Neptune que l'on cacha auſſi, & enfin pluton & Glauca ; que l'on montra Glauca qui mourut bien-tôt aprés, & que Pluton fut nouri comme Jupiter en cachette. Or cela étant parvenu aux oreilles de Titan, il aſſembla ſes enfans, & mît Saturne & Ops en priſon. Mais Jupiter étant devenu grand combatit contre les Titans & les vainquit, & mît ſon Pere & ſa Mere hors de priſon. Cependant ayant découvert que ſon Pere qu'il avoit retabli, étoit jaloux de lui & attentoit à ſa vie, il s'empara de l'Etat & le relegua en Italie.*

Lact. Lib. 1. Cap. 14.

Les Payens diſtinguoient leurs Dieux en divers ordres ; les uns étoient *Majores* ou *communes* comme Virgile les appelle, par-

Æneid. Lib. 12.

parcequ'ils étoient reconnus & ſervis pour tels de toutes les Nations ſujettes à l'Empire Romain. On les nommoit auſſi *auiterni*. Ces grands Dieux compoſoient une eſpéce de Cour Souveraine, & étoient au nombre de douze compris en ces deux vers d'Ennius.

Juno, Veſta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,
Mercurius, Jupiter, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

Les autres Dieux paſſoient pour des Divinités moyennes, Celeſtes, terreſtres, aquatiques & infernales, auſquelles l'on confioit le Gouvernement de certaines parties de l'Univers. Il y en avoit d'autres que l'on ne reconnoiſſoit que pour des Dieux nouveaux qui avoient été ou engendrés des hommes & des Dieux, ou Deifiés par l'Apotheoſe à cauſe des bienfaits que l'on en avoit recus. Ces Dieux s'appelloient *indigetes ſemidei*. Tels étoient Hercule, Caſtor, Pollux, Æſculape, & tous ceux que leurs mérites avoient élevés au Ciel. Sur quoi Ciceron dit agréablement que le *Ciel eſt Peuplé du Genre humain*. Il y en avoit encore d'autres que l'on ne conſideroit que comme des Dieux ou barbares & étrangers, ou incertains & inconnus que l'on invoquoit d'une maniere douteuſe.

reuſe, *ſi tu es Dieu, ſi tu es Deeſſe*, ou en gros ſans les nommer, comme fait le bouffon Comique de Plaute, *faſſent*, dit-il, *tous les Dieux Grands & Petits & les Dieux des pots &c.* Ce ſont ces Divinités qu'Ovide appelle *la Populace des Dieux*, les Faunes, Satires, Larés, Nimphes. *Plaut. Ciſt. Act. 2.* *Ouid in Ibin.*

De tous ces Dieux, il y en avoit de bons *dextres*; & de mauvais *ſiniſtres* auſquels on ſacrifioit afinqu'ils ne fiſſent point de mal. Ces Divinités hautes, moyennes & baſſes n'étoient pas toutes également vénérées: On rendoit à celles du premier ordre un culte ſuprême & Univerſel, à celles du ſecond, un ſervice ſubalterne; *que l'on adore*, dit Ciceron, *les Dieux & ceux qui ont toujours été eſtimés Celeſtes, & ceux que leurs merites ont élevés au Ciel*; Mais pour les Dieux inférieurs, étrangers, incertains & particuliers, on ne leur déféroit qu'un honneur arbitraire, ou proportionné à leur petit Pouvoir qui ne s'étendoit que ſur de certaines parties du monde, dont on leur avoit donné le Gouvernement. *Aul. Gell. Lib. 5. Cap. 12.* *Cicero. de Leg. Lib. 2.* *Ovid Lib. 1. tam.*

Quos quoniam Coeli nondum dignamur honore,
Quas dedimus certe terras, habitare ſinamus.

Je ne dirai rien de cette multitude de

Divinités Payennes dont le seul nom et ridicule ; tels étoient les Dieux Vagita- nus , Robigus , Picus , Tiberinus , Pi- lumnus , Consus ; telles étoient les Déesse Cloacina , Educa , Potina , Volupia , Febris , Fessonia , Flora &c , ni je ne vous en raporterai point mille historiettes plaisantes , pour vous prouver que ce que l'on contoit des Dieux , ne venoit que des fictions des Poëtes que le Peuple naturel- lement superstitieux avoit adoptées com- me conformes à ses préjugés.

Ce n'est pas que je prétende que le Pa- ganisme ait toujours été si grossier : Il a eu ses dégrés de corruption. Le monde est tombé dans le délire à proportion de sa vieillesse. Il semble que les Caldéens & les Sabéens aprés le déluge , même avant Abraham qui avoit été nourri dans leur superstition , ayent eu pour Divinités suprêmes , le Soleil , qu'ils adoroient sous le nom de Baal-Peor , de Bel , de Mo- loch ; & la Lune & les Etoilles : Et pour representer & se rendre ces Divinités pro- pices ils érigeoient au Soleil , des images d'or & à la Lune , d'argent ; ils leur offroient des fruits de la terre , des pommes , du vin , de l'huile , & particulierement des chevaux au Soleil , comme le pra- quoient les Perses au raport d'Herodote. Et ce furent *ces Dieux étranges* que Ta- ré Pere d'Abraham & Pere de Nacor ser- virent ,

virent, habitans *au delà du fleuve.* C'eſt auſſi en ce ſens que la ville d'ou Taré, Abraham, Loth & Sara ſortirent, eſt appellée *l'Ur des Caldeens* c'eſt à dire, *feu*, ou *lumiere*, parceque le feu Celeſte y étoit adoré. *Joſ.* 24. 2. *Gen.* 11. 31.

Quoiqu'il en ſoit, il paroît par pluſieurs paſſages du V. T. que le culte du Soleil, de la Lune & des Etoiles a été tres-ancien & tres-univerſel, Dieu l'y ayant ſévérement défendû. C'eſtpourquoi Job qui peut avoir été le contemporain d'Abraham, & qui habitoit ſur les limites de la Caldée vers la partie Septentrionale de l'Arabie deſerte, proteſte de ſon innocence à cet égard.

Des Caldéens & des Sabéens l'idolatrie eſt décenduë aux Egyptiens : Car quoique la plûpart des Hiſtoriens profanes ayent crû que l'Egypte étoit la patrie de leurs Dieux & la ſource de leur Theologie, l'Hiſtoire Sacrée nous oblige de remonter plus haut. Les Egyptiens ont été auſſi bien que les Caldéens & les Sabéens, particulierement adonnés au culte du Soleil, de la Lune & des Etoiles : *Ils adoroient le Soleil ſous le nom d'Oſiris, & la Lune ſous celui d'Iſis*, ſelon Diodore Sicilien ; qu'ils croyoient étre éternels, & auſquels ils attribuoient un pouvoir ſuprême, abuſans peutêtre de ce paſſage du Livre de la Geneſe ou la *Biblioth. Lib.* 1.

Genes. 1. 18. Seigneurie du jour & de la nuit eſt attribuée aux deux grands Luminaires.

Même, les Iſraëlites n'ont pas toujours été éxempts de cette idolatrie ; comme cela paroît par la Piété du Roi Joſias qui *ôta les Chevaux que les Rois de Juda avoient placés à l'honneur du Soleil, & qui brûla au feu les chariots du Soleil.* Si vous en voulés d'autres éxemples, prenés la peine de lire ces paſſages de Jeremie & d'Ezechiel. Pour ce qui eſt des Aſtres, les Egyptiens les vénéroient extrêmement, parcequ'ils les prenoient pour autant d'Intelligences qui influoient ſur chaque partie du monde, & dont ils prétendoient que l'obſervation leur découvroit l'avenir & une infinité de ſecrets.

2. *Rois* 23. 31.

Jerem. 44. 17. 18.

Ezech. 8. 14. & 16.

Outre ces Corps Celeſtes qui paſſoient parmi eux pour les premieres Divinités, ils Deïfierent auſſi les terreſtres, les Elémens, le feu, l'air, l'eau, la terre, & enſuite les hommes, leurs Rois, & en général tous ceux qui leur avoient procuré quelques biens. Enfin ils tombérent dans la plus honteuſe de toutes les idolatries en adorant non ſeulement les animaux, & particulierement le bœuf Apis, ſur lequel il eſt aſſés probable que les Iſraëlites forgérent le veau d'or ; mais auſſi les créatures inſenſibles, comme les fruits & les herbes.

Perru

Porrum & cæpe nefas violare & frangere morſu. *Juvenal, Sat. 15.*
O ſanctas gentes quibus hæc naſcuntur in hortis,
Numina!

Des Egyptiens, les Grecs empruntèrent la plûpart de leurs Dieux & de leurs miſtéres. Tout ce qui leur venoit d'Egypte leur étoit Sacré. C'eſt ce que la plûpart des Philoſophes & des Hiſtoriens nous apprennent, & particulierement Herodote, Diodore Sicilien, & Plutarque. De-là vient qu'il n'y avoit point en Grece de vraye ſageſſe ſi elle n'avoit été tirée d'Egypte. Il faloit pour cet effet que les Philoſophes y allaſſent pour en étudier les miſtéres : Tels furent, ſelon Plutarque, Solon, Thalés, Platon, Eudoxe, Pithagore, Licurgue, qui tranſplantérent en Grece les Dieux & les Ceremonies Egyptiennes. *Plutarch. De Iſid. & Oſir.*

Or comme il n'y a point eu de Peuple plus fertile en fictions, que les Grecs, auſſi ils ne ſe contentérent pas d'avoir adopté les Dieux d'Egypte, ils en inventérent encore de nouveaux, & leur attribuérent une infinité de crimes & d'impertinences ; tels étoient un Saturne, un Jupiter, un Neptune, un Pluton, une Junon, une Venus &c. qui quoiqu'originaires d'Egypte quant à la choſe receurent

rent une forme purement Grecque.

Enfin, Mr. les Romains après avoir affermi leur liberté ſous le Regne de Numa, ſongérent à chercher des Dieux; il leur étoit aſſés difficile d'en inventer de nouveaux, les Egyptiens & les Grecs ayant fait autant de Dieux, qu'il y avoit preſque de Créatures : Auſſi ſe contentérent-ils d'abord de certaines Divinités choiſiës. Mais à proportion de leur agrandiſſement, ils en accrurent le nombre. De là vient que n'y ayant point eu d'Empire ſi étendu, il n'y en a point eu qui ait eu tant de Dieux. Leur Pantheon en renfermoit un nombre infini, enſorte que Rome a été l'égout de l'idolatrie de tous les ſiécles, & que ce que chaque nation adoroit de plus monſtrueux, s'y trouvoit ramaſſé & ſervi avec pluſieurs autres Divinités extravagantes que les Romains avoient eux-mêmes inventées.

Ainſi vous voyés, Mr. que l'idolatrie a eu divers dégrés. D'abord l'on a ſervi le Soleil comme le Dieu ſuprême, & la Lune, & les Etoiles; croyans que ces corps Celeſtes étoient adorables à cauſe de leur excellence & de leur utilité. Enſuite l'on Deïfia les élemens & les hommes; & enfin l'on vénéra les Créatures les plus viles. C'eſt particulierement de cette eſpéce d'idolatrie que les Grecs & les Romains ont outrée dont je vous ai donné un petit échan-

ſon, afinque l'on ne m'accuſe pas d'avoir fait le Paganiſme moins laid, qu'il eſt en effet.

J'avoue que ſi l'on s'arrêtoit à la ſuperficie des choſes, rien ne paroîtroit plus ridicule & plus oppoſé au ſens commun que le Paganiſme. Mais quand on penſe que ces gens, quoique ſans Révélation, étoient cependant hommes comme nous, intelligens & raiſonnables, il ſemble que l'on doit ſuſpendre ſon jugement, juſqu'à ce que l'on ait examiné la choſe de plus prés.

En effet quand on poſe pour un Principe général, que les hommes naiſſent tous avec une certaine notion de la Divinité que l'on appelle idée, qui n'eſt autre choſe qu'un caractére indélébile que Dieu grave dans leurs entendemens, qui leur en exhibe la Nature & les Perfections lorſqu'ils y réfléchiſſent, on ne ſçauroit croire qu'ils n'y ayent fait quelquefois attention. Car autrement cette impreſſion que Dieu leur a donnée de Lui-même, par laquelle *il a manifeſté en eux ce qui ſe peut connoître de Lui*, ne pourroit aggraver leur condamnation, s'ils n'en avoient abuſé, & ils ne pourroient en avoir abuſé s'ils n'avoient connu Dieu, & s'ils n'avoient par conſequent été éclairés d'une lumiere interne & naturelle, qui quoiqu'elle ne fût pas ſalutaire, étoit cependant

Rom 1, 19.

dant ſufiſante, aprés l'avoir conſultée d
leur montrer combien c'étoit une cho
Rom 1. 23. extravagante de *changer la gloire de Di*
incorruptible en la reſſemblance & ima
de l'homme corruptible & des oiſeaux
des bêtes à quatre pieds & des reptil
Rom 2. 14. 15. Et c'eſt de cette notion naturelle que l
Gentils font naturellement les choſes q
ſont de la Loy, montrans l'œuvre de la L
écrite en leur coeur; Dieu leur ayant don
né cette connoiſſance comme uu fre
pour retenir l'impetuoſité de leurs pa
ſions & de leurs convoitiſes.

Mais il eſt bon de conſiderer cette idé
en elle-même, auparavant que de ven
à l'abus que l'homme en a fait. Dieu
étant l'Auteur qui a voulu qu'outre le te
moignage extérieur des Créatures qui l
eſt comme un admirable tableau où il s'
repreſenté, il en portât un autre intér
eur d'autant plus excellent que l'hom
me a été créé *à ſon Image & à ſ*
Reſſemblance; c'eſt pourquoi il ne pe
être de lui-même que droit & entier
Dieu ne pouvant tromper ſa Créature. E
ainſi cette notion qui ne vient pas ſeule
ment de l'impreſſion des objets naturel
mais immediatement de Dieu en l'hom
me, eſt le premier & le plus parfait linéa
ment de ſon Image; n'ayant point per
mis que le péché en ait tellement effa
les traits, qu'il ne lui ſoit reſté une idé
capa

capable de lui faire connoître ſon Créateur, pour rendre ſa conviction entierement inexcuſable ; parcequ'ayant connu Dieu, il ne l'a pas glorifié comme Dieu.

Et c'eſt ce qu'il eſt bon d'obſerver en ſecond lieu. Car on ne prétend pas que cette idée ait toujours été tellement rayonnante en l'homme, qu'elle ait diſſipé tous ſes faux préjugés. Il eſt trop ſouillé. Tout ce qui paſſe par ſes facultés en contracte le vice ; & ſi dans l'état d'innocence, nos premiers Parens agirent bien contre les notions vives & le témoignage intérieur de leur conſcience, que ne feront point des Payens dont l'entendement a été rempli de ténèbres, & que Dieu a abandonné à la vanité de leurs imaginations ? En effet il ne faut que lire leur Theologie pour y remarquer une grande corruption. Ce bon principe qui leur étoit reſté du débris de la droite raiſon, a été comme offuſqué en eux par leurs préjugés.

Cette extinction n'a pas cependant été ſi totale, que l'on n'y entrevoye quelque lueur de cette idée. Si les Payens ſe ſont imaginés une infinité de Dieux, cela même prouve qu'ils ont eu l'impreſſion d'un Etre Supérieur ; quoiqu'ils ayent erré dans le choix & dans les proprietés qu'ils lui ont attribuées, & qu'ils ayent multi-

plié

plié l'objet de leur Culte.

Outre cette notion générale de l'ét
ſtence de Dieu, il eſt certain que les P
yens n'ont pas tous ignoré les Propriet
Divines. J'avouë que le vulgaire na
rellement eſclave de ſes préjugés, & qu
quelques Philoſophes libertins n'ont p
raiſonné auſſi juſte, qu'ils auroient
faire, s'ils avoient pû conſulter ſans pa
on cette Révélation interieure que D
avoit gravée en leurs coeurs, de ſes Pe
fections. Mais il eſt ſûr que la plûpart d
habiles gens du Paganiſme, lorſqu'
ont parlé ſérieuſement, ſe ſont exprim
d'une maniere moins groſſiére; & s
ſemble qu'ils ſe ſoient quelquefois aba
donnés au torrent des ſuperſtitions pop
laires, c'eſt qu'ils ont cru qu'elles étoie
néceſſaires pour retenir le peuple dans l'
beïſſance, & lui donner plus de vénér
tion pour ſes Princes, que l'Apothéo
mettoit ordinairement aprés leur mort,
nombre des Dieux. C'eſt ce que no
verrons plus amplement dans la ſuite.

Cette verité, que les Payens n'ont p
entierement ignoré les proprietés Di
nes, eſt ſi univerſelle, que vous n'a
qu'à ouvrir leurs livres, pour l'y ap
cevoir. Je ne raporterai point ici les Te
moignages d'Hermés Trimegiſte; parc
que cet Auteur vous eſt ſuſpect à cauſe
ſa trop grande clarté: Je me contente
do

donc de vous alleguer quelques paſſages des Auteurs les plus approuvés du Paganiſme ſur cette matiere

Pithagore y eſt exprés : Ciceron nous enſeigne quel étoit ſon ſentiment ſur la Divinité. *C'eſt*, dit-il, *un Eſprit qui paſſe & qui eſt répandu par toutes les parties du monde.* Plutarque & Clement Alexandrin le font ainſi parler, *il n'y a qu'un Dieu, non pluſieurs, comme quelques-uns le croyent, en lui ôtant le Gouvernement du monde ; mais il eſt tout en tout, il eſt le Temperament de tous les ſiecles, la lumiere de toutes les Puiſſances, le Principe des toutes choſes ; il eſt le Flambeau du Ciel, le Pere, l'Ame, la Vivification & le Mouvement de l'Univers.* *Cicero de nat. Deor. Lib. 1.*

Vous ſavés auſſi que Socrates fut condamné à la mort, parce qu'enſeignant l'Unité de Dieu, il détruiſoit les Dieux d'Athenes. Platon ſon diſciple le plus ſages des Philoſophes, a ſuivi l'opinion de ſon Maître ſur cette importante verité. *Tu aprendras*, dit il dans ſa 13 Epitre à Denis, *par ceci, ſi j'écris ſerieuſement ou non ; quand j'écris ſerieuſement, je commence mon Epitre par un ſeul Dieu, ſinon par pluſieurs.* De la vient qu'il ne dit pas *s'il plait aux Dieux, ſi les Dieux ſont preſens*, mais *qu'il plaiſe à Dieu, Dieu ſait, Dieu fait* : Et c'eſt en ce ſens qu'il ap-

appelle Dieu, *le Pere de l'Univers*, *qui Existe.* En plusieurs lieux, il nom Dieu, *le Commencement*, *le Milieu*, *Fin*, *par lequel*, *à cause duquel*, *lequel sont toutes choses*, *le Gouvern de l'Univers*, *de tout ce qui est & de t ce qui sera*, *le Bien*, *l'Idée de tout Bien.*

Aristote; quoique fort obscur sur sujet en la plûpart de ses Ouvrages, couvre cependant assés son sentiment d son abregé de Philosophie, qu'il dédi Alexandre le Grand; *Dieu*, dit-il, *co serve ce monde & cet ordre de toutes ch ses. Or ce qu'il y a de grand au mond est le siege de Dieu. Il n'y a rien dans Nature qui soit suffisant, si elle n' assistee de son Secours. Il est le Pere Dieux & des hommes, le Createur & Sauveur de toutes les choses dont le mo de est composé: Cependant il ne penè point & n'entre point en elles: Mais ce Force & cette Providence qui reside a Cieux, s'étend à tout. Il remue le Ci le Soleil, la Lune, il conserve les cho terrestres; enfin ses Soins & sa Provida ce s'occupent à faire que toutes choses general & en particulier, fassent ce q convient à leur nature.*

Aristt. Liv. du monde, que Justin Martir appelle son abregé de Philosophie Ad Græc. Cohort.

Ciceron qui a suivi la doctrine de Pl ton en plusieurs points, est aussi entier ment conforme à son sentiment de Divinité; particulierement dans

Cicero de Nat. Deor. Lib 2.

Livres *de la nature des Dieux. Il n'y a rien*, dit-il, *de plus excellent que Dieu ; il faut donc neceſſairement qu'il gouverne le monde. Dieu n'obeït ni n'eſt point aſſujetti à la Nature, il gouverne Lui-même toute la Nature.* Et en définiſſant la Nature de Dieu, il dit, *ce Dieu que nous concevons, ne peut pas être autrement conçû, qu'une certaine Intelligence degagée, libre, ſeparée de tout aſſemblage mortel, ſentant & mouvant toutes choſes.* Seneque enſeigne cette vérité en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, *tu ne connois pas*, dit-il, en parlant de la mort prématurée, *ton Auteur & la Majeſté de ton Juge, le Gouverneur de la terre, du Ciel, le Dieu des Dieux, de qui ces Divinités que nous adorons, ont été diſpenſées.*

Senec. de immat. morte. Apud Lact. Lib.

De-là vient, que les Peres de l'Egliſe n'ont pas manqué de rétorquer contre les Payens, leur ſentiment de la Divinité, pour les convaincre que ces autres Dieux qu'ils avoient forgé, repugnoient à leurs idées de l'Unité, de la Puiſſance & de la Providence de Dieu : *Quand nous vous accorderione*, dit Tertullien, *que vos Dieux fuſſent de vrayes Divinités n'avouëriez-vous pas ſelon l'opinion commune, qu'il y a un Dieu plus Grand & plus Puiſſant qu'eux, qui eſt comme le Prince & l'Auteur de l'Univers pourvû d'une Puiſſance*

Tertul. Apol. Cap. 24.

Puissance & d'une Majesté infinie. C plusieurs ont cette opinion de la Divini qu'à un seul Dieu appartient la Puiss Souveraine, & qu'il commet l'exerc de ses fonctions à tous les autres Dieux qui est ce que Platon a voulu figure quand il a écrit que le Grand Jupiter dans le Ciel accompagné d'une armée Dieux & de Demons. Il ne faudroit c poursuivre pour faire un juste paral du Paganisme & de l'Eglise Roma *Vous pouvez dire*, ajoûte-t-il tout de s te, *qu'il faut faire honneur aux Offic & aux Lieutenans du Prince, de m qu'au Prince dont ils representent la M jesté.* Lisés la suite, Mr. car je n'ai p dessein de faire de ces sortes de digr sions.

Je ne vous parlerai point des Poëte d'un Orphée, d'un Sophocles, d'un Pla te, d'un Horace, d'un Ouide, d'un Sen que, d'un Lucain, & de tant d'autres, q quoique fertiles en fables, ont cepend entrevû ces vérités naturelles. Je vo renvoye à Lactance & à du Plessis Mor qui pourront vous en apprendre d'av tage.

Lact. Lib. 1. Du Plessis Cap. 3 de verit. Relig. Christ.

Cependant vous ne serés peutêtre p fâché que je pousse cette réflection p loin. Elle pourra servir à montrer co bien les habiles gens du Paganis étoient éloignés de la superstition vulg

ſur le ſujet de leurs Dieux.

Les plus ſages d'entre les Grecs s'en ſont moqués. Sans vous parler d'un Socrate & d'un Platon que nous avons déja allegués, Iſocrate en découvre l'infamie & l'impieté dans une digreſſion qu'il fait exprès dans ſon Panegirique de Buſiris. *Mais toi*, dit-il, *tu as ſuivi ſans aucune raiſon les blaſphêmes des Poëtes, qui diſent que les enfans des Dieux immortels ont commis & ſouffert des choſes plus atroces que les fils des hommes les plus ſcelerats ; ils ont inventé des fables touchant les Dieux que perſonne n'oſeroit avancer contre ſes ennemis : Car ils leur ont reprochè non ſeulement leurs larcins, leurs adulteres & leur eſclavage parmi les hommes ; mais même ils ont feint qu'ils avoient devorè leurs propres enfans, coupé leurs Peres, couché avec leurs meres, & commis pluſieurs autres actions horribles.* *Iſoc. Buſir. laus.*

Ciceron qui a compoſé trois livres exprés *de la nature des Dieux*, cenſure vivement la credulité de ceux qui leur avoient attribué les vices des hommes ; *les Poëtes nous ont introduit les Dieux enflammés & furieux de convoitiſes ; ils ont fait que nous voyons leurs guerres, leurs combats, leurs playes ; & outre cela leurs haines, leurs diſſentions, leur diſcorde, leur naiſſance, leur mort, leurs plaintes, leurs lamentations, leurs cupidités debor-* *Cicero Lib. 1. de nat. Deor.*

dées en toute sorte d'intemperance, leurs adulteres, leurs liens, leur conjonction avec le genre humain, & les mortels engendrés de l'Immortel. C'est à peu près la même chose qu'il dit ailleurs; *Ne voyés vous pas comment la raison a passé des choses Phisiques qui ont été utilement inventées aux Dieux que l'on a forgés? Ce qui a produit des opinions fausses, des erreurs turbulentes, & des superstitions presque de vieilles: Car & la forme & l'âge & les habitudes & les ornemens des Dieux sont connus; & toutes ces choses ont été faites à la ressemblance de l'imbecillitè humaine. On les produit avec des esprits troublès, nous voyons les cupiditès, le chagrin & la colere des Dieux; & même les Dieux n'ont pas êtè exempts de guerres & de combats, selon la fable; ce qui se voit non-seulement dans Homere où chaque partie des Dieux prend parti dans les deux armées ennemies; mais encore lorsqu'ils ont fait une guerre qui leur étoit propre contre les Titans & les Geans. On dit & on croit ces choses tres-sotement & elles sont pleines de vanité & d'une grande legereté.*

De nat. Deor. Lib. 2.

Ne croyez pas que ce soient les Dieux les moins vénérés à qui il en veut, il ne pardonne pas même a l'enfance du grand Jupiter. Car en parlant d'un certain bocage, il dit en se moquant, *c'est un jour d'hi-*

jourd'hui le bocage de Jupiter religieuſement renfermé à l'entour qui tettant & étant aſſis ſur le giron de la fortune & cherchant la mamelle, eſt veneré treschaſtement & tres ſaintement par les Matrônes. Et dans ſes Livres des Loix & des Tuſculanes, il ne craint point de dire, *ſi je viens à fouiller dans les antiquités des Grecs, ces Dieux mêmes que nous tenons pour les plus Grands, ſe trouveront ſortis d'entre nous; & que cela ſoit vrai, demandes quels ſont ces ſepulchres que l'on montre en Grece, & te reſſouviens quels en ſont les miſteres toi qui y as accés, & tu trouveras que ce que je dis va encore plus loin.* *Liv. 1 de Nat. Deor.*

Senecque ce grave Stoïcien plaiſante d'une maniere fort profane ſur ſon Jupiter : *Si donc*, dit-il, *Jupiter vit, pourquoi celui qui étoit ſi laſcif chez les Poëtes a-t-il ceſſé d'engendrer des enfans? Eſt-ce parcequ'il eſt devenu ſexagenaire, ou que la Loi Papia l'a bouclé, ou auroit-il obtenu la Loi des trois enfans, ou enfin lui ſeroit-il venu à l'eſprit, attans d'un autre ce que tu as fait à autrui, craignant que quelqu'un ne le traitât comme il a fait lui-même Saturne?* Or il eſt bon de ſavoir pour l'intelligence de ce paſſage, que cette expreſſion de *fibulam imponere* que j'ai traduite par celle de *boucler*, eſt métaphorique pour ſignifier la défenſe de la *Loi Papia* aux *Senec. Mor. Apud Lact. Lib. 1. Cap. 16.*

aux vièlards de ſe marier à moins que ce ne fût à des femmes d'un âge qui leur fût proportioné ; ce qui les empêchoit d'avoir des enfans. Et pour ce qui eſt *de la Loi des trois enfans*, elle conſiſtoit dans les privilêges & les immunités que l'on accordoit en faveur de la fécondité de ceux qui avoient trois fils. Appliqués, Mr. ces idées de Senecque à Jupiter ; & vous trouverés qu'il permet que l'on concoive de Dieu Suprême ſous l'idée d'un pauvre vièlard trop heureux de jouir des immunités Romaines.

Plutarque en une infinité d'endroits traite de fiction les contes que l'on débitoit des Dieux, & particulierement dans ſon Traité des Oracles où il fait dire à Cléombrotus ; *c'eſt une mocquerie, mon ami, de dire qu'Apollon pour avoir tué le Dragon ait été contraint de s'enfuir juſqu'aux extremités de la Grece pour être rehabilité & purifié, & que là il ait fait quelques offrandes & quelques effuſions comme font les hommes lorsqu'ils veulent apaiſer la colere des Demons que nous appellons Alaſtoras & Palamneos, c'eſt à dire, pourſuivans la punition & la vengeance des crimes, dont la memoire dure éternellement.* Dans ce même Traité il conſidére le Jupiter d'Homere comme une pure fiction ; car aprés avoir dit que les Dieux ſont entierement libres, ſans que perſonne

Des Oracles qui ont ceſſé.

perſonne leur commande, qu'ils gouvernent le monde avec la nature, il ajoute : *Car le Jupiter d'Homere ne porte guere ſa vûë plus loin, que de la Ville de Troye juſqu'au païs de Tarſe & des Scites vagabonds le long des bords du Danube. Mais le vrai Jupiter a pluſieurs paſſages honnêtes & convenables à ſa Majeſté d'un monde à l'autre ; non qu'il regarde hors de lui-même, ou en un Vuide infini, & qu'il ſe contemple ſoi-même & non autre choſe, comme quelques-uns l'eſtiment. Mais il conſidere les actions des hommes & des Dieux, les mouvemens & les revolutions des aſtres.* Et c'eſt ce Jupiter qu'il venoit d'appeller, *un Dieu ſouverain, le Gouverneur de l'Univers, pourvû de toute intelligence & de toute raiſon, le Seigneur & le Pere de toutes choſes.*

Fixons nous, Mr. à ce peu de paſſages ; car nous n'aurions jamais fait, ſi nous entreprenions d'éxtraire les ſentimens de tous les Auteurs Payens ſur cette matiere. Vous pouvés conclure de ceux que je viens de citer, quelle étoit leur vénération pour leurs Dieux. Il y a du plaiſir à les voir leur inſulter. S'ils n'ont point fait de grace à Jupiter, quelle aura été leur licence à parler des autres Divinités ?

Auſſi je ne trouve point étrange que les

Payens maltraitaſſent leurs Dieux ; car proprement parler, ils n'étoient Dieux qu'autant qu'il leur plaiſoit. Le Senat & les Conſuls étoient les Souverains arbitres de la Divinité & du culte qu'on lui défé-roit ; Et comme de nouveaux décrets de-truiſoient les premiers, les Dieux qui ne ſubſiſtoient que par leur vertu, étoient aſ-ſés ſouvent revoqués pour en mettre d'au-

Tertul. Apol. Cap. 6. tres en leur place. *Les Conſuls*, dit Tertul-en, *de l'autorité du Senat bannirent de Ro-me & de toute l'Italie le Pere Bacchus avec toutes les ceremonies que l'on faiſoit à ſon honneur. Les Conſuls Piſon & Gabi-nius deffendirent de placer dans le Capi-tole, Serapis, Iſis, Harpocrate & le ſimulachre qui avoit une tête de Chien, c'eſt à dire, qu'ils les chaſſerent du pa-lais des Dieux ; ils leur ôterent leurs hon-neurs Divins, & firent abatre leurs au-tels pour reprimer les deſordres des ſuper-ſtitions vaines & deſhonnêtes.* Mais quel-que tems après le Senat retablit ces Dieux en leur dignité & les fit participans de la plus haute Majeſté. C'eſt ce qui fait dire agréablement à ce Pere, *la condition de*

Apol. Cap. 13. *chacun de vos Dieux dépend de l'aprobà-tion du Senat ; celui-là n'eſt pas Dieu pour qui les hommes n'ont point opiné & qui a été condamné par leur avis.*

Je ne ſaurois m'empêcher de vous dire ici quelque choſe de la prophanation qu'

l'on commettoit contre les Dieux, en maltraitant leurs images : Car quoique les Payens n'ayent jamais cru que le bois, la pierre & les metaux fuſſent de vrayes Divinités, comme cela paroît par pluſieurs paſſages des Peres de l'Egliſe qui au lieu de ſe prévaloir de leur ſtupidité à Deïfier des Créatures inſenſibles, leur font dire au contraire *qu'ils ne craignent pas les images, mais ceux à la reſſemblance de qui elles ont été faites*, ils croyoient cependant que les injures qu'on leur faiſoit, rejaliſſoient ſur les Divinités qu'elles repréſentoient.

Lact. Lib. 2. Cap 2. Euſ Præ. lib. 4. Arn. lib 6. Orig contra Cel. Lib. 7. Aug. in Pſal. 113.

Or il ne ſe peut rien concevoir de plus indigne que la maniére dont ils traitoient leurs Simulachres. Je ne parlerai point d'Ochus Roi des Perſes qui tua le Boeuf Apis & le mangea avec ſes amis, parceque l'on pouroît demander ſi ce Boeuf étoit ou un ſimple hierogliphe, ou le Dieu même des Perſes. Quoiqu'il en ſoit c'étoit une extrême prophanation de faire d'un animal ſi ſacré, un repas à ſes amis. Denis Roi de Sicile n'étoit pas plus favorablement prévenu en faveur des Dieux de Grece & de leurs images. Comme il ne manquoit pas d'eſprit, il apoſtropha agreablement Jupiter Olimpien pour s'aproprier ſes riches dépouilles ; *je te plains*, lui dit-il, *d'être toujours chargé d'un habit d'or ; il t'eſt trop peſant en etè*,

Plut. de Iſid. & Oſir.

Arn. lib. 6. & Lact. lib. 2. Cap. 4. *& trop froid en hiver ; prens plûtôt un habit de laine qui te ſera commode en l'une & en l'autre ſaiſon.* Ce fut ce même Prince qui ne pouvant ſouffrir qu'Eſculape fils d'Apollon portât une barbe d'or longue & épaiſſe ; pendant que ſon pere paroiſſoit comme un jeune homme ſans barbe, la lui arracha, diſant, *que ſi peut-il voir de plus malſeant qu'Eſculape fils d'Apollon ait le menton chargé d'une barbe Philoſophique, & qu'Apollon ne paroiſſe que comme un juvenceau ſans barbe.* *Arn. & Lact. ibid.* Il pouſſa encore la profanation juſqu'à prendre des mains des ſimulachres, des coupes & des ornemens d'or & d'argent, *parce-que*, diſoit-il, *il ne faut rien refuſer de la main des Dieux.*

Nous liſons auſſi que Caligula outragea les Dieux de Grece avec la derniere cruauté ; *car*, dit Suétone, *il commanda que l'on aportât de Grece, les images des Dieux celebres par leur culte & par leur art, entre leſquelles étoit celle de Jupiter Olimpien, & les fit decapiter pour y mettre ſa tête.* *Suet. lib. 4. Cap. 22.*

Vous dirés aparamment, qu'il ne faut pas s'étonner de ce que ces Princes qui étoient autant de Tirans ayent eu ſi peu de vénération pour les Dieux, qu'étant les opreſſeurs de la Liberté & de la Religion, leur éxemple ne prouve rien. Mais il eſt étrange que le Senat, le Col-

lége

lège des Prêtres, les Peuples ne ſe ſoient pas ſoulevés contre cette impieté. Vous les voyés tous ſe liguer contre la tirannie de leurs Rois & de leurs Empereurs, les maſſacrer quand ils foulent aux pieds leurs Privilèges : ici au contraire ils demeurent tranquiles, lorsque l'on détruit leur Religion, la choſe du monde la plus ſenſible.

Mais, choiſiſſons un éxemple déciſif ; c'eſt celui de Ceſar Auguſte : Les armées navales de ſextus Pompée & les tempêtes lui ayans diſſipé deux flotes, il s'écria, *je vaincrai en depit de Neptune* ; & afin de montrer combien il mepriſoit les Dieux, *il jetta par terre l'image de ce Dieu pendant la celebration des jeux circulaires où l'on portoit les images des Dieux en pompe pour être ſpectateurs de cet honneur.* *Sueton. lib. 2. Cap. 16.*

Diſons encore quelque choſe de plus general. Les peuples n'ont pas toujours été ſi religieux, qu'ils n'ayent maltraité les Dieux & leurs images, ſur tout quand ils ne les éxaucoient pas. Le Dieu Pan extrêmement veneré des Arcadiens, étoit ſouvent expoſé à leur mauvaiſe humeur ; Car *ſi aprés avoir fait des ſacrifices à ſon idole pour rendre leur chaſſe heureuſe, elle ne repondoit pas à leur attente, ils faiſoient bonne proviſion d'oignons qu'ils lui jettoient à la tête.* *Theoc. in Thal.*

C'eſt à peu prés la même impieté que

Lact. lib. 1. Cap. 21. Lactance attribuë aux habitans de Lindé dans l'Iſle de Rhodes. En celebrant la Feſte de Hercule leur Dieu tutelaire, *c'étoit à qui vomiroit plus d'injures & d'imprecations contre ſon image, & s'il échapoit à quelqu'un de dire une bonne parole le miſtere étoit gâté.*

Sur tout, les Poëtes ſe ſont diſtingués à décrediter les images des Dieux, par leur licence ordinaire. Il n'y a rien de plus fréquent dans leurs écrits. Particuliérement Horace par tout ingenieux fait parler l'image de Priape faite de bois de figuier, d'une maniére peu décente à la Majeſté d'un Dieu tel que Priape.

Horat. Serm. lib. 1. Satir. 8.

Olim truncus eram ficulnus, inutile
lignum;
Cum faber incertus, ſcamnum faceretne Priapum
Maluit eſſe Deum. Deus inde ego, furum aviumque
Maxima formido.
Quis non ſit tanto hoc cuſtode ſecurus?

Les peuples étoient auſſi ſouvent d'humeur à voir des ſpectacles, ou l'on introduiſoit leurs Dieux traduits en Comediens & en ſcelerats, & à écouter les plaiſanteries de leurs Poëtes qui tournoient en ridicule ce qu'il y avoit de plus ſacré

* Lactance

Lactance parle d'un certain Poëte qui décrivit en vers le Triomphe de Cupidon : Ce petit Dieu y paroît par tout en Triomphateur ; les Dieux les plus Puiſſans s'y ſoumettent à ſon Empire : Car aprés y avoir fait l'énumeration de leurs amours, il les expoſe comme en ſpectacle. Le grand Jupiter y eſt traîné enchainé avec les autres Dieux, devant le char Triomphal de Cupidon. C'eſt dommage, Mr. que ce Poëme ne s'eſt conſervé juſqu'à nous. **Lact. lib. 1. Cap. 11.*

Je ne donne ce peu d'extraits, que comme des éxemples de la licence avec laquelle les Payens inſultoient à leurs Dieux. Leurs Livres en ſont tous remplis ; c'eſt pourquoi je n'inſiſterai pas d'avantage à prouver une choſe ſi connuë & que vous ſavés mieux que moi.

Je ne puis cependant laiſſer cette matiere ſans vous parler des peines que les perſonnes éclairées du Paganiſme ont décernées contre les Auteurs de ces Divinités ; je veux dire contre les Poëtes qui en forgeant toutes ces chimeres, ont ſéduit le peuple, *Poëtæ pernicioſi ſunt qui incautos animos facile irretire poſſunt ſuavitate ſermonis & carminum dulci modulatione currentium.* Ils meritoient bien une punition éxemplaire. *Lact. lib. 1. Cap. 11.*

Voici comment Iſocrate s'en exprime *ils n'ont pas encore ſouffert les peines qu'ils*

Isoc. Laus Busir.

meritent, mais ils n'en ont pas cependant été entierement exempts : Car les uns ont ètè vagabonds & pauvres, les autres exilés de leur patrie, & en guerre perpetuelle avec leurs familes ; & quand à Orphée le principal auteur de ces fables, il mourut dechiré par morceaux. C'est pourquoi si nous sommes sages, nous n'imiterons pas leur folie.

Porphi. de Vita pyth.

Nous lisons aussi dans Porphire, que Pithagore disoit que les ames des Poëtes étoient penduës à un arbre environnées de tous côtés de serpens pour les punir de leurs fictions pernicieuses. De-là vient que Platon les a exclus de sa Republique, & qu'Aristote veut que l'on ne parle aux enfans de leurs fictions, qu'avec beaucoup de précaution.

Plato polit.

Arist. lib. 7.

Mais tous les Payens traitoient-ils ainsi leurs Dieux ? Non sans doute. Le Peuple en général les a superstitieusement vénérés ; mais les Philosophes s'en sont moqués : Ils n'ont pas été si stupides de croire ces Divinités monstrueuses. Il est bien vrai que pour ne pas passer pour des profanes, ils se sont servis des expressions populaires ; ils ne se sont opposés au torrent qu'avec précaution ; & s'ils n'ont pas entierement condamné les Dieux, ils ont bien sû les dépouiller de leur ridicule & les réduire à une forme moins bizarre. La chose merite bien d'être plus particu-

lie-

lierement éxaminée ; c'eſt pourquoi nous la prendrons dans ſon principe.

On ſait combien les Egyptiens étoient miſtérieux. Leur Philoſophie & leur Theologie ne conſiſtoient, qu'en de certaines figures hieroglifiques qui n'étoient entenduës que de peu de perſonnes initiées aux Miſtéres. Même c'étoit chés eux une eſpéce de profanation d'expliquer les Miſtéres en termes intelligibles. Tout y étoit voîlé d'un grand nombre d'emblêmes & d'énigmes dont on ne pouvoit acquerir l'intelligence qu'aprés pluſieurs années d'une extrême application. Plutarque nous en donne pluſieurs éxemples. *On voyoit*, dit-il, *en la ville de Saïs l'image de Pallas avec cette inſcription, je ſuis tout ce qui a ètè & ce qui ſera jamais, il n'y a eu encore aucun homme mortel qui m'ait découverte de mon voile.* Le nom même du Dieu Amoun que les Egyptiens vénéroient extraordinairement, & d'où les Grecs ont dérivé leur Jupiter Hammon, eſt un terme Egyptien qui ſignifie ſelon Manethon, *caché. Voila*, ajoute Plutarque, *combien les Egyptiens ètoient reſervés & retenus à ne point profaner leur ſageſſe en divulguant ce qui appartient à la connoiſſance des Dieux.* Et ainſi il eſt aſſés probable que les Egyptiens n'ont pas effectivement adoré les Singes, les Chats, les

Plut. & Iſid. & Oſirid.

Plut. Ibi.

Robig. lect. Ant. lib. 16. Cap. 5. Crocodiles, les Souris &c. comme autant de Dieux. *Peutêtre*, dit Robiginus, *que ces animaux que les Egyptiens gardoient en leurs Temples, avoient quelque signification misterieuse.* Et Ammien Marcellin reconnoît que ces bêtes & ces lettres étoient *intelligibles aux Latins.* C'eſt pourquoi Herodote a remarqué que *toutes choſes ſe faiſoient en Egypte avec une extrême confuſion au rebours & contre la coutume de toutes les nations.*

Amm. Marc. Lib. 22. Cap. 15.

Herod. Eut. 2.

Plutarque au Livre ci-deſſus allegué, aprés avoir expliqué pluſieurs figures hieroglifiques des Egyptiens, avertit celui qu'il fait parler, *que quand il entendra parler de ſemblables fictions, il ait à ſe reſſouvenir de ce qui a été dit & à croire qu'ils ne veulent pas entendre que jamais il y ait rien eu de ſemblable : Car ils ne veulent pas*, c'eſt un éxemple qu'il allegue, *que Mercure ſoit proprement un Chien, mais la nature de cet animal qui eſt de garder, d'être vigilant, ſage à chercher, à connoître & à diſcerner l'ami, ou l'ennemi. C'eſt ainſi*, ajoute-t-il, *qu'en faiſant ce diſcernement, & en t'étudiant à avoir une opinion ſaine & vraye des Dieux, tu éviteras la ſuperſtition, qui n'eſt pas un moindre péché, que l'impieté de ne point croire qu'il y a des Dieux.*

Il eſt aiſé d'apercevoir où j'en veux ve-

ſir. Les Grecs gens curieux & grands zélateurs des miſtéres d'Egypte, les y ayant apris par leur commerce avec les Prêtres & les Philoſophes, revenoient chés eux l'eſprit rempli d'une Theologie énigmatique, de figures hieroglifiques, de Divinités miſtérieuſes ; enfin d'une Religion toute autre qu'elle ne paroiſſoit dans ſon exterieur ; n'y ayant pas même juſqu'a leurs paroles & à leurs explications qui n'euſſent contracté l'obſcurité Egyptienne. Pithagore, par exemple, qui fut Diſciple d'Oenupheus d'Heliopolis, tira ſa Philoſophie de celle d'Egypte, & *cacha ſa doctrine ſous des paroles figurées & énigmatiques. Ne manger point ſur une ſelle n'atiſer point le feu avec une épée en la maiſon etc.* Tout cela étoit autant d'axiomes de ſa Philoſophie qu'il avoit apriſe en Egypte. *Plut. de Iſid. & Oſirid.*

Or vous n'ignorés pas, Mr. quelle vénération les Grecs avoient pour leurs Philoſophes, & particulierement pour ceux qui étoient verſés dans les miſtéres d'Egypte. On faiſoit gloire de ſe conformer à leurs ſentimens ; on les rendoit les précepteurs de la jeuneſſe, les arbitres de l'élection des Dieux & de leurs Cérémonies. Enfin leur influence étoit ſi générale que les Loix n'avoient point de vertu ſans leur aprobation. Jugés par là combien il leur étoit facile d'introduire dans

dans leur pais ce qu'ils avoient aporté d'Egypte ; & cela d'autant plus, que la Religion des Grecs étoit dans ſon Principe tres-flexible à recevoir de nouvelles formes, pourvû-qu'elles fuſſent proportionnées aux prejugés de ces peuples.

Ce fut ſur ce préjugé d'une obediance aveugle pour les Philoſophes, que Pithagore établit en Grece la Philoſophie d'Egypte : *Car*, dit Iſocrate, *étant allé en Egypte, et s'étant donné tout-entier à la diſcipline des Egyptiens, il fut le premier qui aporta en Grece, toute la Philoſophie. Il fut auſſi plus attaché aux ſacrifices, qu'aux conſecrations dans les Temples, qu'aucun autre ; croyant que s'il ne pouvoit par ce moyen bien obtenir d'avantage des Dieux, il rendroit ſon nom celebre parmi les hommes. Ce qui lui ariva ; car il fut ſi eſtimé au deſſus des autres, que tous les jeunes gens déſirerent être ſes diſciples, et que les Vieillards aimerent mieux lui confier l'éducation de leurs enfans, que de travailler à leur acquerir des richeſſes.*

Iſoc. Buſir. Laus.

Cependant, le peuple que la vanité des Philoſophes avoit exclu de la connoiſſance des miſtéres, ne s'atachoit qu'à l'exterieur ; en expliquant au pied de la lettre tous ces Hierogliphes, il les adoroit aveuglément. Et ainſi il eſt néceſſai-

re de diſtinguer éxactement la creance des Philoſophes & des habiles Politiques du Paganiſme, d'avec celle du vulgaire. Les uns ſavoient l'inſtitution des choſes ; c'étoit un ſecret qu'ils ne découvroient qu'aux perſonnes éclairées & qui avoient un intérêt particulier à ne point deſabuſer les Peuples. Les autres qui étoient prévenus de vénération pour leurs Sages & pour leurs Conducteurs, ſe déchargeoient tranquillement ſur eux du ſoin de la Religion ; ils ne connoiſſoient rien que ſous le maſque des Fables : Et comme on ne leur découvroit jamais les miſtéres de leurs voîles, c'eſt pourquoi ils ſe fixoient avec humilité à de certains dehors qui leur paroiſſoient vénérables, parcequ'ils ne les entendoient pas. C'a donc été cette ignorance de la ſignification de leurs miſtéres, qui leur a fait prendre pour des Divinités réelles, ce qui n'étoit regardé par les Philoſophes qui en pénétroient le ſens, que comme des emblêmes.

Mercure, par éxemple, étoit repreſenté avec une tête de Chien : Ce Hierogliphe venoit d'Egypte, & étoit par conſequent ſacré : Les Philoſophes, l'Areopage, ou le Senat conſacrent cette Divinité ; on lui érige des Simulachres, on lui fait des ſacrifices. Le peuple court à l'encens, contemple ces images, & ſe forme l'idée d'un Dieu ſur celle d'un hom-

homme avec une tête de chien. Au con-
traire ceux qui pénétroient les miſtéres
moquoient en particulier de la crédu-
té du peuple ; & au lieu de s'imagine
un Dieu tel qu'Anubis , ils le prenoien
pour un emblême de la vigilance &
diſcernement , comme Plutarque no
l'a enſeigné. De même les Philoſophe
Grecs transférérent chés eux le Die
Amoun : Ce nom marquoit que le Die
étoit tout-miſterieux ; car ce terme ſig
nifie , ſelon Manethon dans Plutarque
caché. Ce que les Egyptiens prirent ap
ramment du V. T. ou le nom de Dieu
c'eſt à dire ſa nature , eſt appellée cach
& inénarable. De la vient , pour le di
en paſſant que ce Dieu Amoun
cache des Egyptiens & des Grecs ,
le même dont St. Paul trouva à Ath
nes *un Autel auquel étoit écrit* ,
Dieu inconnu. Quoiqu'il en ſoit , on fi
de cet emblême un Dieu que l'on appel
Jupiter Hammon ; le peuple le ſert av
une extrême dévotion , il en fait le Per
des Dieux & des hommes , le foudroya
&c. Mais penſés vous que les Perſonn
éclairées donnaſſent dans cette ſuperſti
tion ? Point du tout. Ils ſavoient fo
bien que Jupiter avoit été un Roi de Cré
tes , & qu'Amoun étoit un hieroglip
venu d'Egypte ; & ainſi ils diſtinguoien
ce que le peuple confondoit.

A cet

A cette réflexion j'en ajoute une ſeconde aſſés naturelle, pour montrer comment l'idolatrie s'eſt affermie. Il ne faut que reflêchir un peu ſur le reſpect que l'on a pour l'antiquité, particulierement quand il s'agit de la Religion. Ce qui étoit une fable il y a mille ans s'eſt impatroniſé dans l'eſprit comme une choſe ſacrée. Les miſtéres d'Egypte qui étoient envelopés d'une infinité de hierogliphes pour les rendre plus vénérables, ont pû être entendus des Grecs pendant un ſiecle, ou deux. Mais ils en perdirent l'intelligence à proportion que le tems les en éloigna. Cependant ils en conſervérent religieuſement les voîles, ils en retinrent l'éxterieur, qu'ils chargérent de nouvelles fictions.

Fumée qui nous a donné la traduction d'Athenagoras, dont il dit avoir eu l'Original de Mr. de Lamané Protonotaire du Cardinal d'Armagnac, & dont Mr. Huet a fait un extrait dans ſon traité *de l'Origine des Romans*, nous aprend que cet Ancien fait dire aux Prêtres d'Hammon, *qu'il n'y a qu'un Dieu dont chaque nation voulant repreſenter l'eſſence aux ſimples, a inventé diverſes images qui toutes n'expriment qu'une même choſe; que leur veritable ſignification s'étant perduë avec le tems, le vulgaire avoit crû qu'il y avoit autant de Dieux, que l'on en voyoit d'ima-*

d'images ; que de-là eſt venuë l'idol
trie. Que Bacchus en batiſſant le Tem
d'Hammon n'y mît point d'autres im
ges que celles de Dieu ; parceque co
me il n'y a qu'un Ciel qui n'enfer
qu'un monde , il n'y a auſſi dans ce m
de qu'un Dieu qui ſe communique
eſprit. Il en fait dire autant , ajoute M
Huet , *& davantage à de certains ma*
chands Egyptiens , ſavoir que les Dieux
la Fable marquent les differentes act
de cette Souveraine & unique Di
nité qui eſt ſans commencement & ſa
fin.

Plutarque cenſure vigoureuſement c
abus : *Comme nous diſons* , dit-il , q
celui qui achette les Livres de Plato
achette Platon , & que celui qui joüe l
Comedies de Menandre , joüe Mena
dre ; auſſi eux appellerent des noms d
Dieux , leurs dons et leurs inventio
Mais leur poſterité prenant cela groſſier
ment , et l'appliquant ignoramment , ils a
tribuoient aux Dieux mêmes , les acc
dens de leurs fruits ; et non ſeulem
ils appelloient la preſence des fruits ,
naiſſance des Dieux , & leur abſence le
mort ; mais même ils le croyoient ainſ
Tellement qu'ils ſe ſont remplis de fo
ſieurs opinions mauvaiſes et confuſes d
Dieux ; quoique l'abſurdité de leurs ſe
timens , leur fût viſible.

Il ne faut pas oublier de faire une troiſieme obſervation. C'eſt que les Poëtes par leurs fables n'ont pas peu contribué à précipiter le Peuple dans la ſuperſtition. Comme ils ont excellé dans l'art de mentir agréablement, ils ont ſeduit les eſprits par la généalogie, les dignités & les emplois des Dieux. Homere qui avoit viſité les Egyptiens tira de leurs fictions Paraboliques cet ingenieux Roman qui a été l'admiration de toute l'antiquité. Sa maniére d'immortaliſer ſes Heros parut ſi agréable & toucha ſi fort l'eſprit curieux des Grecs, qu'avec le tems ils prirent contre ſon intention, ſes fables pour autant de vérités. Cependant les ſavans les reſpectoient parce qu'au travers de ces voiles, ils pénétroient de certaines vérités ingenieuſement ombragées, & le peuple s'arrêtant à l'écorce en abuſoit groſſierement.

Mais, dirés vous, pourquoi les Savans n'ont-ils pas corrigé cet abus ? Il n'eſt pas dificile, Mr. de vous répondre. Il me ſemble avoir inſinué que leur vanité en a été la cauſe. Ils étoient *des animaux de gloire*, qui prétendans être les ſeuls dépoſitaires de toutes les vérités, les tenoient renfermées dans leur ſein ; & s'il leur arrivoit de les publier, ils le faiſoient en des termes ſi obſcurs, que perſonne ne pouvoit les pénétrer. C'eſt ce qui

qui ſe remarque en Ariſtote ; Alexand
ſe pleignant, qu'en publiant ſes Acrom
tiques, il en avoit profané la Majeſté
le merite, ce Philoſophe lui repondit
Supp. de Freinsh. lib. 1. *qu'il les avoit données de telle ſorte*
Publie, qu'on pouvoit dire qu'il ne
avoit point données ; puiſqu'il n'y a
perſonne qui les pût comprendre, s'il n
voit été particulierement inſtruit de tou
les choſes qu'elles contenoient.

Et ainſi, ils croyoient qu'il n'y a
point de moyen plus efficace pour le
concilier la vénération des peuples, q
de leur cacher leurs lumieres. S'ils
laiſſoient quelquefois échapper quelq
étincelles, ce n'étoit que pour les ebloui
& nullement pour les inſtruire. Il fal
bien amorcer le Peuple par quelque a
terieur ; mais ils n'avoient garde d'éta
leurs miſtéres à ſes yeux ; cela au
converti le reſpect qu'on leur portoit,
mépris.

D'ailleurs, il s'agiſſoit de nourir
Peuples naturellement ſuperſtitieux d
l'obeiſſance envers les ſuperieurs. Il f
vous alleguer ce paſſage d'Iſocrate p
Iſoc. Buſi. Laus. confirmer ma penſée ; *Car il éta*
pluſieurs et divers exercices, il parle
Buſiris, *ayant donné une Loi par laq*
il vouloit que l'on adorât & que l'on vé
rât certains animaux mepriſés parmi n
non qu'il ignorât leur vertu ; mais il

qu'il faloit accoutumer le vulgaire à obſerver par là tous les Edits des Princes ; et éprouver par l'obſervation de ces choſes connuës ce qu'ils penſeroient des cachées ; parcequ'il ſe pouvoit faire que ceux qui les mepriſeroient, en mepriſeroient auſſi de plus grandes.

Or il étoit aſſés difficile de retenir les Peuples dans le reſpect par d'autres motifs Leurs conceptions groſſieres de la Divinité étoient tellement enracinées, que c'auroit été les rebuter, que de vouloir les déſabuſer. Ce deſſein n'auroit pas manqué de cauſer des boulverſemens dans les Etats. Qu'étoit-il donc beſoin de s'expoſer en voulant rectifier leurs notions ? Il valoit bien mieux profiter de leurs diſpoſitions, leur applaudir dans leurs égaremens, leur faire accroire que ces Dieux qu'ils avoient forgés avoient été les fondateurs de leur Empire, de leur Republique, de leur Ville, leurs Legislateurs ; que leurs Souverains en avoient été engendrés. C'étoit là les captiver de bonne grace. Vous voulés des Dieux tels que vous les avés imaginés ; eh bien ! ſuivés vôtre penchant, *Peuplés le Ciel du Genre humain* : C'eſt un frein efficace pour vous retenir, puisque vous l'avés vous-mêmes forgé & pris.

Il faut finir, Mr. Mais je ne le ſaurois faire, ſans remarquer deux choſes pour con-

concilier les Ecrivains du Paganiſme av
eux-mêmes. Nous avons vû qu'ils o
quelquefois raiſonné aſſés juſte pour d
Payens ſur la nature & ſur les propri
de Dieu, pourquoi donc ont-ils ad
cette multitude de Dieux ?

J'ai déja levé en partie cette dificul
en montrant qu'ils ne ſe ſont pas fixés à
ſuperficie des choſes, & qu'ils ſe ſont a
commodés aux erreurs vulgaires pour m
tenir le Peuple dans la vénération &
crainte. Sur quoi l'on pouroît obſerv
que la Religion parmi les Payens,
conſiſtoit que dans la Pratique ; la ſpé
lative en étant arbitraire. Croyés ce q
vous plaira ; mais faites comme les aut
Il vous eſt permis de douter de la vé
des Dieux, de plaiſanter ſur leurs miſtéres
mais ne ſoyés pas aſſés profane, p
leur refuſer l'encens & les ſacrifices o
donnés par le Senat, ou de maltraiter
oiſeaux conſacrés par les Prêtres. Si S
crate avoit voulu pratiquer le culte pr
crit par les Atheniens, je doute
qu'on l'eût condamné à la mort ; & ſ

Ælian Lib. 5. de Vari. Hiſt.

pauvre Atarbe dont parle Ælien s'é
contenté de mépriſer ce Moineau co
cré à Æſculape ſans le tuer, on ne l'au
pas fait mourir. Il ne faudroit qu'un
reflêchir ſur ce qui ſe paſſe aujourd'
dans l'Egliſe Romaine, pour y trou
la pratique de cette maxime Payenne
fai

faites comme les autres, et cela ſuffit.

Mais, afin de ſatisfaire à vôtre objection, il eſt bon d'obſerver premierement, que quoique les habiles gens du Paganiſme ſe ſoient ſervis de certaines expreſſions conſacrées par l'uſage, ils leur ont cependant donné une ſignification bien différente de la vulgaire. Jupiter, Neptune, Pluton, Junon, Minerve, Cerés, paſſoient parmi le peuple pour autant de Divinités, & en cette qualité l'on avoit inſtitué à leur honneur un grand nombre de ceremonies purement extérieures, comme plus propres à l'éblouir & à le fixer. Mais les Philoſophes & les Politiques trouverent le moyen de confirmer le peuple dans ſa créance en ſe ſervant des mêmes noms, & de ſe diſtinguer des opinions vulgaires, en concevant ces Dieux, comme autant d'emblêmes ou de la Puiſſance de Dieu, ou des biens qu'il leur accordoit. Et ainſi les uns & les autres convenoient bien qu'il faloit ſervir les Dieux; mais diverſement. Le peuple les ſervoit en ſe fixant ſuperſtitieuſement aux emblêmes; mais les habiles gens qui ſavoient leur inſtitution & l'intention des Legiſlateurs, remontoient juſqu'aux choſes ſignifiées, ou tout au plus ne leur rendoient qu'un culte inférieur & relatif.

Vous ne ſerés peutêtre pas faché, Mr.

que je vous cite quelques paſſages des An-
ciens pour apuyer ma premiere remar-
que. Ciceron aprés avoir condamné les
Cic. de nat. Deor. lib. 2. fictions Poëtiques, ajoute ; *mais en mé-
priſant & en rejettant ces fables, diſant
que Dieu s'étendant par la nature de
chaque choſe, ils ont pû entendre par la
terre, Cerés ; par la mer, Neptune, &
de même des autres.* C'eſt la même cho-
Lib. 1. de nat. Deor. ſe qu'il obſerve ailleurs, en diſant, *que
les airs ſont celui que l'on appelle Jupiter,
que l'air qui coule par la mer, eſt Nep-
ne, & que la terre eſt nommée Cerès.*

Plut. de Iſid. & Oſirid. Plutarque confeſſe que tous les noms
des Dieux ne ſont que pures allégories.
Les Grecs, dit-il, *allègoriſent que Sa-
turne eſt le tems, que Junon eſt l'air,
que la generation de Vulcain, eſt le chan-
gement de l'air en feu ; auſſi les Egyptiens
entendent par Oſiris, le Nil qui ſe mêle
avec Iſis ; c'eſt à dire, avec la terre,
par Tiphon, la mer dans laquelle le Nil
venant à entrer, ſe perd.* Dans tout ce
traité il explique la ſignification des
Dieux d'Egypte.

De-la, Mr. il eſt aiſé de juger, pour-
quoi ils ſervoient ces Divinités ; c'eſt par-
ceque par ces divers noms, ils prétendoient honorer Dieu dans chaque partie
de l'Univers, où ils remarquoient les œu-
vres de ſa Providence toujours active à
leur fournir ſes bienfaits. Ces pauvres
aveugles

aveugles croyoient que parceque Dieu fertiliſoit pour eux la nature, il vouloit auſſi qu'on le ſervit dans les creatures, que ſa Providence animoit pour les rendre fertiles en leur faveur. *Quoi*, objectent-ils à St. Auguſtin, *penſés-vous que nos Peres ayent été ſi fous d'ignorer que Bacchus, que Ceres &c. fuſſent des dons Divins, & non pas des Dieux ? Non ; mais ils ſavoient que ces choſes n'étoient diſpenſées à perſonne, que par quelque Dieu qui les donnoit, & dont ils ignoroient les noms ; c'eſt pourquoi ils ont donnè aux Dieux les noms des bienfaits qu'ils ſavoient qu'ils leur diſtribuoient.* Jamblique qui a particulierement traité des miſtéres d'Egypte, s'en explique d'une maniére à ne laiſſer aucun ſcrupule. Tous ces Dieux, que l'on y ſervoit, n'étoient, ſelon lui, qu'autant de Hierogliphes, qui repreſentoient diverſement les bienfaits de Dieu ; c'étoient autant de lignes qui aboutiſſoient à un ſeul point.

Aug. de Civ. Dei Lib. 4. Cap. 24.

Jamb. de myſt. Æ-gyp. Cap. 37. & 39.

Mais l'on n'a qu'à éxaminer les noms mêmes que les Payens donnoient à leurs Dieux pour en convenir ; Car non ſeulement il paroit qu'ils ſont derivés des choſes qu'on leur avoit conſacrées, comme *Bellona a bello*, *Cumina a cunis*, *ſegetia a ſegetibus*, *Pomona a pomis*, *Bubona a bobus &c.* Mais auſſi la diverſité des noms, des qualités & des emplois

Aug. de civ. Dei. lib. 4. Cap. 24.

qu'ils attribuoient à un ſeul & même Dieu, prouve qu'ils ne les ont regardés que comme des emblêmes qui leur donnoient une idée plus particuliere des biens que Dieu leur diſtribuoit.

Pourquoi, par éxemple, les Romains s'étoient-ils imaginés trois Jupiters; les *deux premiers*, dit Ciceron, *nâquirent en Arcadie, l'air fut le Pere du premier dont nâquit Proſerpine & Bacchus; l'autre eut pour Pere le Ciel & il engendra Minerve. Le troiſiéme de Crete étoit le fils de Saturne dont on montre encore le ſepulchre dans cette Iſle?* D'où vient qu'ils parloient de cinq Soleils, de cinq Minerves, de quatre Vulcains, de trois Dianes, de trois Æſculapes, de trois couples de Hercules, de quatre Vénus, de trois genres de Caſtors, à chacun deſquels ils attribuoient une nature, des offices & des opérations tout à fait différentes; ſi ce n'eſt que, parceque ces noms étans arbitraires, ont été diverſement donnés à Dieu, ſelon la diverſité de ſes oeuvres & de ſes biens?

Cicero de Nat. Deor. lib. 3.

Je finirai cette remarque par ce paſſage de Senecque; parce qu'il eſt trop fort pour l'oublier: *Nous l'appellons*, il parle de Dieu, *le Pere Bacchus & Hercule & Minerve; le Pere Bacchus, parce qu'il eſt le Pere de tous, qu'il a le premier inventé la vertu des ſemences &*

Senec. de Benef. lib. 4. Cap. 8.

Her-

Hercule, parce que ſa force eſt invincible &c. Mercure, parce qu'il eſt l'auteur des nombres, de l'ordre & de la ſcience. De quelque côté que tu te tournes, tu le rencontreras par tout. Il n'y a rien où il ne ſoit; il remplit ſon ouvrage; & par conſequent tu es le plus ingrat des hommes, toi, qui ſoutiens que tu ne dois rien à Dieu, mais à la Nature; parceque ni la Nature ne peut être ſans Dieu, ni Dieu ſans la Nature: mais le même eſt l'un & l'autre. Si tu diſois devoir à Annaus ou à Lucius un bienfait que tu aurois receu de Senecque, tu ne changerois pas de Creancier, mais de Nom; puisque ſoit que tu te ſerves de ſon Pronom, ou de ſon Nom ou de ſon Surnom, c'eſt toujours le même homme. De même ſoit que tu appelles Dieu la Nature, ou la Fortune, ce ſont les noms d'un même Dieu qui ſe ſert diverſement de ſa Puiſſance.

En ſecond lieu, je remarque que les Payens en général ont ſoûmis à un ſeul Dieu, toutes leurs Divinités; ne leur ayant attribué qu'un pouvoir de dépendance, & des opérations miniſtérielles. L'on ſervoit à Rome un Jupiter *Opt. Max.* le Pere des Dieux, des Rois & de toutes choſes.

Jupiter omnipotens Regum, Rerumque, Deûmque
Progenitor, Genitrixque Deûm, Deus unus & omnis.

Ils l'avoient revêtu de la Puiſſance Souveraine. Les autres Dieux n'étoient admis à la Cour Celeſte, que parcequ'il les avoit honorés de ſa bienveillance ; & ce n'étoit qu'à proportion des Perfections & du Pouvoir que Jupiter leur communiquoit, qu'on les ſervoit.

Clem. Recog. lib. 5.

L'Empereur avoit ſous lui des Officiers & des Lieutenans qui éxécutoient ſes ordres ; & qu'y avoit-il de plus juſte que d'attribuer au Grand Jupiter de ſemblables Miniſtres ? *Nous ſoutenons bien qu'il n'y a qu'un Dieu le Seigneur de toutes choſes ; mais cela n'empêche pas que ceux que nous ſervons, ne ſoient Dieux. Il n'y a qu'un Ceſar qui a ſous lui pluſieurs Juges, les Gouverneurs, les Conſuls, les Tribuns ; de même nous croyons qu'ayant un Dieu Souverain, il y en a d'autres comme ces Puiſſances dont nous venons de parler, qui ſont établis Dieux en ce monde, qui quoique ſoumis au Souverain, diſpoſent cependant de nous & des choſes qui ſont au monde.* C'eſt ainſi que le prétendu Clement fait parler les Payens.

Ainſi, il eſt évident que ce Principe de

Ciceron

Ciceron dont les Peuples ont toujours abuſé, a été la ſource de l'idolatrie ; *habet venerationem juſtam quicquid excellit* ". *Cic. de Nat. Deor. lib. 1.*

Que cette réflexion ne vous chagrine point, Mr. car elle n'eſt pas tout-à-fait hors de propos. C'étoit avec juſtice que l'on vénéroit les Princes qui faiſoient l'amour & les délices de leurs peuples, & qu'on leur érigeoit des Statuës. Mais les flateurs convertirent ces images en autant d'idoles ; par leurs conſeils ils empoiſonnérent les Princes, & par leurs éxemples ils entraînerent le peuple dans l'idolatrie. Ce n'étoit plus ſeulement les Princes vertueux que l'on honoroit par-là, les Tirans les plus odieux en uſurpérent l'uſage. Enfin l'abus prévalut tellement, qu'aprés la mort des Princes, l'on conſidera leurs Simulachres comme des objets dignes de veneration, parce qu'outre qu'ils rendoient leur mémoire preſente, l'on s'imaginoit que leur mort les avoit comme conſacrés & que leurs Mânes les animoient quelquefois. De là vient que l'Auteur du Livre de la Sapience a remarqué, que *l'invention des idoles a été le commencement de la Paillardiſe & de la corruption de la vie* ; Et que St. Auguſtin a condamné les images par les propres paroles de Varron ; *ceux*, dit-il *qui ont inſtituè les ſimulachres, ont ôtè la crain-*

Sap. Chap. 14. 12.

Aug. de Civit. Dei. Lib. 4. Cap. 9.

te & augmenté l'erreur.

Ce prejugé s'étant profondement enraciné, mourir ou devenir Dieu, étoit chés les Princes une même choſe ; *à ce que je vois*, diſoit Veſpaſien en mourant, *je m'en vas devenir Dieu.* Quelquefois même, les Princes vouloient qu'on les reconnût pour Dieux pendant leur vie. C'eſt ce qui ariva à Alexandre le Grand : Car s'étant fait proclamer Tel par Cleon, ſelon la coutume des Perſes, Caliſthéne ne peut s'empêcher de lui répondre avec ſa liberté ordinaire, *vrayement c'eſt bien à toi ou à moi, Cleon, de faire des Dieux ! Je ſuis d'avis que le Roi ne tienne ſa Divinité, que de nos ſuffrages. Mais éprouvons un peu ta Puiſſance ; voyons ſi tu feras bien un Roi, puiſque tu fais bien un Dieu ; car tu m'avouëras qu'il eſt plus aiſé de faire l'un, que l'autre.* Paroles qui lui coutérent la vie un peu de tems aprés, quoique ſous un autre prétexte.

Quint. Curt. lib. 8.

Or dés que le Prince avoit été mis au nombre des Dieux, on multiplioit ſes Simulachres, on lui rendoit des honneurs Divins, on lui adreſſoit des Voeux & des Priéres, on lui conſacroit des Temples & des Autels, on lui donnoit des Prêtres, on lui offroit des Sacrifices, & l'on inſtituoit des jours de Fêtes à ſon honneur.

Ne

Ne croyés pas cependant, que quelque pompeux que fût cet exterieur, ces nouveaux Dieux fuſſent d'abord fort vénérés ; il faloit que des ſiécles entiers s'écoulaſſent, pour leur donner plus de crédit & de vénération ; & aprés tout leur pouvoir n'étoit pas illimité. On ne leur diſtribuoit, comme aux Conſuls, que de certaines parties du monde à gouverner ; & même on limitoit aſſés ſouvent leurs influences dans l'enceinte de certaines Villes qui en avoient choiſi quelques-uns pour être leurs Dieux tutelaires.

Outre cela, les Payens leur avoient attribué à chacun en particulier des vertus differentes, l'un avoit une vertu que l'autre n'avoit pas.

Et ainſi, ſi l'on veut donner aux Dieux des Payens une ſignification qui convienne à ce que leurs Ecrivains nous en aprennent, il faudra les ſoûmettre tous à un Seul Etre, dont ils empruntoient leur autorité qu'ils éxercoient en qualité de ſes premiers Officiers.

Les Savans n'ignoroient pas que leurs Dieux avoient été des hommes : C'étoit même parmi eux comme un problême que l'on pouvoit innocemment agiter, de ſavoir ſi Jupiter avoit jamais été. Mais enfin ils croyoient que ceux qui étoient les favoris de Dieu, qui avoient été éle-

vés au Ciel par leurs mérites, avoient auſſi la direction des choſes ſublunaires; & que par conſéquent ç'auroit été une impieté que de leur refuſer l'honneur qu'ils méritoient ſi bien, par le ſoin qu'ils prenoient de leur Republique, de leurs Affaires, de leurs Perſonnes.

Vous voudrés bien, Mr. que j'obſerve ici, que cette erreur a été l'opinion favorite de tous les peuples. Il leur ſembloit que l'Univers ne pouvoit étre bien gouverné, ſans le ſecours de certaines Intelligences inférieures établies par l'Etre Souverain tout exprés pour s'adreſſer à elles ſelon la diverſité de leurs néceſſités.

Il n'y a que la vraye Religion qui tirant du vrai Dieu toutes ſes lumieres, lui donne auſſi la gloire toute entiére qui lui appartient; c'eſt donc un des principaux Caractéres que Dieu a attachés à ſon Egliſe, qui la diſcerne des fauſſes,

Si le Paganiſme a été plongé dans cette erreur, l'Egliſe Romaine y eſt lourdement tombée en ramaſſant dans ſon ſein la plûpart des ſuperſtitions de l'ancienne Rome, en canoniſant, ou en Deïfiant les creatures, ce qui ne difére que de nom, & en les ſervant à peu prés de la même maniére que les Payens faiſoient leurs Dieux.

Nous déplorons avec raiſon l'aveuglement

ment de ceux-ci : Mais nous ne ſaurions avoir aſſés en horreur les erreurs de ceux-là. Cependant parceque les uns profeſſent ces ſuperſtitions ſous nos yeux, & qu'elles nous ſont, en quelque maniére, familiéres, nous les conſidérons ſous des traits moins affreux, que les autres. Mais penſés un peu, Mr. quel jugement les Juifs en font, combien ces invocations, ces Dédicaces de Temples & d'Autels, ces Sacrifices, ces jours de Fêtes, ces Images, ces Reliques, ces Pélérinages, ces Génuflexions, les alienent elles du Chriſtianiſme ? Croyés-vous qu'ils jugent plus charitablement de cette Religion, que de la Payenne ?

Je ne ſai ce qu'un Payen diroit de toutes ces Images ridicules de Sts. Il s'imagineroit voir renaître les objets de ſon culte. Il prendroit St. Criſtophe, comme on le dépeint portant J. C. ſur ſes épaules, pour un Atlas courbé ſous le fardeau du Ciel ; Ste Caterine avec une épée, pour ſa Pallas ; St. George le caſque en tête, armé de pied en cap & l'épée à la main, pour Mars ; S. Urbain portant un ſep avec des raiſins, pour Bacchus ; & de même des autres Sts. que l'on a habillés comme les Dieux du Paganiſme. Et ne doutés pas qu'il ne s'accommodât fort bien du culte qu'on leur défére ; puiſqu'il conviendroit dans les mê-

mes Principes. Je ne rens pas, diroit-il, à ces Divinités un honneur ſuprême, mais ſeulement relatif & ſubalterne.

En effet, l'on ne ſauroit mieux concevoir quelle creance les Payens ont euë de leurs Dieux, que par ce qui ſe pratique aujourd'hui dans l'Egliſe Romaine par raport aux Saints.

Mais ſans pouſſer trop loin cette réflexion, je concluërai, Mr. que Dieu n'a pas voulu permettre que les traits de ſon image fuſſent tellement effacés en l'homme, qu'il n'y en reſtât quelques lineamens pour le conduire à ſa connoiſſance. Les erreurs ont été groſſieres, elles ont toujours prévalu; mais cependant elles n'ont jamais ſi entierement étouffé cette notion de la Divinité, qu'il n'y en ait parû quelque petite lueur. De là vient que les habiles gens du Paganiſme, qui ſe ſont débaraſſés des préjugés du vulgaire, ont eu quelquefois d'aſſés bonnes penſées naturelles. Ils ont connû Dieu autant qu'une créature corrompuë le peut connoître ſans le ſecours de la Grace. Mais ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu; puiſque bien loin d'avoir corrigé la ſuperſtition & d'en avoir été eux-mêmes entierement éxems, ils y ont nouri le pauvre peuple. Ils ont ſouvent parlé magnifiquement de l'éxiſtence d'un Dieu, & ils n'ont pas ignoré toutes ſes

Pro-

Propriétés ; mais ils ont agi comme étans ſans Dieu. C'eſt pourquoi je vous prie, Mr. de ne point confondre ces deux choſes, la Spéculative & la Pratique. Les Philoſophes ont quelquefois bien penſé ; mais toujours mal pratiqué. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils ayent crû que les plus viles creatures fuſſent autant de vrais Dieux ; mais ils les ont cependant ſervis ; ce qui eſt le comble de l'idolatrie. Je ſuis &c.

TROISIE'ME LETTRE

MONSIEUR,

Comme les Préfaces inutiles ne ſont pas de vôtre goût, aprés vous avoir entretenû dans ma précedente, des Dieux du Paganiſme, je paſſe à vous parler de leurs Demons. Les fauſſes expoſitions que quelques Auteurs modernes ont données à cette doctrine, nous obligent à nous arrêter un peu à l'éxaminer & à vous en faire une petite hiſtoire fidelle & éxacte, puiſée des Ecrits des Anciens.

L'on a cru qu'en poſant ce Principe, que les Demons des Payens n'étans que de pures chiméres de leur imagination oppoſées à la droite raiſon & à l'Ecriture

Ste ; les Chrêtiens qui n'ont receu cette doctrine que des Payens , ne ſont pas moins criminels de s'y abandonner ſans réflexion.

C'eſt là un des grands argumens de Mr. Bekker ; & c'eſt afin d'inſinuer plus inſenſiblement ſon venin , qu'il déguiſe & qu'il touche foiblement la créance que les Payens les plus éclairés ont euë de leurs Demons , & qu'il s'arrête avec plaiſir à étaler tout le ridicule que ces peuples ſtupides & barbares de l'Amerique ou du fond du Nort y ont attaché. Aprés quoi il cenſure vigoureuſement la crédulité des Chrêtiens à admettre une doctrine ſi badine , ſi fauſſe , ſi impie. Il faut enfin ſe défaire de toutes ces puérilités , rejetter un ſentiment qui ne doit ſon origine qu'aux fictions du vulgaire, ou tout au plus , aux rêveries des Philoſophes ; ſentiment qui anéantit l'autorité du Toutpuiſſant , qui détruit les notions de la droite raiſon ; & mille choſes ſemblables. Ces éclairs peuvent éblouir les foibles , mais ils ne ſauroient faire d'impreſſion ſur des eſprits qui veulent un peu approfondir les choſes , & ne point croire ſans ſavoir pourquoi.

Auparavant que d'entrer dans cet éxamen , vous voulés , Mr. que je vous explique fidellement ce que les Payens ont entendu par leurs Demons. Il eſt juſte de vous

vous ſatifaire ; & comme je dois puiſer pour cet effet dans l'antiquité, je crains que cette matiére ne nous abſorbe une Lettre entiere, d'autant plus que vous ne ſerés pas fâché que j'y traite en paſſant de quelques uns des miſtéres du Paganiſme qui y ont le plus de raport.

Les Etymologies ſont naturellement aſſés séches ; auſſi ne nous y arrêterons-nous pas beaucoup. On dérive ordinairement le terme de Demon, d'un mot Grec qui ſignifie *je ſais* ou *je moyenne*. D'autres le font venir d'un terme de la même langue qui ſignifie *je brûle* ; parceque, diſent-ils, les Demons ont des corps d'air ou de feu. D'autres l'ont tiré d'un mot Grec qui veut dire *j'épouvante*, comme étant autant d'objets de terreur. Enfin quelques-uns en ont cherché la racine dans un verbe Hebreu, comme qui diroit ſuffiſant. La raiſon qu'ils en rendent, c'eſt que les Grecs qui uſurpérent dans leur langue ce mot, comme pluſieurs autres de la langue Ste. en rejetterent la premiere lettre ; dont il ne reſta que Daï, & au plurier Daïm ; & y ayant ajouté leur terminaiſon Grecque, il en reſulta ce nom de Δαίμονες. שדי

Il ſemble, Mr. que cette derniere Etimologie exprime aſſés naïvement le ſens que les anciens Grecs donnérent d'abord

à ce

à ce terme : Car c'eſt un nom qu'ils impoſérent originairement à leurs Dieux les plus vénérés. De la vient que Platon appelle le Dieu Souverain μέγιστος δαίμων *le plus grand Demon* ; comme le remarque Mr. Bekker : Et c'eſt pourquoi Homere, ſelon Plutarque, s'eſt ſervi indifferemment de ce terme, *appellant tantôt les Dieux, Demons ; & tantôt les Demons, Dieux ;* comme auſſi Euripide.

Plut. des Oracles qui ont ceſſé.

Cette remarque me conduit aſſés naturellement à expliquer quel étoit ce fameux Demon de Socrate. Je ne vous alleguerai point ſur ce ſujet les conjectures des Critiques ; parce que je ſai que vous y trouveriés plus de ſubtilité, que de ſolidité. Ils ont cherché fort loin ce qui ſe preſente d'abotd à l'eſprit. Vous en conviendrés aiſément, ſi vous voulés bien faire avec moi cette remarque.

C'eſt que quand Socrate ſe glorifie du commerce d'un certain Demon, qui lui inſpiroit le deſſein de s'oppoſer aux ſuperſtitions d'Athenes, & qui lui dictoit un ſervice moins groſſier, il n'entendoit autre choſe par ce terme de Demon, que Dieu même dont il avoit des notions naturelles plus épurées que les autres, & qu'il avoit peutêtre perfectionnées en frequentant les Iſraelites, ou par la lecture du V. T.

Or il appelle Dieu tout exprès, Demon ; parce que les Atheniens dont il vouloit corriger les erreurs, nommoient tous leurs Dieux, Demons. Ils en avoient rempli toute leur Ville. Ce n'étoient que Pierres, ou que Colomnes qu'ils appelloient πάγοι, que Temples, qu'Autels, que Victimes, qu'Oracles. On mettoit la Republique ſous leur protection ; on leur donnoit la direction de toutes les affaires ; on croyoit enfin, que ſans leur influence, rien ne pouvoit ſubſiſter ni proſperer.

Pauvres gens, leur dit là-deſſus Socrate, que je vous plains de ſervir de tels Dieux, & d'attribuer tant de vertu à des Demons qui ne ſubſiſtent que dans vôtre imagination ! Croyés-moi défaites-vous de cette vaine frayeur, briſés ces images, purifiés votre culte de cette craſſe ſuperſtition ; je veux vous montrer qu'il n'y a qu'un Demon tout puiſſant qui mérite ſeul vos adorations. Vous devés me croire, car tout ce que je vous dis, ne vient point de moi ; mais de lui-même, qui ſe communique familieremeni à moi.

Ne m'accuſés pas, Mr. de faire parler ainſi Socrate ſans raiſon ; car c'eſt Xenophon qui lui met à-peu-prés les mêmes paroles à la bouche. *Car tout le monde & Melite même*, c'eſt Socrate qui parle, *a pû me voir ſacrifier ſur les Autels*

Xenoph. Apol. Socrat.

publics & particuliers. Or pourquoi veut-on que j'introduise de nouveaux Demons ; parceque je dis que Dieu m'adresse sa voix par laquelle il me fait connoître ce que je dois faire ? Car ceux qui se servent du chant des oiseaux & des voix des hommes ne conjecturent-ils pas aussi par les voix ? Qui est-ce qui doute ou que les tonnerres fassent du bruit, ou qu'ils ayent quelque signification ! Même la Pithie étant sur le tripié ne rend-elle pas la voix quelle reçoit du Dieu ? Et par conséquent c'est avec raison que tout le monde dit & croit, que Dieu prévoit les choses avenir, & que, comme je dis, il les annonce à qui il veut. Mais d'autres appellent augures, presages, prodiges & devins, ceux qui font connoître ces choses : Mais pour moi je l'appelle avec beaucoup plus de raison, Demon, que ceux qui attribuent à des oiseaux la Vertu & la Puissance des Dieux. Et j'ai pour preuve que je ne mens point contre Dieu, plusieurs de mes amis ausquels j'ai decouvert les conseils de Dieu, sans y avoir jamais mêlé de mensonge.

Il ne se peut rien de plus clair que ce passage : Car outre que vous voyés que ces termes de Dieu & de Demons y ont par tout une même signification, il dit que le même Dieu qu'il appelle quelques lignes aprés, Demon, *lui addresse sa voix*

voix par laquelle il lui fait entendre ce qu'il doit faire. Il faudroit extraire pluſieurs paſſages de Platon & de Xenophon, qui montrent viſiblement que le Demon de Socrate, n'étoit autre choſe que Dieu, dont il avoit quelque connoiſſance ſombre. Et c'eſt ce qu'il vouloit dire par ſon *Demon familier*, par oppoſition à cette foule de Demons ou de Dieux que l'on ſervoit à Athenes.

Outre la premiere ſignification de ce nom que les Payens donnoient auſſi à leurs Dieux, il eſt conſtant qu'ils l'ont particulierement impoſé à ces Etres qui tenoient, ſelon eux, comme un milieu entre les Dieux & les hommes. Le terme Θεος étoit le nom propre des Dieux ; & la raiſon de cette appellation peut être dérivée de deux ſources ; ou bien de l'application des idolatres à contempler les corps Celeſtes qu'ils adoroient ; ou bien du mouvement continuel de ces mêmes corps ; *Car*, dit Platon, *il me ſemble que les premiers habitans de la Grece n'ont point admis d'autres Dieux, que ceux que la plûpart des barbares adorent, aſſçavoir, le Soleil, la Lune, la Terre, les Aſtres ; & ils les ont appellés Dieux.* (τὰς Θεὸς) *parce qu'ils les voyoient tous dans un mouvement perpetuel.* Auſſi le nom de Δαίμονες peut avoir été reſtreint aux Demons pour ces deux raiſons ; premier-

Plato in Cratyl.

mierement pour exprimer leur vaſte ſcience, & en ſecond lieu, leur nature moyenne & les offices de leur mediation, qu'ils concevoient comme un canal par lequel les faveurs des Dieux décendoient vers les hommes, & les priéres & les ſacrifices des hommes montoient vers les Dieux.

Or ces Demons, qui faiſoient la communication des Dieux avec les hommes, étoient eſtimés bons & paſſoient pour les plus excellens, Δαίμονες ἀγαθοὶ. Au contraire il y en avoit d'autres d'un ordre inferieur qui paſſoient pour des eſprits malins, malfaiſans, cruels, Κακοδαίμονες & que Trimegiſte appelle ἀγγέλους πικρούς, toujours en guerre avec le Genre-humain.

Lact. lib. 1. Cap. 15.

Cependant, quoique les Grecs ayent appellé quelquefois leurs Dieux, des Demons, ils le faiſoient rarement ſans Epithete; ou bien s'ils ne s'en ſervoient pas, ils leur donnoient le nom de δαίμονιον, comme fait Socrate, dans Xenophon, à ſon Demon. Pour ce qui étoit des Demons, ce nom leur étoit propre & affecté, parcequ'il exprimoit & leur nature & leurs offices. Les Dieux étoient bien appellés, les Grands Demons, mais non pas les Demons, Dieux. Ce ſont deux noms que les anciens Grecs ont ſouvent con-

confondus par raport aux Dieux, ſans y joindre quelque correctif, ou quelque expreſſion qui marquoit que le nom de Dieu ne leur étoit donné, que d'une maniere impropre. Ce qui fait aſſés connoître qu'ils ne concevoient les Demons, que comme des Etres ſoumis aux Dieux. Je n'inſiſte pas ſur cette reflexion, parceque nous nous y étendrons d'avantage dans la ſuite.

Les Payens en général ont bien reconnu que les Demons étoient d'une nature ſpirituelle, quoique moins pure & moins parfaite que celle des Dieux. Mais comme ce terme de *ſpirituel* eſt une idée vague qui ne ſignifie rien, à moins que l'on n'explique en quoi elle conſiſte, il eſt bon d'obſerver qu'il n'y a preſque point eu d'erreur & plus ancienne & plus générale que celle des idées groſſieres ſous leſquelles on a conçu la nature des eſprits; & l'on pourroit dire qu'elle a été l'origine des autres erreurs.

Quand on a une fois poſé pour Principe, que les Eſprits ſont des ſubſtances compoſées d'une matiére ſubtile, on leur en attribue les proprietés & les accidens; l'on en infére qu'ils veulent être ſervis d'une maniere proportionnée à leur nature; on les multiplie juſqu'à l'infini; parce que l'on conçoit aiſément qu'il eſt impo-

impossible qu'un esprit de cette nature étant sujet aux relations corporelles, puisse être également present par tout, ni par conséquent regir toutes les parties de l'Univers ; l'on se forme une félicité sensuelle, des peines purement corporelles, des Champs Elisiens & un Tartare ; l'on s'imagine avec Pithagore une Metempsicose, en assujettissant l'ame aux divers changemens de la matiere ; & l'on en infére avec Epicure l'entiére dissolution ; si c'est un feu il s'éteindra ; si c'est une matiére subtile, elle se dissipera ; si c'est une harmonie, elle se corrompra.

En particulier, les Demons ont presque toujours été conçus sous des idées materielles. La plûpart des Docteurs Juifs ont donné dans cette erreur qui tire son origine de ce Passage du Livre de la Genese mal entendu, où il est parlé des fils de Dieu, qui prirent à femmes les filles des hommes ; entendans par les fils de Dieu, les Anges qui eurent communication avec les filles des hommes. *Ainsi ils attirerent sur eux*, dit Josephe, *la colere de Dieu, & les Anges de Dieu qui se marierent avec des femmes, produisirent une race de gens insolens, qui par la confiance qu'ils avoient en leurs forces, faisoient gloire de fouler aux pieds la Justice, & imitoient ces Geans dont parlent les Grecs.*

Gen. 6. 2.

Joseph. Hist. Jud. lib. 1. Cap. 3.

L'on

L'on apperçoit aſſés au travers des allegories Platoniques de Philon qu'il a eu à-peu-prés le même ſentiment. C'a été auſſi la créance de l'Auteur des Livres d'Enoch dont Joſeph Scaliger a inſeré quelques fragmens dans ſes notes ſur Euſèbe. Sans parler des fables que les Rabins ont forgé ſur ce faux Principe.. *Philo Jud de Gigant.*

Pluſieurs des Peres de l'Egliſe ont auſſi erré ſur la nature des Demons. Ils crurent qu'en ſe ſervant de la Philoſophie de Platon ou ils entrevoyoient confuſément quelques vérités qu'il avoit tirées des Livres de Moiſe, ils combatroient l'idolatrie avec plus de ſuccés ; parce que ce Philoſophe étoit ſorti de ſon ſein, & que les Payens l'avoient en grande vénération. Et comme la Tradition Judaïque & le Paganiſme qui s'étoit en partie formé des fictions des Juifs, convenoient de la matérialité des Demons, & que le peu de connoiſſance que pluſieurs des Peres avoient de la Langue Ste. n'étoit pas ſuffiſante pour leur ouvrir l'intelligence de ce Paſſage du Livre de la Geneſe, c'eſt pourquoi ils ne purent corriger ce préjugé, qui leur paroiſſoit vénérable par ſon antiquité, & ſoutenu unanimement des Juifs & des Payens.

Ces Peres étans donc ſi fortement prévenus, ont cru que les Demons avoient été engendrés par des Anges qui ſe mariérent

riérent avec des femmes. C'eſt ainſi que Juſtin Martir s'en explique ; *quelques-uns des Anges déchurent à cauſe de leur paſſion pour les femmes, & de leur communication avec elles ſortirent les Demons.*

Ce paſſage de Lactance eſt encore plus formel, parce qu'il eſt plus étendu & mieux circonſtancié. Après avoir dit que Dieu prévoyant la fraude du Diable, auquel il avoit donné dés le commencement le Gouvernement de la terre, deffendit expreſſément aux Anges qu'il avoit envoyés pour garder le Genre humain, de ſouiller la dignité de leur ſubſtance Celeſte, de la corruption de la terre, il ajoute, *Ce Prince de la terre, le ſeducteur amorça les Anges qui demeuroient avec les hommes, & les ſouilla par leur communication avec les femmes. C'eſt pourquoi les pechés dont ils s'étoient corrompus, les ayant exclus du Ciel, ils tomberent en terre ; & ainſi d'Anges de Dieu qu'ils étoient, le Diable en fit ſes ſatellites & ſes miniſtres. Or ceux qui en furent engendrés n'étans pas hommes, mais ayans une certaine nature moyenne, ne furent pas précipités dans les enfers, comme leurs Peres avoient été élevés au Ciel. Ainſi, il y a deux genres de Demons, l'un Celeſte, l'autre terreſtre. Ceux-ci ſont les eſprits immondes, le*

Lact. Lib. 2. Cap. 14.

Ad-

auteurs des maux qui se commettent, dont le Diable est le Prince. Il ne faut, Mr. que des yeux, pour voir que tout ce passage n'est qu'un tissu du Judaïsme & du Platonisme. Clement Alexandrin, Tertulien, Eusebe, St. Ambroise ont eu presque la même pensée. *Clem. Strom. lib. 3. Tertul. de habit. muliet. Eusèb. de Præp. Evang. lib. 5. Ambr. de virg. Veland.*

C'a donc été de cette fable de la communication des Anges avec les femmes, que les Anciens ont crû que les Demons qui en avoient été engendrés, avoient un certain corps mixte qui participoit de la nature des Anges & de celle des hommes; étans *des esprits subtils & imperceptibles qui s'insinuënt dans les corps des hommes, & qui operans clandestinement dans leurs entrailles, alterent la santè, causent les maladies, èpouvantent l'esprit par des songes, èbranlent l'ame par leur fureur.* *Lact. lib. 2. Cap. 14.*

Outre ce premier Prejugé, les Anciens s'étoient imaginés, que Dieu étant esprit, il falloit que les Anges & les Demons fussent des corps, à cause de la distance infinie qui éloigne le Createur de la créature. *Il est certain*, dit Tertulien, *que les Anges n'ont pas eu une chair propre, comme étans d'une nature spirituelle, & s'ils ont un corps, il convient à leur nature.* Macaire pousse encore la chose plus loin en ce passage, *un chacun est corps selon sa propre nature, & l'Ange & l'ame* *Tert. de carne Christ. Cap. 6.* *Mac. Hom. 4.*

& l'ame & le Demon.

C'eſt aſſés inſiſter ſur la créance des Peres. Je remarque que ce ſentiment de la nature corporelle des Demons a été général parmi les Payens, quoique venant d'un autre Principe. Heſiode & quelques Philoſophes qui, ſelon Plutarque, *diſtinguerent les premiers quatre genres de natures raiſonnables*, crurent être obligés, pour former un juſte Siſtême, de donner aux Demons une nature moins ſpirituelle qu'aux Dieux, mais plus parfaite qu'aux ames. Car ils croyoient que le monde intelligible étoit compoſé de quatre ſubſtances qui ſe ſuivoient comme par dégrés; & qu'il ſe faiſoit un changement des premieres aux ſecondes, juſqu'à la quatrième nature qui étoit celle des Dieux, le plus haut dégré où ſe terminoient ces divers changemens des bonnes ames en demi-Dieux; des demi-Dieux en Demons; & des Demons, quoique rarement & aprés un tres-grand nombre de ſiecles, en Dieux. Enſorte que la nature des Demons qui étoit ſuperieure aux ames & aux demi-Dieux, & inferieure aux Dieux, tenoit comme un milieu entre ces Etres.

Plut. des Oracles qui ont ceſſé.

C'eſt ſur ce Principe que Cleombrotus conclut dans Plutarque contre Demetrius, *qu'il ſera toujours prouvé par celui des Dieux qu'il voudra, & avec des témoig-*

Plut. ibid.

moignages évidens & tres anciens, qu'il y a des Natures neutres & moyennes qui ſont comme aux extremités des hommes, ſujettes aux paſſions mortelles, & à recevoir les changemens & les variations néceſſaires ; & ce ſont ces natures qu'il eſt raiſonnable que nous appellions Demons, & que nous les honorions, ſuivant la tradition & les exemples de nos predeceſſeurs.

Si donc vous me demandés la cauſe de cette fiction, il ne ſera pas dificile de vous ſatisfaire. Les anciens Payens qui avoient apris des Juifs l'éxiſtence & les opérations des Demons, comme nous le prouverons ailleurs, firent de cette doctrine un des Principaux points de leur Philoſophie, ſelon leur maxime générale d'accommoder toutes choſes à leurs préjugés, & la ſoumirent à leurs Principes généraux.

Le plus univerſel de tous a été celui du changement des corps en d'autres plus excellens par une eſpéce de gradation. Ils prétendoient que chaque corps, aprés avoir été revêtu quelque tems d'une certaine forme, en prenoit une autre plus déliée, cette autre faiſoit place à une troiſiéme plus ſubtile, & ainſi de ſuite. C'eſt encore Plutarque qui nous fait faire cette réflexion ; & nous nous attachons particuliérement à ſes Ecrits parcequ'il y rapporte

Plut. des Oracles qui ont ceſſé.

porte les ſentimens des plus celébres Philoſophes. *D'autres diſent*, ce ſont ſes paroles, *qu'il ſe fait un changement des corps auſſi bien que des ames, de la même maniére que l'on voit que de la terre s'engendre l'eau, de l'eau s'engendre l'air, & de l'air le feu, la nature & la ſubſtance tendant toujours de bas en haut.* Et c'eſt par cet excellent argument qu'il prouve que les ames ſe changent en demi-Dieux, les demi-Dieux en Demons, les Demons en Dieux.

Suivons, Mr. le ſiſtême des Philoſophes. La nature des Demons étant comme un dégré qui touchoit de prés celle de Dieu & qui n'étoit pas éloignée de celle de l'homme, trouveriés-vous étrange que l'on en ait fait autant de Mediateurs entre les Dieux & les hommes ? La Divinité eſt trop élevée & trop auguſte pour ſe communiquer à l'homme, il y a entre ces deux ſubſtances une diſtance immenſe. C'étoit aux Licaoniens qui prenoient Barnabas pour Jupiter, & Paul pour Mercure, un prodige de les voir parmi eux ; *les Dieux*, diſoient-ils, *s'étans faits ſemblables aux hommes, ſont décendus vers nous.*

Act. 14. 12.

Mais voici un moyen de parvenir aux Dieux, une voye qui nous approche d'Eux ; il faut nous adreſſer aux Demons, à ces eſprits Médiateurs, & ils ſe charge-

ront

ſont de porter au Ciel, nos Prieres & la fumée de nos Sacrifices, & de nous notifier la volonté des Dieux.

Il ne ſe peut rien de plus exprés que ce paſſage de Platon ſur cette matiere. *Tout Demon*, dit-il, *eſt une nature moyenne entre Dieu & l'homme mortel, interpretant & raportant aux Dieux, les choſes de la part des hommes, & aux hommes de la part des Dieux, aſſçavoir les Prieres & les Sacrifices des uns, & les ordonnances des autres touchant les ſacrifices & les diverſes ſolemnités & coutumes*; & un peu aprés; *or Dieu ne ſe mêle point avec l'homme; mais par ce moyen ſe fait toute la communication des Dieux avec les hommes, ſoit qu'ils veillent, ſoit qu'ils dorment.* *Plato de legib. lib. 4.*

Apulée qui a tiré de Platon le même ſentiment, dit, *qu'il y a de certaines Divinités moyennes entre les hauts Cieux & ces terres baſſes qui portent nos Prières & nos Mérites aux Dieux; on les appelle en Grec, Demons. Ce ſont eux qui portent les Priéres des hommes aux Dieux, & les Bienfaits des Dieux aux hommes; ils vont & viennent pour porter d'un coté les requeſtes, & de l'autre le ſecours.* *Apul. de Deo Socrat.*

Outre cette médiation générale des Demons, les Payens croyoient que chaque homme avoit un Demon pour directeur

Theoc. Eid. 1. recteur ; *chaque homme*, dit Theocrite, *est accompagné d'un Demon pour le bien diriger, qui est le bon conducteur de sa vie.* C'a été aussi l'opinion d'Hesiode ; *car par la volonté du grand Jupiter, les Demons sont bons, ils conversent sur la terre, ils sont les gardiens des hommes mortels.*

Hesiod. Oper. & Dier.

Cette superstition a été si profondement enracinée & si générale, que même les Juifs du tems de Jesus-Christ en étoient infectés. Cela paroît au Livre des Actes ; car nous y lisons que St Pierre aprés avoir été miraculeusement délivré de prison par un Ange, *vint à la maison de Marie mere de Jean surnommé Marc, ou plusieurs étoient assemblés faisans des Prieres.* Et comme ils le croyoient encore en prison, ils jugérent que ce ne pouvoit être Pierre qui heurtoit, mais *son Ange.* Ce qui peut être considéré comme un reste de la Tradition Judaique, dont ils ne s'étoient pas encore entiérement défaits.

Act. 12. 15.

Jusqu'ici je n'ai presque traité que des bons Demons ; il est nécessaire de dire aussi quelque chose des mauvais.

On sait assés que la plûpart des Anciens Philosophes ont cru qu'il y avoit deux Principes, l'un bon, & l'autre mauvais ; c'a été le sentiment des Zoroastres, de Zenon, & particulierement des Cal-

déens,

déens & des Perſes ; que les Manichéens adoptérent.

Sur ce Principe, ils partageoient la Nature en deux Claſſes. Oromaſés, par éxemple, étoit le Pere & le directeur des Perſonnes vertueuſes ; tout ce qu'il y avoit de bon dans les élemens, les animaux & les plantes, lui étoit attribué ; il diſpenſoit la lumiére, l'été ; enfin il fertiliſoit toute la Nature. Arimianus au contraire étoit un Dieu dont les influences étoient malignes ; il corrompoit le Genre-humain ; il l'affligeoit d'une infinité de fleaux, il étoit l'auteur des ténébres, de l'hiver, du froid, en un mot, de tous les deſordres qui arivoient au monde.

Cependant ces deux Principes n'étoient pas également eſtimés. Oromaſés comme l'auteur du bien, étoit plus excellent ; & Arimianus comme l'auteur du mal, l'étoit moins. Ils avoient bien tous deux une autorité abſoluë, chacun dans ſon reſſort ; mais cette difference venoit de la nature des choſes dont on leur attribuoit le Gouvernement.

Il eſt aſſés probable que cette opinion n'a pas peu contribué à faire diſtinguer aux Payens, les Demons en bons & en mauvais. Au moins ç'a été l'opinion des Caldéens, qui avoient apris de leur Zoroaſtre, un des principaux Auteurs des

deux Principes, que les bons Demons avoient des corps composés de lumiere, & les mauvais de ténèbres.

On donna au bon Principe, ou si vous voulés aux bons Dieux, des Geniès bienfaisans, & aux mauvais, des Genies malfaisans. Et comme l'estime & la vénération que l'on avoit pour les bons Dieux, étoit plus haute & plus volontaire, que celle que l'on portoit aux mauvais, que l'on craignoit plus que l'on n'aimoit, on donna aussi plus de perfection aux bons Demons, qu'aux mauvais.

Les Offices des Demons étoient donc tres-diférens. Les bons Demons *étoient les espions des Dieux, allans de tous côtès, contemplans & dirigeans les Sacrifices & les Ceremonies sacrées.* Les mauvais *vangeoient & punissoient les outrages, les crimes & les injustices des hommes.* Plutarque compare la nature de ceux-ci à celle des hommes; prétendant qu'il leur est resté beaucoup de crasse & un peu d'excrément, qu'ils se nourissent de suffumigations, de sang & de la graisse des Sacrifices; par opposition aux bons Demons qui sont d'une nature plus pure.

Plutarq. des Oracles qui ont cessé.

Il va plus loin; car il prétend que leur malignité s'étend jusqu'à souiller les Cérémonies sacrées. *Au reste*, dit-il, *pour ce qui regarde certaines Fêtes et Sacrifices cruels et tristes, comme sont les jours sinistres*

ſfres là où en quelques lieux on mange de la chair cruë, où l'on ſe déchire à beaux ongles, ou en d'autres l'on jeune, où l'on ſe frappe la poitrine, et ou en pluſieurs lieux, l'on dit des paroles ſales et deshonnêtes pendant les ſacrifices, je n'eſtimerai jamais que cela ſe faſſe par aucun des Dieux; je dirai plûtôt que c'eſt pour adoucir et apaiſer la colere et la fureur de quelques Demons malins. Et quelques lignes aprés, il conclut que les mauvais Demons cauſent la peſte, la famine, la ſtérilité, qu'ils excitent les guerres & les ſéditions civiles. Prophire & Jamblique ſon diſciple s'en expriment à peu prés de même.

Porph. lib. 2. de abſt. Jamb. de Myſt.

Il ne faut pas douter que de-là ne ſoit venuë la Fable de Briarée, qui avoit pluſieurs Demons pour ſes eſclaves. Vous n'ignorés pas que ce Geant donna de furieux aſſauts au Ciel & jetta la terreur parmi les Dieux. Cet attentat a fait croire que comme les mauvais Demons ne reſpiroient que vengeance, Briarée animé du même eſprit ſe fortifia de leur ſecours pour détrôner Jupiter.

D'ailleurs la diférence que les Payens mettoient entre les bons & les mauvais Demons, paroît aſſés par la diférence des lieux qu'ils leur avoient aſſignés pour leur demeure. St Auguſtin leur fait dire qu'ils diſtinguoient les Anges d'avec les De-

Augustin. de Civit. Dei. Lib. 10. Cap. 9.

mons, parceque selon eux, *les airs étoient la demeure des Demons, mais le plus haut Ciel étoit celle des Anges.*

Je remarque encore que du tems de S. Augustin, le nom de Demon se prenoit ordinairement en mauvaise part; appeller quelqu'un, Demon, c'étoit l'outrager sensiblement. *Même*, dit-il, *les Peuples ont donné à ce terme une telle signification, que de ceux qui s'appellent Payens, & qui soutiennent qu'il faut servir les Dieux & les Demons, à peine s'en trouvera-t-il quelqu'un, quelque savant qu'il soit, qui ose louër même son Esclave, en lui disant tu as le Demon; au contraire quiconque s'exprime ainsi, ne doit point douter que l'on ne croye qu'il ne maudisse.*

De Civit. Dei, lib. 8. Cap. 19.

Sur tout, il est remarquable, que les Payens ont crû que non seulement chaque homme avoit un bon & un mauvais Genie instigateurs du bien & du mal; mais même qu'aprés la mort, le bon Demon se présentoit devant Dieu pour défendre ou accuser celui qu'il avoit accompagné pendant sa vie. C'a été le sentiment de Platon qu'Apulée rapporte plus amplement en ces termes. *Or de cette grande quantité de Demons, Platon croit qu'il y en a qui ont été donnés à chaque homme pour être les têmoins non seulement de ses actions, mais aussi de ses pen-*

Plato in Phoed.

Apul. de Deo Socrat.

penſées ; & que lorsqu'ils s'en retournent aprés ſa mort, le même qui a eu ſoin de nôtre vie, ravit & entraîne ſubitement aprés la mort, celui qu'il a gardé, pour être jugé ; il aſſiſte à l'inſtruction de ſa cauſe ; ſi l'on ment il reprend, ſi l'on dit vrai, il affirme, et la ſentence ſe prononce par ſon têmoignage.

Il paroît dêja aſſés par ce que je viens d'alleguer des Auteurs Payens, qu'ils mettoient une grande diférence entre les Dieux & les Demons. Cependant comme cette remarque nous ſervira dans la ſuite, je ne ſaurois me diſpenſer de l'apuyer ſur quelques paſſages des Peres de l'Egliſe.

Les Payens, dit-on, ont attribué à leurs Demons, une Puiſſance auſſi grande qu'à leurs Dieux ; ils ont confondu ces deux choſes. Voila la ſource du pouvoir immenſe que l'on donne aujourd'hui au Diable. Là deſſus on ne manque pas de comparer le Chriſtianiſme avec le Paganiſme. Rectifiés le principe, la conſequence & le parallêle ſeront moins rebutans. Ainſi, Mr. je prévois qu'il faudra que vous eſſuiyés encore la lecture de quelques extraits que nous allons faire pour diſſiper ce préjugé.

Mais, auparavant vous voudrés bien que nous conſultions encore Plutarque qui nous montre bien clairement quel

Plutar. des Oracles qui ont cessé.

sentiment l'on avoit de son tems, du pouvoir des Demons. Il introduit Heracleon parlant ainsi. *Ce ne sont pas des Dieux qui presidents aux Oracles, puisqu'il est juste de croire qu'ils ne se mêlent point des choses terrestres, mais ce sont plûtôt des Demons, les ministres des Dieux* : Dans le même traité il rapporte le sentiment d'un Etranger qu'il approuve. *Et si nous donnons*, dit-il, *les noms des Dieux à quelques-uns de ces Demons, il ne s'en faut point ètonner, disoit cet Etranger; car ils sont bien aises d'être appellés des noms des Dieux dont ils depend nt, & d'où leur honneur & leur puissance derive.* Et quelques lignes plus bas; *mais la plûpart ont les Noms des Dieux, qui ne leur conviennent nullement.* Ailleurs, voulant trouver un milieu pour expliquer en quoi consiste la nature de Typhon,

De Isid. & Osirid.

d'Isis & d'Osiris, il convient avec Pithagore, Platon, Xenocrate, & Chrisippe, que *ceux-là ont mieux fait qui ont écrit que ce que l'on raconte de Typhon, n'étoit point des accidens survenus aux Dieux ou aux hommes mais à quelques grands Demons, en suivant l'opinion des anciens Theologiens, qui estiment qu'ils ont été plus forts & plus robustes que les hommes, & qu'ils ont surpassé en puissance nôtre nature, mais qu'ils n'ont eu ni la pureté ni le pouvoir des Dieux.*

Même,

Des Oracles qui ont ceſſé.

Même, ce Philoſophe ne héſite pas de ſoutenir que les Demons ſont mortels. Aprés avoir en vain recherché la cauſe de la ceſſation des Oracles, il la trouve dans la mort des Demons. Sur ce ſujet il fait raporter par Cleombrotus, l'hiſtoire que lui fit Epitherſes Pere d'Emilianus & qui avoit été ſon Maître de Granmaire.

Je n'entre point dans la diſcuſſion du fait. Quoiqu'il diſe que cet homme *n'étoit ni éventé ni menteur.* On trouve dans ſon recit tant de ſurnaturel ſans néceſſité, qu'il doit étre au moins fort ſuſpect. Il dit donc qu'Epitherſes s'étant embarqué ſur un vaiſſeau avec pluſieurs autres pour aller en Italie, le vent leur manqua proche de certaines Iſles de la mer Egée ; que comme la plûpart des paſſagers veilloient & beuvoient aprés ſouper, l'on entendit tout d'un coup une voix venant de l'une de ces Iſles, qu'il appelle *Paxés*, qui appelloit ſi fort Thamus Pilote Egyptien, qu'il n'y eut perſonne de la compagnie qui n'en fut effrayé. Ce Thamus ne répondit qu'à la troiſiéme fois, que la voix ſe renforçant, lui cria que quand il ſeroit arivé en un certain lieu marqué par la voix, qu'il dénonçât que le grand Pan étoit mort. On délibéra ſi l'on obeïroit ; & la concluſion fut, que ſi le vent n'étoit pas aſſés fort pour paſſer outre le lieu déſigné, il faloit éxécuter l'ordre. C'eſt

pourquoi, le calme les arrestant, Thamus cria de toute sa force, *le grand Pan est mort.* Il n'eut pas plûtôt achevé, que l'on entendit de tous côtés des plaintes & des gémissemens. L'Empereur Tibére informé de l'avanture envoya querir Thamus ; & ayant assemblé bon nombre de savans, il fut conclu que ce Pan étoit le fils de Mercure & de Pénélope.

Sur quoi Demetrius, pour confirmer cette pensée de la mort des Demons, ajouta un autre conte ; qu'ayant été lui-même envoyé par l'Empereur pour reconnoître de certaines Isles stériles situées vers l'Angleterre, il aborda à une de celles qui sont habitées ; qu'un peu aprés il s'éleva une tempête effroyable qui fit dire aux insulaires, que c'étoit quelqu'un des Demons ou des demi-Dieux qui étoit mort.

Quoiqu'il en soit, il paroît par-là que Plutarque bien loin de confondre les Demons avec les Dieux immortels, les assujettit à la mort. En quoi il est évident qu'en s'éloignant de la Philosophie de Platon, il s'attache à l'opinion d'Hesiode ; quoiqu'il restreigne d'une maniére peu naturelle le calcul de l'âge des Demons que ce Poëte fait monter à six cens quatre vingt mille quatre cens ans, à neuf mille sept cens vingt ans.

Voila quel étoit le sentiment des Philo-

Philo-

ſophes, ſur la diférence des Demons & des Dieux. Voyons quelle autorité les premiers Peres de l'Egliſe leur ont donnée, même dans l'hipothéſe des Payens. Que leur têmoignage ne vous ſoit point ſuſpect, Mr. Ne dites point qu'ils ont pû diminuer la Puiſſance des Demons, pour déſabuſer plus facilement les idolatres. Car au contraire la maniere dont ils s'y prennent, les auroit plûtôt confirmés.

Ce paſſage de Tertulien vous en convaincra. *Que l'on preſente quelqu'un de ceux que l'on croit être agités interieurement par une Divinité, qui dans les Ceremonies des Sacrifices qu'ils offrent ſur les Autels, reçoivent la vertu du Dieu en goutant l'odeur qui ſort des victimes, qui tirent avec effort les paroles de leur eſtomach, qui en haletant prononcent les Oracles; ſi cette Vierge Celeſte qui promet les pluyes, ſi cet Eſculape qui enſeigne les ſecrets de la Medecine, & qui conſerve la vie à ceux qui la doivent perdre quelques jours aprés, ne confeſſent par la bouche de ces impoſteurs dont les feints Enthouſiasmes trompent le monde, qu'ils ne ſont que des Demons; ſi la preſence d'un Chrêtien ne leur ôte la hardieſſe de mentir, nous voulons bien qu'au même lieu, vous repandiés le ſang de ce Chrêtien, & que vous le puniſſiés comme un méchant.* Il auroit fait beau voir Tertulien reprocher aux *Tert. Apol. Cap. 23.*

aux Payens que leurs miſtéres n'étoient que des impoſtures des Demons pour les déſabuſer. Hé bien ! auroient-ils-dit, ces Demons dont vous avoüés les opérations & les influences dans nos miſtéres ne ſont-ils pas Dieux ? Et ne faut-il pas que nôtre Religion ſoit Divine, puis-qu'elle en reçoit les inſpirations & les vertus ſurnaturelles ?

Origêne n'auroit pas été moins abſurde que Tertulien ; car aprés avoir avancé que pour rendre la Pithie ſuſpecte & décréditer les Oracles, il n'auroit qu'à ſe ſervir de l'autorité d'Epicure & des Grecs, il ajoute, *mais je veux bien que ce ne fuſſent point des fictions ni des impoſtures, voyons ſi en ce cas, il ſeroit néceſſaire que quelque Dieu s'en fût mêlé, & s'il ne ſeroit pas plus raiſonnable d'y faire préſider de mauvais Demons & des Genies ennemis du Genre-humain.*

Orig. cont. Celſ. lib. 7.

L'Argument que Lactance employe contre les Payens pour leur prouver que leurs Dieux quelques Puiſſans qu'ils les conçuſſent, ne pouvoient ſe faire obeïr par les Demons, auroit été fondé ſur un faux Principe. *Ou* dit-il, *il y a quelque aliance entre les Dieux & les Demons, ou ils ſont ennemis ; s'il y a de l'alliance, comment la diſcernerons-nous, ou comment mêlerons-nous l'honneur & le culte des uns & des autres ? S'ils ſont ennemis, pour-*

Lact. lib. 4. Cap. 27.

pourquoi les Demons ne craignent ils pas les Dieux, ou pourquoi les Dieux, ne peuvent ils pas faire fuir les Demons ? Voyès un poſſedé, il extravague, il s'emporte, il eſt furibond. Menons-le au Temple de Jupiter, mais, parceque Jupiter ne ſauroit guerir les hommes, conduiſons-le dans celui d'Eſculape, ou d'Apollon ; que les Prêtres l'exorciſent chacun au nom de ſon Dieu, afinque ce mechant eſprit ſorte ; cela ne ſe poûra jamais faire. Quelle eſt donc la force de vos Dieux, ſi les Demons ne leur ſont pas aſſujettis ? Et un peu aprés. *Or ce ſont cependant ces mêmes Demons qui leur ſont éxécrables.* En verité y auroit-il le moindre ſens dans tous ces paſſages ? Les Payens ne les auroient-ils pas vigoureuſement retorqués pour ſoutenir la Divinité de leurs miſtéres, ſi les Demons leur avoient été pour lors des Etres ſi Sacrés & Toutpuiſſans.

Je n'en dirai pas d'avantage. Il reſte à vous entretenir des miſtéres des Payens. Mais auparavant vous voudrés bien, Mr. que j'obſerve que quoique les Grecs & les Romains en rapportaſſent l'inſtitution les uns au Demons & les autres aux Dieux, ils convenoient cependant dans le fond de la choſe.

Il eſt certain que les Grecs ont bien ſuivi leur ſiſtême en faiſant préſider les Demons ſur tous les Miſtéres de leur Religion,

ligion ; parcequ'y ayant de Dieu à la Creature une diſtance infinie , il n'y avoit , ſelon eux , que les Demons qui puſſent remplir ce vuide , & en faiſant la communication , leur tranſmettre la volonté des Dieux. De même les Latins n'ont pas mal raiſonné ; car en rapportant leurs miſtéres tantôt aux Dieux , tantôt aux Demons , ces deux Principes n'ont differé dans leur hipothêſe , qu'autant qu'une cauſe premiere différe d'une ſeconde qui en emprunte ſa vertu. C'eſt à dire , que quand ils ont remonté à la premiere cauſe de leur Religion & à la ſource de leurs Ceremonies , ils ont dit que les Dieux en étoient les inſtituteurs & les directeurs ; & quand ils ſe ſont arêtés aux canaux , ils ont dit que c'étoient les Demons ou les Genies. Ainſi , je vous prie de ne point critiquer ces expreſſions dont je me ſervirai indifferemment.

Au reſte , je ne prétens nullement aprofondir cette matiére , elle a été épuiſée par une multitude d'Auteurs. Mon deſſein eſt ſeulement de vous faire voir , que les Payens ont ſouvent parlé de leurs miſtéres avec peu de reſpect , & que ſi le vulgaire en a adoré les voîles , les habiles gens les ont violemment ſoupçonnés.

Cela méritoit bien , ce me ſemble , que l'on y inſiſtât. Mais cet éxamen au-

roit

voit rendu le Paganisme Philosophique moins affreux, & le dessein que l'on avoit, de prévenir par là l'esprit contre la doctrine des Demons, telle qu'elle est reçuë dans nôtre Religion, en la chargeant des superstitions les plus grossieres, n'auroit peutêtre pas été si bien éxécuté.

Commençons par la Magie. Personne n'ignore que ceux qui s'y appliquérent d'abord étoient extrêmement vénérés à cause de leur sagesse, & de leur profond savoir dans la Theologie. Rien ne pouvoit reüssir sans les avoir auparavant consultés. Si les Princes entreprenoient quelque chose, les Magiciens étoient les Oracles qu'ils consultoient; & ils furent si bien se prévaloir de leur credit, qu'ils établirent une Loi par laquelle on ne pouvoit être Roi, sans avoir été Magicien.

Ce nom étoit tres-commun & tres-honoré particulierement parmi les Perses. De-là vient que Ciceron appelle *Magiens*, les plus célébres d'entre les Perses. *Cicer. lib. 1. de Divin.*

Pline & Justin veulent que Zoroastre Roi des Bactriens, ait été le premier Auteur de la Magie. *Plin. lib. 30. Cap. 1. Just. lib. 1.*

Mais ces gens-là ayans corrompu par leur vanité le legitime usage de la Magie naturelle, en inventérent une autre purement artificielle apparamment pour sou-

ſoutenir par leurs illuſions leur autorité chancellante. Mais dans la ſuite des tems que leurs impoſtures furent éventées, on les eut en horreur, comme des gens qui ne ſervoient qu'à ſéduire le monde par leurs preſtiges & à l'empoiſonner par leurs maléfices; juſques-là même que Tacite nous aprend que le Senat fit des Loix qui banniſſoient les Mathematiciens & les Magiciens de l'Italie. *Je ne veux pas*, dit St. Auguſtin aux Payens, *alleguer que les Peuples ont même défendu ces ars par leurs Loix, & qu'elles ont été obſervées ſous des peines tres-ſévéres.* Aprés quoi il montre à Varron qui vouloit raporter les effets de la Magie à de certaines cauſes Phiſiques, que ſi elles euſſent été telles, le Senat n'auroit pas fait brûler un certain Livre qui en contenoit les préceptes.

Auguſt. de Civit. Dei. lib. 7. Cap. 35.

Enfin cette Magie étoit ſi odieuſe aux Payens, qu'ils ne regardoient pas avec moins d'horreur que nous, ceux qui s'en mêloient. Combien ces Sorciers de Theſſalie leur étoient-ils éxécrables?

Ego-Pol illum ulciſcar hodie Theſſalum Veneficum.

Plautus in Amph.

Je ne ſai ſi je dois vous dire que l'on conte vulgairement ſix eſpéces principales de Magie, la Necromantie, la Pyromantie, l'Areomantie, l'Hydromantie,

ie, la Geomantie, & la Cheiromantie. Mais peutêtre ne serés vous pas fâché que j'observe que ces diverses espéces de Divination étoient bien sacrées en substance, quand les Loix les autorisoient comme autant de mistéres ; mais qu'elles étoient abominables lorsque d'autres que le College des Prêtres s'en mêloient. Parceque l'on s'imaginoit, qu'il n'y avoit que les Prêtres qui eussent le droit, en vertu des Loix, de consulter les bons Demons ; & que par consequent les Magiciens qui n'étoient que des personnes particulieres sans vocation, n'agissoient que par illusion, ou tout au plus par le commerce des mauvais Demons qui ne demandoient pas mieux, que de donner des marques de leur malignité par leur Ministére.

C'est pourquoi les Payens qui avoient en horreur le seul nom de Magie, donnérent à leurs mistéres celui de Divination ; & afin d'y mettre une diférence plus réelle, ils en changérent, tant qu'ils purent, les divers sujets, & en augmentérent les espéces.

Ciceron réduit toute la Divination à deux espéces, dont l'une étoit naturelle & l'autre artificielle. La premiere se faisoit par une émotion de l'esprit qui étant saisi d'une espéce de fureur, prédisoit les choses à-venir. Tel étoit l'esprit qui animoit la Pithie sur le Tripié. L'artificielle se

Cicero de Divin. lib. 1.

ſe faiſoit par l'obſervation de ſignes & de circonſtances naturelles dans les ſujets que l'on avoit deſtinés pour prédire l'avenir. A cette ſeconde eſpéce apparte-

Polid. Virg. lib. 1. Cap. 22, 23, 24.

noient l'Aſtrologie, les Augures, les Auſpices, les Sortilèges & les Prodiges. Si vous en voulés ſavoir d'avantage Polidore Virgile, & Pierre du Moulin pourront ſatisfaire vôtre curioſité.

Molin. vates Cap. 16, 17. &c.

Si les ſavans du Paganiſme n'ont pas épargné leurs Dieux, vous pouvés bien juger, Mr. qu'ils n'ont pas fait de grace à leurs miſtéres. Ils ſavoient bien qu'il y avoit plus de l'homme que du Dieu. C'eſt pourquoi ils ne les ont regardés que comme autant de fraudes pieuſes, qui, quoi qu'inventées par l'artifice des Prêtres, étoient cependant néceſſaires pour charmer un peuple ſur l'eſprit duquel le merveilleux à tant d'efficace.

Pour commencer par l'Aſtrologie, je me contenterai de vous indiquer un endroit d'Aulus Gellius, où le Philoſophe Phavorinus déſole les Aſtrologues en ſappant leurs Principes, & en les réduiſant à de pures conjectures. *Et il nous avertiſſoit*, ce ſont les paroles de Phavorinus qu'il allégue, *que nous ne les cruſſions pas trop legerement, parcequ'il ſemble que de tems en tems, il leur échappe quelque verité : Car ils n'avancent pas ce qu'ils ont compris ou arreté, ou apperçu ; mais des*

Aul. Gell. lib. 14. Cap. 1.

choſes

choſes incertaines, fondées ſur des conjectures embarraſſées, héſitans entre le vrai & le faux, comme un homme qui marche à pas contés dans les tenebres; & il leur arrive, ou bien qu'en tâtonnant ils tombent ſans le ſavoir ſur quelque vérité, ou bien que par la credulité de ceux qui les conſultent, ils parviennent adroitement à la decouvrir. De-là vient qu'ils ſemblent plûtôt conjecturer la vérité des choſes à venir par celles qui ſont paſſées. Cependant toutes ces verités qu'ils prediſent ou temerairement ou adroitement, ne ſont pas la millième partie de celles où ils mentent.

Ciceron qui a compoſé deux Livres de la Divination plûtôt pour la refuter, que pour l'expliquer, n'épargne ni les victimes, ni leurs entrailles. En voici un endroit que je prens mot à mot de *l'Hiſtoire des Oracles* par l'Auteur des dialogues des morts. *Ah! que dites-vous*, c'eſt Ciceron qui ſe moque du ſentiment de Chriſippe d'Antipater & de Poſſidonius Philoſophes Stoïciens, qui diſoient que les Dieux changeoient les entrailles des animaux dans le moment du ſacrifice, *il n'y a rien de ſi crédule que vous? Croyez-vous que le même veau ait le foye bien diſpoſé s'il eſt choiſi pour le ſacrifice par une certaine perſonne, & mal diſpoſé s'il eſt choiſi par une autre? Cette diſpoſition*

ſition de foye peut-elle changer en un inſtant pour s'accommoder à la fortune de ceux qui ſacrifient ? Ne voyez-vous pas que c'eſt le hazard qui fait le choix des victimes ? L'experience même ne vous l'aprend-t-elle pas ? Car ſouvent les entrailles d'une victime ſont tout-à-fait funeſtes, & celles de la victime que l'on immole immediatement après, ſont les plus heureuſes du monde. Que deviennent les menaces de ces premieres entrailles ? Ou comment les Dieux ſe ſont-ils appaiſés ſi promtement ? Mais vous dites qu'un jour il ne ſe trouva point de coeur à un Boeuf que Ceſar ſacrifioit, & que comme cet animal ne pouvoit pas pourtant vivre ſans en avoir un, il faut neceſſairement qu'il ſe ſoit retiré dans le moment du ſacrifice. Eſt-il poſſible que vous ayez aſſés d'eſprit pour voir qu'un Boeuf n'a pû vivre ſans coeur, & que vous n'en ayès pas aſſez pour voir que ce coeur n'a pû en un moment s'envoler je ne ſai où.

De-là vous pouvés bien juger de ſa liberté à critiquer les préſages des Augures & des Auſpices ; Les poulets ſacrés, le vol des oiſeaux, leur cri, & les circonſtances qui accompagnoient ces ceremonies ſi Stes. parmi les Romains, ne lui étoient pas plus vénérables. *Nous ne ſommes pas*, dit-il, *comme ces Augures, qui prédiſions l'avenir par l'obſervation des*

des oiſeaux ou des autres ſignes. Cependant je croi que Romulus qui a bati cette Ville ſous de bons Auſpices, a cru que la connoiſſance de l'avenir conſiſtoit dans la ſcience d'augurer. Car l'antiquitè a errè en pluſieurs choſes & nous voyons maintenant qu'elle a èté changèe, ou par l'uſage, ou par la ſcience, ou par le tems. Mais on retient la Coutume, la Religion, la Diſcipline, le droit des Augures, l'autoritè du College à cauſe de l'opinion du vulgaire & des grandes utilitês de la Republique. Cependant les Conſuls P. Claudius & L. Junius qui ſe mirent en mer contre les predictions des Auſpices n'étoient pas exemts de toute ſorte de ſupplices. Car il faloit ſe ſoûmettre à la Religion & ne pas mepriſer ſi audacieuſement la coutume de la Patrie. C'a donc èté avec raiſon, que l'un fut condamné au ſupplice, & que l'autre ſe fit mourir. Flaminius n'obeît pas aux Auſpices, c'eſt pourquoi il périt avec l'armée. Mais un an aprés Paulus y obeit, & neanmoins il fut defait avec l'armée en la bataille de Cannes.

Liſés comment il traite un peu aprés les oiſeaux ſacrés. C'étoit alors un auſpice, ſi on lui donnoit ſeulement la libertè de ſe manifeſter ; pour lors cet Oiſeau paſſoit pour l'interprete & le ſatellite de Jupiter. Mais aujourd'hui qu'on l'enferme

ferme dans une cage & qu'on le laisse mourir de faim, s'il se jette sur un plat de farine, & s'il lui tombe quelque chose du bec, tu prens cela pour un Augure, & tu t'imagines que Romulus avoit de coutume de deviner ainsi. Que cela étoit prophane en la bouche d'un Consul & d'un Augure tel que Ciceron !

Mais P. Claudius en vint des paroles aux actions. Car comme les Augures lui raportérent des présages sinistres, qui devoient le détourner de se mettre en mer contre les Carthaginois ; & particulierement que les poulets ne vouloient point manger dans leur cage, les ayant empoignés, il les jetta dans l'eau, disant, s'ils ne veulent pas manger, qu'ils boivent.

Je ne suis pas surpris que les Payens traitassent les mistéres de leur Divination avec tant d'indignité, ils en avoient vû mille fausses prédictions. Regulus observa les Auspices & neanmoins il fut pris ; Mancinus quoique fort religieux fut fait esclave ; Paulus eut des poulets qui mangeoient fort bien, & cependant il fut taillé en pieces. C. César qui avoit été averti par les Auspices & par les Augures de ne point passer en Afrique avant le fond de l'hiver, en les mépriſant, navigea & vainquit plus heureusement.

Qu'il me soit permis de dire un mot des Prodiges. Il n'y a rien qui frappe plus l'esprit. Nous avons un penchant si crédu-

le

le à nous y laiſſer ſurprendre, que nous querellerions volontiers ceux qui voudroient y réſiſter. En général les Payens ont été grands zelateurs des prodiges. Il n'arivoit point d'évenement ſurprenant, les Princes ne pouvoient naître ni mourir, l'on ne pouvoit gâgner ni perdre de bataille, ſans que les Dieux ne changeaſſent les Loix de la Nature.

Ne croyés pas cependant que les Savans s'y ſoient laiſſés ſurprendre ; *qui amant ipſi ſibi ſomnia fingunt.* Si les Hiſtoriens Payens en ont été prodigues, ils ont eu la diſcrétion de s'en remettre ſouvent à la bonne Foy d'autrui par un *on dit.* Particulierement Ciceron ne les épargne pas. *Eſt-ce*, dit-il, *que cela eſt capable de nous effrayer, quand on nous dit que quelques prodiges ſont nés ou des bêtes ou des hommes ; dont j'alleguerai une ſeule raiſon pour n'être pas trop long. Il eſt neceſſaire que tout ce qui ſe produit, tire ſon origine de la nature ; enſorte que l'on ne doit pas croire que s'il arive quelque choſe outre la coutume, cela ſe ſoit fait outre la nature. Recherches donc la cauſe d'une choſe nouvelle & admirable ſi tu la peux trouver ; ſinon, ſois perſuadé que rien ne ſe peut faire ſans cauſe. Diſſipes cette erreur que la nouveauté de la choſe t'a cauſée par la connoiſſance de la Nature ; & ainſi ni les tremblemens de terre, ni les*

ouvertures des Cieux, ni une pluye de pierre ou de ſang, ni le tranſport des étoiles, ni la vuë des comètes, ne t'epouventeront point. Car rien ne ſe fait ſans cauſe, & rien ne ſe fait qui ne ſe puiſſe faire, & cela ne doit point paſſer pour un Prodige, ſi ce qui a été fait a pû ſe faire. Il n'y a donc point de Prodiges ; car ſi ce qui ſe fait rarement doit paſſer pour un Prodige, être ſage eſt un Prodige ; car je crois qu'une mule a plus ſouvent produit, qu'il n'y a eu de ſages. Liſés la ſuite, Mr. vous y verrés tous ces petits contes de prodiges que l'on débitoit à Rome agréablement réfutés, quoique ſur le faux Principe des loix conſtantes & indiſpenſables de la nature.

En effet, tout ce merveilleux étoit trop inſipide pour être goûté des habiles gens. Les Dieux étoient toujours à cheval & armés de pied en cap, ou animans le bois & la pierre. Tantôt Caſtor & Pollux parurent dans la bataille qui ſe donna entre A. Poſthumius Dictateur Romain & Octavius Mamilius Tuſculanus, combattans pour les Romains ; tantôt on les vid combattre contre les Perſes ; tantôt les Déeſſes animées contre Brennius qui avoit violé le Temple d'Apollon s'acharnent cruellement ſur lui ; tantôt on diſoit qu'un fleuve avoit ſalué Pithagore, & qu'un Orme avoit parlé à Apollonius Thianéus ;

Thianéus ; tantôt que la ſtatuë de Hercule ſua à Lacédémône avant la défaite de Leuctres, comme auſſi celles d'Apollon à Cumes, de la Victoire à Capouë, de Mars à Rome ; tantôt que l'image de Junon interrogée ſi elle vouloit bien être tranſportée ailleurs, répondit, *je le veux bien* ; tantôt que la ſtatuë de Memnon frappée des rayons du Soleil rendoit un ſon mélodieux ; que celle d'Antoine au mont Alban verſa du ſang pendant la guerre d'Auguſte contre M. Antoine & Cleopatre ; tantôt que la ſtatuë d'Apollon religieuſement portée ſur les épaules des Prêtres s'aviſa de les laiſſer là & de ſe promener dans les airs.

Ce ſeroit abuſer de vôtre patience, que de s'étendre à prouver que les habiles gens du Paganiſme ont traité toutes ces hiſtoriettes de pures fictions. Ceux-là mêmes qui les débitent avec le plus d'aſſurance, y ont mêlé de certains traits qui nous font connoître qu'ils n'en étoient pas trop perſuadés.

Je ne vous dirai que peu de choſes des Oracles ; parceque cette matiere a été traitée à fond par Mr. van-Dale dont l'agréable Auteur *des Dialogues des Morts* a tiré en ſubſtance ſon *Hiſtoire des Oracles*. Je ne voudrois pas cependant entierement exclure les Demons, des Oracles. Tout l'Ouvrage de Mr. van-Dale

peut étre vrai, ſans que pour cela l'on en doive néceſſairement inférer, que tous les Oracles ayent été de pures impoſtures. Sa Critique eſt fort éxacte, ſes paſſages fidellement cités, & les faits qu'il rapporte tirés d'Auteurs non ſuſpects. Mais cependant la dificulté ſubſiſte toujours; ſavoir ſi la plûpart des Oracles devant leur crédit à l'artifice des Prêtres & à la crédulité des Peuples, il n'y en auroit point eu quelques uns dont le Demon ſe ſeroit mêlé, s'il n'en auroit point quelquefois profité, pour amorcer les Payens par quelques preſtiges, qui, quoique rares, ſemblent cependant avoir été néceſſaires, pour les retenir dans le reſpect; puis qu'autrement ils auroient été, bientôt deſabuſés, quelque ſoin que les Prêtres euſſent pris à voîler leurs miſtéres & à autoriſer leurs fourbes.

Mais s'il y a eu quelques Oracles rendus par les Demons, il eſt conſtant qu'il y en a eu une infinité d'autres où ils n'ont point eu de part. C'eſt ce que les Payens ſavoient encore mieux que nous. Ils en voyoient tous les jours des preuves convainquantes & circonſtanciées de mille défauts trop groſſiers pour étre attribués aux Dieux ou aux Demons. Ils n'ignoroient pas que dans les choſes qui peuvent étre expliquées naturellement, il n'eſt pas toûjours beſoin de remonter au ſurnaturel.

naturel.

Tels ont été la plûpart des Oracles du Paganiſme. Examinés-en l'origine, rien ne vous paroîtra de plus naturel. Les Philoſophes & les Hiſtoriens de l'Antiquité, n'en ont point fait de miſtére. Herodote d'ailleurs tout plein de merveilleux & de ſuperſtition, oublie ſon propre caractére en expliquant l'inſtitution des Oracles de Dodône, & de Jupiter Hammon, les deux plus célébres de la Libie & de la Grece. Le paſſage eſt un peu long, mais il eſt eſſentiel.

Voici ſes paroles. *Les Prêtreſſes de Jupiter Thebain racontent, que deux femmes qui étoient Prêtreſſes furent emmenées de Thebes par les Phoeniciens, & qu'elles ouïrent dire que l'une fut venduë en Libie & l'autre en Grece; que ces femmes ont ètè les premiéres qui ont ètabli les Oracles parmi ces Peuples. Et comme je leur demandois d'ou elles ſavoient ſi poſitivement ce qu'elles me recitoient, elles me repondirent, qu'elles avoient cherché ces femmes avec un ſoin extrême, & que cependant elles ne les pûrent jamais trouver. Mais que dans la ſuite elles aprirent d'elles ce qu'elles diſoient. C'eſt ce que j'ai oui à Thebes, des Prêtreſſes. Or les Principaux de Dodône racontent ceci, que deux Colombes noires vinrent de Thebes, l'une en Libie, & l'autre chés eux;* Herod. Eut. lib. 2.

que celle-ci s'étant poſée ſur un arbre, dit d'une voix humaine, qu'il faloit bâtir là l'Oracle de Jupiter, qu'ils crûrent que ce qui leur avoit été annoncé étoit Divin; que par conſequent ils firent ainſi. Et pour ce qui eſt de l'autre Colombe qui alla chés les Libiens, elle leur commanda, qu'ils euſſent à bâtir le Temple d'Hammon qui eſt celui de Jupiter. C'eſt ainſi que le raportoient les Prêtreſſes de Dodône avec le conſentement de tous ceux qui étoient voiſins du Temple de Dodône, dont la plus ancienne Prêtreſſe s'appelloit Promenée qui étoit la plus proche de Timaréte & la plus jeune fille de Nicandre. Sur quoi j'eſtime, c'eſt ſon explication, *que s'il eſt vrai que les Phoeniciens emmenerent deux Prêtreſſes, & qu'ils vendirent l'une en Libie & l'autre en Grece, celle qui vint en cette partie de la Grece qui s'appelloit Pelaſge, eſt la même qui vint chés les Theſprotes, & que ſervant là, elle bâtit ſous un arbre le Temple de Jupiter; comme c'étoit la coutume à Thebes de ſervir dans ce Temple. Il eſt arrivé de-là que l'on a parlé d'elle, & que l'on a inſtitué l'Oracle: Et qu'enſuite ayant apris la langue Grecque, l'on a dit que les mêmes Phoeniciens vendirent ſa ſoeur en Afrique, de même qu'elle. Or la raiſon pourquoi ces femmes furent appellées des Colombes par les Dodoniens, vient, ce me ſemble, de*

qu'elles étoient barbares ; ce qui leur ſembloit avoir quelque raport à ces oiſeaux-là. Mais quelque tems aprés, ils dirent que cette Colombe avoit parlé, aprés que cette Femme eut apris à s'énoncer d'une maniere aſſés intelligible pour étre entenduë d'eux. Car tandis qu'elle parla d'une maniére barbare, elle ne leur fut pas plus intelligible qu'un Oiſeau. Autrement comment eſt-ce qu'une Colombe parleroit. Or en diſant que c'étoit une Colombe noire, ils vouloient dire que c'étoit une Femme Egyptienne.

L'explication eſt violente, je l'avouë, mais enfin elle eſt démonſtrative dans la bouche d'Herodote, pour prouver que l'on ſavoit bien réduire la fondation des Oracles à des Principes purement humains, & que l'on aimoit mieux faire quelques efforts d'imagination afin d'en donner des explications paraboliques, que d'en reconnoître le ſurnaturel.

Diodore de Sicile nous aprent quelque choſe d'aſſés plaiſant touchant l'inſtitution de l'Oracle de Delphes. Il ariva que des Chévres s'étant approchées d'un certain trou ſur le Parnaſſe d'ou ſortoit une éxhalaiſon forte, ſe mirent à dancer. La nouveauté de la choſe, & l'ignorance ou l'on étoit de la vertu naturelle de ces vapeurs, firent croire qu'il y avoit là-dedans du merveilleux, & que ſans doute ce trou étoit la demeure de quelque

Dieu, dont il ne faloit pas négliger les inſpirations. Il n'en falut pas d'avantage. On y bâtit un Temple, l'on y inſtitua un Oracle, des Prêtres, une Pithie, des Cérémonies.

L'exhalaiſon qui entêtoit la Prêtreſſe l'agitoit violemment, c'étoit l'inſpiration du Dieu qui la ſaiſiſſoit; elle parloit ſans ſens, c'étoit que le Dieu combattoit ſes facultés; elle revenoit à elle-même & prononçoit l'Oracle, c'étoit que le Dieu étant devenu le Maître, il parloit par ſon organe.

La force de l'exhalaiſon étoit quelquefois ſi violente, qu'elle faiſoit mourir la Pithie. Plutarque nous en fournit un exemple. *Qu'ariva-t-il donc de cela à la Pithie? Elle decendit bien dans le trou de l'Oracle malgré elle. Mais elle montra d'abord qu'elle ne pouvoit plus ſoufrir l'exhalaiſon, étant remplie d'un eſprit malin & muet. Enfin étant tout-à-fait troublée & courant avec un cri horrible & épouvantable vers la porte, elle ſe jetta contre terre, tellement que non ſeulement les voyageurs s'enfuirent de peur, mais auſſi le grand Prêtre Nicandre & tous les autres Prêtres & Religieux qui étoient là preſens; qui cependant rentrans un peu aprés, l'enleverent étant encore extravaguée; & de fait elle ne ſurveſcut que de peu de jours.*

Plut. des Oracles qui ont ceſſé.

Sur

Sur ce Principe des éxhalaiſons, Ciceron & Plutarque prétendent expliquer pourquoi les Oracles ont ceſſé. *C'eſt*, dit-Ciceron, *que cette vertu terreſtre qui agitoit l'eſprit de la Pithie par une inſpiration divine, s'eſt évanouie avec le tems; comme nous voyons que pluſieurs rivières ſe ſont ſéchées, ou qu'elles ont pris un autre cours & ont été détournées ailleurs.* Mais cette raiſon ſeroit extrêmement foible, ſi vous n'y joigniés les Lumieres de la Philoſophie, dont les dégrés de perfection furent autant d'époques de la ruine des Oracles.

Cicer. de Div. lib. 1. Plut. des Oracles qui ont ceſſé.

Il ne faudroit qu'éxaminer la ſituation des lieux où ſe rendoient les Oracles, pour tomber d'accord que ces miſtéres n'étoient qu'une enchaînure d'artifices. Elle étoit la plus commode du monde, ordinairement ſur de hautes montagnes bordées de précipices & de rochers, ombragées d'épaiſes forets. Il faloit faire de longs & de pénibles voyages pour s'y rendre, ſouffrir les ardeurs du Soleil & la ſtérilité de vaſtes campagnes; parceque l'Oracle s'éloignoit de la ſocieté civile qui lui étoit ſuſpecte.

Que tout cela étoit bien imaginé! Ceux qui venoient le conſulter déja prévenus en ſa faveur, & l'imagination toute pleine de merveilleux, ſe ſentoient ſaiſis d'un redoublement de crainte en approchans du

lieu ſacré. Leur longue pérégrination au travers de mille dificultés, les avoit extrêmement mortifiés, & en quelque ſorte, flêchis au reſpect, quand même ils auroient eu quelques ſcrupules. Etans parvenus dans ces lieux eſcarpés, pleins d'antres & de cavernes, où les arbres interceptoient la lumiere du Soleil, qu'un profond ſilence rendoit affreux, combien l'imagination étoit-elle fertile à ſe faire illuſion, de combien de Fantômes & de terreurs Paniques l'eſprit étoit-il frapé.

S'agiſſoit-il de conſulter l'Oracle ? Il faloit auparavant avoir pratiqué un grand nombre de Cérémonies & de Préparatifs; ſans doute d'une merveilleuſe vertu à coriger l'humeur critique, & à inſtruire les Prêtres du ſujet de la conſultation, afin que le Dieu devinât plus ſûrement.

Plutarch. des Oracles qui ont ceſſé.

Plutarque dit que quand la Pithie ſe mettoit ſur le Tripié une douce odeur ſortoit du Sanctuaire, qui rempliſſoit le lieu où étoient les Conſultans. Jugés s'il ne pouvoit pas y avoir quelque charme propre à faire illuſion.

Ce Sanctuaire étoit un lieu obſcur, peu éloigné de celui où étoient ceux qui venoient interroger l'Oracle. Des voutes & peutêtre des inſtrumens propres à groſſir & à faire retentir la voix, la rendoient terrible. La fourbe ne pouvoit

être

être découverte. Car personne n'entroit dans le Sanctuaire ; & s'il y a eu quelques Princes privilégiés qui y ayent été introduits, ce n'a été qu'aprés avoir bien étudié leur inclination. Et d'ailleurs, les Prêtres avoient mille resforts cachés, qu'ils ne manquoient pas de faire jouër dans l'occasion.

Quelles étoient les réponses de l'Oracle ? Des ambiguités, des équivoques accommodées aux évenemens les plus vraisemblables, des possibilités vagues qui n'affirmoient rien de positif.

Horrendas canit ambages, antroque remugit,
Obscuris vera involvens.

Ce n'a pas été seulement Virgile qui a remarqué l'ambiguité & l'obscurité des Oracles ; tous les Auteurs Payens y ont trouvé ce défaut, & ont réduit les Dieux à de pures conjectures. Ciceron vous en dira de jolies choses dans ses Livres de la Divination.

Sur tout Oenomaüs Philosophe & Orateur Grec souvent cité par Eusebe, désole les Oracles de la maniére du monde la plus outrageante ; en faisant un Catalogue éxactement articulé de leurs ambiguités & de leur fausseté. *Euseb. lib. 4. de Præp. Evang.*

Porphire ce grand défenseur du Paganisme,

nisme, cherchant la raison pourquoi les évenemens ne répondoient pas aux prédictions des Oracles, il la trouve en *ce qu'ils ne prédisent pas les choses par vraye Divination ; mais seulement par des conjectures prises de la nature, du mouvement & de la conjonction des Astres ; ce qui a paru*, ajoute-t-il, *en plusieurs Oracles. Car Apollon interrogé par quelqu'un, s'il auroit fils ou fille, repondit, fille ; parceque, disoit-il, au tems de la conception, Venus obscurcissoit Arares ; & si l'année seroit malsaine, il répondit qu'oui ; parceque la Constellation étoit dangereuse pour les poumons.*

Porph. de resp. Oracul.

C'est encore Porphire qui dit de sens froid, qu'Apollon n'étoit pas toûjours d'humeur de parler, & *qu'il menaçoit ceux qui l'interrogeoient mal-à-propos, de ne répondre que des mensonges.* C'étoit-là se délivrer des importuns de bonne grace !

Encore une réfléxion, Mr. elle vous divertira. Les Dieux aimoient quelquefois à se divertir avec les belles femmes. Ils en demandoient de richement parées des mains mêmes de leurs maris ; & dans la prévention ou l'on étoit de l'honneur que le Dieu faisoit, on les lui envoyoit, comme des victimes chargées de riches presens.

C'est ce que l'Auteur de l'Histoire des Oracles

Oracles a observé ; quoiqu'il ajoute qu'il *ne conçoit point que de pareilles choſes ayent pû être pratiquées ſeulement une fois.* Je ſerois auſſi de ſon ſentiment, ſi je n'en trouvois dans l'antiquité des exemples inconteſtables. J'avouë cependant qu'il eſt impoſſible qu'une dévotion ſi bizarre ait pû être générale. Mais il n'eſt pas impoſſible, qu'il n'y ait eu des ſuperſtitieux aſſés aveugles parmi les Payens pour s'en faire un honneur. Sans rapporter les exemples que cet Auteur en allégue, vous en ſerés convaincu par ce paſſage de Joſephe que je vous cite tout-entier ; parce qu'il y a de certaines circonſtances que l'on ne ſauroit obmettre. Pag. 1771

» Il y avoit à Rome, ce ſont ſes paro- *Joſep. Hiſt.*
» les, une jeune Dame nommée Pauline *Jud. lib. 18.*
» qui n'étoit pas moins illuſtre par ſa ver- *Cap. 4.*
» tu que par ſa naiſſance, ni moins belle
» qu'elle étoit riche. Elle avoit épouſé
» Saturnin qu'on ne ſauroit louer d'avan-
» tage qu'en diſant qu'il étoit digne d'é-
» tre le mari d'une telle femme. Un jeu-
» ne Gentilhomme qui tenoit un rang
» tres conſidérable dans l'ordre des Che-
» valiers, conçût pour elle l'amour le
» plus violent que l'on puiſſe s'imaginer ;
» & comme elle étoit d'une condition &
» d'une vertu à ne ſe laiſſer pas gâgner
» par des preſens, l'impoſſibilité de re-

üſſir

„ üſſir dans ſon deſſein augmenta encore
„ ſa paſſion. Il ne put s'empécher de lui
„ faire offrir deux cens mille drachmes ;
„ Et elle rejetta cette propoſition avec
„ mépris. La vie devenant alors inſuppor-
„ table à Mundus, car c'étoit ainſi que ce
„ Gentilhomme s'appelloit, il reſolut
„ de ſe laiſſer mourir de faim. Mais l'une
„ des affranchiës de ſon Pere nommée Idé
„ qui étoit fort habile en pluſieurs choſes
„ qu'il vaut mieux ignorer que ſavoir,
„ le découvrit, & le conjura pour l'en
„ détourner, de ne point perdre l'eſpéran-
„ ce, puiſqu'elle lui promettoit de lui
„ faire obtenir ce qu'il deſiroit ſans qu'il
„ lui en coutât plus de cinquante mille
„ drachmes. Une telle propoſition fit re-
„ prendre courage à Mundus, & il lui
„ donna la ſomme qu'elle demandoit.
„ Comme cette femme n'ignoroit pas
„ que l'argent étoit inutile pour tenter
„ une perſonne ſi chaſte, elle réſolut de ſe
„ ſervir d'une autre voye ; & parcequ'elle
„ ſavoit que cette Dame avoit une devo-
„ tion particuliere pour la Déeſſe Iſis, elle
„ alla trouver quelques-uns de ſes Prêtres.
„ Aprés avoir tiré parole d'eux de lui gar-
„ der le ſecret, elle leur dît combien
„ grand étoit l'amour que Mundus avoit
„ pour Pauline, & que s'ils vouloient lui
„ promettre de trouver le moyen de ſa-
„ tisfaire ſa paſſion, elle leur donneroit à

„ l'heure

„l'heure même vingt cinq mille drach-
„mes, & encore autant lorſqu'ils au-
„roient éxécuté leur promeſſe. L'eſpoir
„d'une ſi grande récompenſe leur fit ac-
„cepter la propoſition ; & le plus âgé alla
„auſſitôt dire à Pauline que le Dieu Anu-
„bis avoit de la paſſion pour elle, & qu'il
„lui commandoit de l'aller trouver.
„Cette Dame s'en tint ſi honorée, qu'el-
„le s'en venta à ſes amies & le dit même
„à ſon mari, qui connoiſſant ſon extrê-
„me chaſteté, y conſentit volontiers.
„Ainſi elle s'en alla au Temple. Et lors-
„qu'aprés avoir ſoupé le tems de s'aller
„coucher fut venû, ce Prêtre l'enferma
„dans une chambre où il n'y avoit point
„de lumiere & où Mundus qu'elle
„croyoit être le Dieu Anubis étoit caché.
„Il paſſa toute la nuit avec elle ; & le
„lendemain matin avant que ces déte-
„ſtables prêtres, dont la méchanceté l'a-
„voit fait tomber dans ce piége,
„fuſſent levés, elle alla retrouver ſon ma-
„ri, lui dit ce qui s'étoit paſſé, & continua
„de s'en glorifier avec ſes amies. Dans la
ſuite, cet Hiſtorien dit que Mundus ren-
contrant la Dame, lui apprît qu'il avoit
été le vrai Anubis ; dont Tibere ayant été
informé fit crucifier les Prêtres avec Idé,
& raſer le Temple d'Iſis.

Je veux bien que ce Temple d'Iſis ne
fût pas un Temple à Oracles, toujours

eſt

eſt il conſtant qu'il n'étoit pas inoüi ; même à Rome, d'entendre parler de la paſſion des Dieux pour les femmes. Anubis paſſoit pour le plus impudique de tous ; il fut même banni de Rome pour cette raiſon ; & cependant cette Dame ſi ſage ne s'étonne point d'une propoſition ſi ſurprenante. Le Dieu a de la paſſion pour elle, il lui commande de l'aller trouver ; la Dame s'en tient honorée, elle s'en glorifie, elle le communique à ſon mari, il y conſent. Même aprés avoir paſſé la nuit avec le prétendu Dieu, elle dit à ſon mari ce qui s'étoit paſſé ; & continua de s'en glorifier avec ſes amies. Si la choſe eût été ſans éxemple, comment comprendre qu'une Dame ſi vertueuſe ſe fût déterminée ſans héſiter à ſatisfaire la paſſion d'Anubis, & qu'un digne mari d'une telle femme y eût conſenti ſi promtement ? ſi cela s'eſt quelquefois pratiqué à Rome où l'on avoit des yeux ſi pénétrans, que n'aura-t-on pas fait parmi les barbares ?

Ce ſeul exemple en vaut mille, étant rapporté par un Hiſtorien tel que Joſephe, qui n'auroit pas oſé noter d'une telle infamie les miſtéres des Payens, dont il étoit obligé de ménager les eſprits pour les raiſons que vous ſavés, ſi le fait n'eût été public, & circonſtancié comme il le rapporte.

Comme

Comme vous êtes homme à tirer des conſéquences de tout, je prévois que vous ne manquerés pas de rapporter la naiſſance de la plûpart de ces Héros & de ces demi-Dieux du Paganiſme à de ſemblables commerces ; & peutêtre ſerés-vous aſſés malin pour douter que Philippe ait été le Pere d'Alexandre le Grand. Au moins, dirés-vous, la plûpart des Hiſtoriens diſent, qu'il fut engendré de Jupiter Hammon ; & que ce fut pour cette raiſon que l'Oracle de Delphes ordonna à Philippe de vénérer ce Dieu.

Faites-y, Mr. telle réflexion que vous voudrés. Pour moi je finirai cette Lettre qui n'eſt que trop longue, en vous priant de conclure de tout ce que nous avons dit, que quoique les Payens ayent corrompu la doctrine des Demons de pluſieurs fables, il ne faut que des yeux pour voir, qu'ils en ont retenu diverſes vérités ; qu'ils ont mis une grande différence entre les Demons & les Dieux, qu'ils ne les ont conçûs que comme des agens ſubalternes & que dans le fond ils n'ont pas été ſi religieux obſervateurs de leurs Miſtéres, qu'ils ne les ayent ſouvent accuſés d'impoſtures. Je ſuis, &c.

QUA-

QUATRIEME LETTRE.

MONSIEUR,

Je ne ſuis pas moins ſurpris de vôtre Lettre, que vous me marqués l'avoir été de ma précédente. Peu s'en faut que vous ne me mettiés au nombre des ſectateurs de Mr. Bekker. Vous ne penſés pas, dites-vous, qu'en éludant ainſi tout le ſurnaturel de la Divination des Payens, & particulierement des Oracles, vous vous refutés vous-méme. Si tous les Miſtéres du Paganiſme, n'ont été que de purs artifices, que d'évidentes impoſtures où tout étoit naturel, que deviendront les operations des Demons?

Vous n'y entendés rien, Mr. Si vous aviés un peu éxaminé ce que je vous en ai écrit, vous auriés d'abord apperçu, que mon intention n'eſt pas de dire que les Payens ayent abſolument nié les opérations des Demons dans leurs miſtéres; mais ſeulement de montrer combien la plûpart de leurs Savans étoient éloignés de croire aveuglement tant de petits contes, où l'on faiſoit toujours intervenir les Demons ſans néceſſité. Les plus incrédules confeſſoient bien qu'il y avoit de certains événemens qu'ils ne pouvoient concilier

avec

avec les loix ordinaires de la nature, de certains faits qui épuiſoient toutes leurs lumiéres. Mais au fond, ils pouvoient légitimement douter de la bonne foi de ceux qui ne vivoient que d'Oracles.

Ils ne nioient pas en général les opérations des Demons, mais ils avoient la curioſité d'examiner, ſi les entrailles des victimes, ſi les poulets ſacrés en recevoient effectivement les influences, ſi la Pithie ſur ſon Tripié Divinement inſpirée rendoit d'autres Oracles, qu'eux mêmes auroient pû faire. Ils en peſoient chaque parole, chaque circonſtance; & ils en concluoient par mille expériences, qu'ils en ſavoient pour le moins autant que les Demons, & qu'Apollon même. Et ainſi ſans nier abſolûment les opérations des Demons, ils rejettoient ſimplement ce grand amas d'impoſtures & de fables dont le vulgaire ſe repaiſſoit avec avidité.

Que Mr. Bekker ſe ſeroit épargné de peine, s'il avoit bien voulu bâtir ſur ce Principe! En retrenchant de ſes Livres cette multitude inutile de contes choiſis & circonſtanciés à ſon avantage, il auroit par-là réduit ſon Ouvrage à un peu moins de la moitié. Car à quoi bon ſe jetter dans cette forêt? Combien de Volumes ne compoſeroit-on pas ſi on vouloit ramaſſer toutes ces hiſtoriettes? Eſt-ce là

l'Etat

l'Etat de la queſtion ? Les Payens s'en ſont moqués ; & nous les admettrions ſans examen ?

Mais voyons ce qui réſultera du raiſonnement de l'Auteur. On peut naturellement expliquer les faits qu'il rapporte, ſans que l'on ſoit obligé d'y faire intervenir le Diable ; & par-conſéquent il n'y en aura aucun autre où il ait opéré. Quelle induction ? Cet argument ne prouve rien ; parcequ'il prouve trop.

Mais qu'eſt-il beſoin d'éxaminer tous ces faits pour prouver les opérations des Demons ? Nous n'avons qu'à ſuivre la voye que nous avons tracée ; elle eſt courte & naturelle ; elle nous conduit ſans détour à une ſource infaillible.

Abandonnons donc à la Critique de Mr. Bekker ce nombre infini d'hiſtoriettes où l'on fait toujours préſider le Diable. Que tous les Peuples du monde ayent travaillé de concert, en ſe trompant eux-mêmes, à nous faire illuſion. J'avouë que l'on ne ſauroit pouſſer la liberalité plus loin. Auſſi nous ne ſommes libéraux qu'afin de reduire la queſtion à un Principe ſimple, débarraſſé de tous les incidens que l'on y pourroit faire naître, pour en critiquer l'évidence.

Toutes les nations du monde nous parlent de Demons : Elles conviennent toutes dans l'eſſentiel. Ce ſont des Intelligen-

ces dont la nature eſt moins excellen-
, que celle des Dieux, des Etres qui
r ſont inférieurs, des agens miniſtéri-
, dont les uns ſont bons, pacifiques, de-
nés pour aider les hommes, pour leur
tifier la volonté des Dieux, & pour les
ouſſer à en éxécuter les commandemens;
ont les autres au contraire ſont des agens
alins, haïſſans les hommes, ne travail-
ans qu'à leur ruine, à les affliger, à les
ouiller de crimes. D'ou vient ce conſen-
ement unanime & conſtant des peuples
n tous tems & en tous lieux ?

Il vient, Mr. du même Principe d'où
ls ont tiré tant de vérités, dont ils ont
revêtu leurs Dieux ; du Vieux Teſta-
ment qui brillant par tout des caracteres
de Divinité, a tellement frappé l'eſprit
des Payens, que pour rendre leurs Dieux
plus vénérables, ils ont cru qu'ils ne
pouvoient pas mieux faire que de les for-
mer ſur l'hiſtoire qu'il nous fait des Pa-
triarches, & que de leur en attribuer les
principaux traits.

Je ne ſaurois Mr. vous refuſer la ſatiſ-
faction que vous ſouhaittés, de vous
donner deux ou trois éxemples palpables
de cette conformité. Pluſieurs grands
Hommes l'ont fait voir viſiblement.
Mais comme vous n'avés peutêtre pas de
ces ſortes de livres, & que d'ailleurs il ne
ſe peut rien de plus éxact ny de mieux

re-

recherché que leur Critique à cet égard. ce ſera de leurs Ecrits que j'emprunterai les traits hiſtoriques que vous lirés dans la ſuite, qui vous feront voir à l'oeil que les Payens ont puiſé dans le V. T. une infinité de vérités, qu'ils ont appliquées à leurs fauſſes divinités. Aprés-quoi nous y ferons nos remarques particulieres.

Sam. Boch. Geog. Sac. lib. 1. Cap. 1. Commençons par Saturne. C'eſt l'incomparable Samuel Bochart qui prouve par les raports qui ſe trouvent entre Noé & ce faux Dieu des Payens que ce qu'ils en ont debité, ils l'ont pris de l'Hiſtoire de Moiſe. Voici ce qu'il en dit.

„ Noé a été le Pere commun de tous
„ ceux qui ont veſcu aprés le Déluge. De
„ même Saturne eſt appellé par Orphée, *le*
„ *Pere de toutes choſes*, *le Prince du Gen-*
„ *re-humain*, & ſa femme Rhéa, *la Mere*
„ *des Dieux & des hommes.*

„ Noé n'a pas ſeulement été juſte;
„ mais auſſi *Heraut de juſtice*; parcequ'a-
„ yant veſcu dans un ſiecle où les moeurs
„ des hommes étoient tres-corrumpuës,
„ il n'oublia rien de ce qui étoit néceſſaire
„ à les rappeller par ſes paroles & par ſes
„ éxemples à la régle de la vraye pieté.
„ Auſſi les Payens veulent que Saturne
„ ait été un Roi tres-juſte, *qui travailla*
Diod. lib. 5. Biblioth. „ *fortement à ramener les hommes d'une*
vie

„ vie *barbare à un culte plus poli. De-là* „ *vient qu'il acquit de grands honneurs,* „ *qu'il traversa plusieurs lieux de la terre,* „ *& qu'il rappella tous les hommes à la* „ *simplicité de l'esprit.* Aurelius Victor „ dit *qu'il fit passer les hommes alors* „ *sauvages & accoutumés à vivre de ra-* „ *pines, à une vie bien réglée.* A quoi se „ rapportent ces Vers de Virgile. *Aurel. de orig. Gent. Rom.*

„ *Is genus indocile & dispersum mon-* „ *tibus altis,* „ *Composuit legesque dedit.* *Virg. Æneid. lib. 8.*

„ Entre le tems du Déluge & le com- „ mencement de la dispersion des Peu- „ ples, il s'écoula cent ans, pendant les- „ quels le monde n'ayant pas encore été „ divisé, Noé éxerçea sur le Genre-hu- „ main un Empire naturel, semblable à ce- „ lui d'un Pere sur ses enfans. C'est là l'â- „ ge d'or des Poëtes, qui content que sous „ le Regne de Saturne, les hommes „ possedoient toutes choses en commun. „ *On dit que le Roi Saturne*, dit Tro- „ gus dans Justin, *fut si juste, que personne* „ *ne servit sous lui, ni n'eut aucun bien* „ *en particulier. Mais toutes choses étoient* „ *communes sans division, comme si c'eût* „ *été un seul patrimoine commun à tous.* „ Virgile & Ovide ont eu la même opini- „ on. Particulierement Hesiode s'en ex- *Just. lib. 43.* *Virg. 1. Georg.* *Ovid. lib. 3. Amor. Eleg. 7.*

„ prime en des termes fort remarquables. „ *Pendant que le Roi Saturne eut l'Em-* „ *pire des Cieux, les hommes semblables* „ *aux Dieux goutoient une profonde paix* „ *& ils n'avoient ni travail ni chagrin.* Ce „ qui semble avoir été pris de cette Pro- „ phetie de Lemech touchant Noé ; *Ce-* „ *lui-ci nous soulagera de notre oeuvre &* *Gen.* 5. 29. „ *du travail de nos mains, à cause de la* „ *terre que l'Eternel a maudite.*

Gen. 11. 1. „ Dans ce Siecle *toute la terre étoit* „ *d'un langage & d'une même parole.* Ce „ que les Poëtes étendent jusqu'aux bêtes. „ De-là vient qu'ils veulent qu'il y eût „ alors une certaine langue commune aux „ hommes & aux bêtes. *Les nourrissons de* *Plato in Politic.* „ *Saturne*, dit Platon, *jouissans d'un si* „ *grand repos & de la faculté de discourir* „ *non seulement avec les hommes, mais* „ *aussi avec les bêtes, se servoient d'eux* „ *tous pour la Philosophie.*

Gen. 9. 20. „ Noé est appellé *l'homme de la terre,* „ c'est à dire, *laboureur*, selon le stile ordinaire de la langue Ste. dont Samuël Bochart allégue plusieurs éxemples. „ C'est de ce Noé, de *cet homme de la ter-* „ *re*, que les Mithologistes en ont infé- „ ré, comme s'il se fût marié avec la „ Déesse Terre ; Car la terre est la même „ que Rhéa Femme de Saturne.

„ Et comme d'autres n'ignoroient pas „ que ces paroles, *Noé commença à être* „ *l'homme*

„ *l'homme de la terre & à planter la vi-*
„ *gne*, étoient une deſcription d'un la-
„ boureur & d'un vigneron, ils attribué-
„ rent auſſi à Saturne la culture des
„ chams & des vignes. *Il fut le premier*,
„ dit Aurelius Victor, *qui enſeigna*
„ *l'Agriculture*. Ce que Plutarque & Ma-
„ crobe ont auſſi écrit.

Aurel. de Orig. Gent. Rom.

Plut. in Romaïc. Queſt. 42. Et in parall. Macr. lib. 1. Cap. 6.

„ De même, parceque ce St. Homme
„ n'ayant peuteſtre pas encore expéri-
„ menté la vertu du vin, y ſuccomba ;
„ en mémoire de cette action, l'on avoit
„ accoutumé de s'enyvrer de vin pendant
„ les Saturnales ; & l'on croyoit que Satur-
„ ne préſidoit à cette ivreſſe. De la vient
„ que Saturne dit dans Lucien, *que le ſoin*
„ *de la joye, du chant & de l'ivrongnerie*
„ lui eſt commis.

Ath. lib. 14.

„ Pendant cette Fête de Saturne, com-
„ me le rapporte Atheneus, les Romains
„ avoient de coutume de donner un repas
„ à leurs ſerviteurs, & de les y ſervir ; ce
„ qui ne ſe pratiquoit pas ſeulement à Ro-
„ me & en Grece ; mais auſſi en Babilone.
„ En effet Noé ayant maudit Cham, lui
„ prédit que ſes décendans ſeroient les
„ ſerviteurs des ſerviteurs.

„ L'occaſion de l'Anathême lancé con-
„ tre Cham, fut qu'il avoit *vû la vergon-*
„ *gne de ſon Pere*. Ce que les Poëtes ont
„ connu en partie, en feignant que Sa-
„ turne donna une Loi, par laquelle il
„ ordonna que perſonne ne regarderoit

Gen. 9. 22.

„ impunêment les Dieux nuds. C'eſt
„ pourquoi on lit dans les Himnes de Cal-
„ limachus que Minerve aveugla Tire-
„ ſias qui l'avoit vûe ſe lavant.

„ C'eſt auſſi une choſe remarquable
„ que dans le Timée de Platon, Saturne, ſa
„ Femme Rhea, & ceux qui étoient
„ avec lui, ſont dits être nés de l'Ocean,
„ & de Thétis. Car Noé avec les ſiens ſor-
„ tit des eaux du Déluge comme de la
„ matrice. De-là vient que les anciens
„ Romains ont voulu qu'un navire fût le
„ ſimbole de Saturne; par où les moder-
„ nes croyent que ce navire ſignifie celui
„ qui l'apporta en Italie.

Ovid. Faſt. lib. 1.

„ *Et bona poſteritas puppim ſignavit in*
„ *ære,*
„ *Hoſpitis adventum teſtificata*
„ *Dei.*

Plut. in Romaic.

„ Mais comme ce ſimbole d'un navire
„ a été commun, ſelon Plutarque, auſſi
„ bien à Janus, à Evander, à Enée, qu'à
„ Saturne, c'eſt pourquoi il ſemble que
„ les anciens ont entendu autre choſe par
„ un navire, ſçavoir l'Arche de Noé,
„ qui le ſauva du Déluge univerſel.

„ Ce que les Aſſiriens n'ont pas entie-
„ rement ignoré; quoiqu'ils ayent ob-
„ ſcurçi la vérité du fait par leurs fictions,
„ afin de donner une partie de la gloire

„ dûe

„ dûë au ſeul Saturne, c'eſt à dire, à Noé,
„ à leur Roi Xiſuthre. Ils diſent donc,
„ *qu'il y eut ſous ſon Régne un grand Dé-*
„ *luge dont Xiſuthre fut ſauvé, Saturne*
„ *lui ayant prèdit l'avenir, qu'il devoit*
„ *bâtir une Arche & y naviger avec des*
„ *oiſeaux, des reptiles & du bètail.* Sur
quoi notre Auteur allégue encore quelques paſſages tres-curieux.

Apud. Cirill. contra Julian. lib. 1.

„ De même, ajoute-t-il, les Auteurs
„ Grecs écrivent qu'au tems du Déluge
„ particulier de Theſſalie, Déücalion ſe
„ retira auſſi dans une Arche. On raporte,
„ dit Plutarque, *qu'une Colombe fut lâ-*
„ *chée de l'Arche qui marqua à Deüca-*
„ *lion par ſon retour, la continuation de*
„ *l'orage, & par ſa demeure, la ſérenité*
„ *du Ciel.*

„ Les Poëtes veulent que Saturne ait
„ dévoré tous ſes Enfans, excepté ces
„ trois, Jupiter, Neptune & Pluton, qui
„ demeurans ſeuls partagérent entr'eux
„ toute la terre. Noé entant que Prophe-
„ te & Paſteur, fut auſſi en quelque ma-
„ niere, le Pere du premier monde, *qu'il*
„ *condamna* comme l'enſeigne St. Paul ; *Heb. 11. 7.*
„ parceque, par ſes Propheties, il condam-
„ na les hommes aux peines du Déluge.
„ Car ſelon le ſtîle de l'Ecriture, les Pro-
„ phetes ſont dits faire ce qu'ils prédi-
„ ſent &c. En ce ſens Noé détruiſit
„ tous les hommes, c'eſt à dire, qu'il

„ prédit qu'ils ſeroient détruits. Il n'en „ reſta que trois, ſçavoir, Sem, Cham „ & Japhet, qui partagérent entr'eux „ l'Empire du monde ; & ce ſont les „ trois Enfans de Saturne qui lui ſuccédé- „ rent au Royaume.

Je n'ai garde d'étendre ici les raports palpables que cet excellent Critique trouve entre les trois fils de Noé, & les trois fils de Saturne ; les bornes étroites d'une Lettre ne me permettant pas de faire beaucoup de ces ſortes d'extraits. Cependant comme ces remarques nous ménent à la premiere ſource d'où les Payens ont emprunté tant de vérités qu'ils ont aveuglément appliquées à leurs faux Dieux, je ne ſaurois me diſpenſer de vous en faire un parallêle abregé, en ſuivant toujours nôtre Auteur. Le beau jour que cela nous donnera à découvrir l'origine des Demons !

„ Cham ou Ham, dit Samuël Bochart, „ s'étant habitué en Afrique, y fut „ adoré pendant pluſieurs ſiécles ſous le „ nom de *Jupiter - Ham* ou *Hammon*, „ que les Egyptiens appelloient *Ammo-* „ *un*, ou *Amoun*, en changeant l'aſpira- „ tion en un accent doux.

Herod. Eut. Plut. in Iſid.

L'Ecriture Ste. fait mention de cet *Amon* ou *Hamon* en trois Paſſages, que les Interpretres, ſelon Samüel Bochart, ont expliqué tout autrement que

Jerem. 46. 25.

le

le Texte ne porte.

» Non ſeulement le nom d'*Ammon* » fut célèbre en Egypte ; mais auſſi dans » l'Arabie & en Afrique. *Ammon* étoit » un fleuve d'Arabie, *Ammonium* un » promontoire ; & il ſe trouvoit des peu- » ples qui s'appelloient *Ammoniens*. Il y » avoit la Ville *d'Ammon*, un Temple » *d'Ammon*, la Ville *Ammonienne*, le » Païs *Ammoniaque*, ou ce célèbre » Oracle de Jupiter *Ammon* étoit ſitué. » Enfin toute l'Afrique s'appelloit *Am-* » *monienne* du nom *d'Ammon*. C'eſt ce qu'il prouve par pluſieurs paſſages des Auteurs Payens. *Ezech.* 30. 15. *Nahum.* 3. 8.

» Or que Cham ſoit Jupiter, c'eſt ce » qui ſe vérifie par pluſieurs raiſons. Pre- » mierement par ſon nom de *Ham*, » dont on a fait l'Ἄμμων Egyptien & » *l'Ammon* ou le *Hammon* Afriquain, » que tout le monde ſait être les noms de » Jupiter. חם

» En ſecond lieu, *Ham* ſignifie *brûlant*; » de même Ζεὺς en Grec ſemble ſigni- » fier *brûlant*. De là vient que les Poëtes » ont entendu l'air par le nom de Jupi- » ter. חם

» En troiſieme lieu, comme Cham » étoit le plus jeune des enfans de Noé, » il en eſt de même du Jupiter de Saturne » ſelon Callimachus. *Call. Himni in Jov.*

» En quatriéme lieu, l'on a feint que » Cham ou Jupiter étoit le Seigneur du » Ciel ; parceque l'Afrique lui échut, » dont la plus grande partie étant entre » les Tropiques, a le Soleil & les autres » Planetes ſur la tête. De-là vient que » l'on a cru qu'elle étoit la plus proche *Lucan. lib. 9.* » du Ciel, comme s'en exprime Lu- » cain.

» En cinquiême lieu, on lit en plu- » ſieurs Auteurs que Jupiter coupa à Sa- » turne ſon Pere les parties de la généra- » tion ; ce qui ſemble être pris de ces paro- » les du Livre de la Genêſe mal enten- » duës, *& Cham le Pere de Canaan* *Gen. 9. 22.* » *ayant vû la vergongne de ſon Pere, le* » *déclara.* &c. Là le verbe *déclarer* déta- וַיַּגֶּד » ché du fil du diſcours & deſtitué des » points voyelles, à pû être lû, *& il cou-* » *pa*, comme venant d'un verbe qui גָּדַד ſignifie couper. Nôtre Critique rap- porte pluſieurs éxemples du V. T. où ce verbe flêchi en une autre mode, a cet- te derniere ſignification.

» Japhet eſt le même que Neptune. » Les Payens lui ont donné l'Empire de » la mer ; parceque l'Afrique étant » écheuë à Cham, & l'Aſie à Seth, deux » parties du monde qui conſiſtent en terre » ferme, la portion qui échut à Japhet » conſiſte pour la plus grande partie en » Iſles & en Péninſules. C'eſt pourquoi

» on

» on donna à Neptune le nom de ποσειδῶν
» qui eſt un terme Punique, qui ſig-
» nifie large & étendu. Ce qui peut avoir
» été pris de ces paroles de Noé, *que Dieu* Gen. 9. 27.
» *étende Japhet.*

» Je ne puis m'empêcher d'ajouter, פתח
» qu'il y a quelque affinité du nom Latin
» de Neptune à celui de Japhet ; parce- נפתח
» que le verbe d'où vient le nom de Ja-
» phet a dans ſa Conjugaiſon Paſſive
» *Niphta.* A moins que l'on n'aime Plut. de Iſid. & Oſir.
» mieux dériver ce nom de Neptune, du
» mot Egyptien νεφθυν, ce qui eſt la
» penſée de Plutarque.

» Il reſte à parler de Sem à qui Noé Gen. 9. 26.
» parle en ces termes, *benit ſoit l'Eternel*
» *Dieu de Sem, & Canaan lui ſoit fait*
» *ſerviteur.* Parceque l'Eternel fut le
» Dieu de Sem d'une maniere toute-par-
» ticuliere, que de ſa Poſtérité eſt né
» J. C. le Fils de Dieu, & qu'il n'y a pas
» lieu de douter que Sem ne perſévérât
» conſtamment dans le vrai culte de
» Dieu, & qu'il ne fît tous ſes efforts
» pour reprimer le cours de l'idolatrie par
» ſes paroles & par ſes éxemples ; c'eſt
» pourquoi les idolatres hairent le nom de
» Sem Ils en firent bien un Dieu ; mais
» le Dieu des Enfers Et comme en haîne
» de la pieté ils feignirent que Saturne,
» c'eſt à dire Noé, avoit été renfermé

» dans leur Tartare ténébreux ; de même, ils précipitérent Sem, sous le nom » de Pluton, dans les Enfers.

» Ici on doit observer l'allusion de ce שם » nom Sem au terme *Samma* ou *Semana* ; qui signifie *destruction* ou *désolation* ; ce qui est presque la même chose » que le nom Ἅιδης ou Αἴδης.

» De même, Tiphon étoit appellé Σμὺ par les Egyptiens par une allusion » manifeste au nom de Sem. Ce passage » de Plutarque est remarquable : *Tiphon* » *s'appelle, comme nous avons dit, Seth* » *& Bebon & Smy ; Noms qui signifient* » *un certain arrêt violent, une contrariété ou un renversement.* Car les uns » veulent que Tiphon ait été un Géant, & » les autres un Dragon qui fut tué d'un » coup de foudre. De là vient qu'il est » appellé par quelques-uns d'un nom que » les Arabes donnent également aux serpens & aux Diables. D'autres l'appelloient *Seth* & *Smy*, afin de diffamer la » mémoire de ceux qui ont été les principaux défenseurs de culte Divin ; » sçavoir de Seth & de Sem.

Plut. de Isid. & Osir.

Douteriés-vous après cela, Mr. que les Payens ayent attribué à leurs Dieux plusieurs vérités de l'Histoire du V. T. Ces rapports sont trop visibles. Et si vous n'en étiés pas convaincu, il faudroit bien

vous

vous rendre à cette grande multitude de semblables paralléles que nous pourions encore vous faire. Mais peutêtre que l'occasion se presentera de vous en rapporter quelque autre trait de convenance dans nos remarques particulieres.

N'exigés point, je vous prie, que je m'étende à vous expliquer, comment il a pû se faire, que les Payens qui étoient prévenus de tant de mépris & de haîne contre les Israëlites, ayent cependant emprunté des Livres de Moïse & des Prophetes tant de vérités historiques, & les ayent si chérement adoptées.

Ce n'est pas qu'il ne soit tres-facile de résoudre vôtre dificulté. Mais je crains qu'en répondant à toutes vos objections, vous ne me fassiés violer la promesse que je vous ai faite d'être court. Contentés-vous donc, s'il vous plaît, Mr. de ce peu de réflexions que je vas faire en passant, qui seront neanmoins suffisantes, pour vous convaincre, qu'il n'y a aucune absurdité, que les anciens Payens ayent formé leurs Dieux sur le modéle des Patriarches.

Sans parler des apparitions fréquentes de Dieu aux Patriarches, des Oracles qu'il leur donna, de la sagesse de son Oeconomie envers l'Eglise d'Israël, des Miracles qu'il déploya pour affermir & conserver son Peuple, dont vous pourriés

conteſter l'influence ſur les Peuples étrangers de l'aliance de Dieu ; parceque la plûpart de ces Merveilles ne ſe ſont pas paſſées ſous leurs yeux, ſans, dis-je, nous arrêter à toutes ces choſes, fixons-nous aux Miracles que Dieu fît éclater en Egypte pour affranchir les Iſraëlites du joug des Egyptiens.

En quel lieu eſt-ce que Dieu frappa ces oppreſſeurs ? Ce fut dans la Cour même de Pharao ; ce fut dans la Capitale d'un grand Royaume que Moïſe & Aron accompagnés de la vertu d'enhaut, déployérent tant de Merveilles, à la vûë de ce Prince, de ſes principaux Officiers, de tout un grand Peuple. Quelle fut leur Vertu ? Elle fut inimitable ; ces Miracles confondirent les Magiciens d'Egypte, & leur fît avouër, que *c'étoit-là le Doigt de Dieu.* Elle fut univerſelle, toute l'Egypte reſſentit vivement les playes que Dieu lui infligea ; les créatures inſenſibles, les animaux, & les hommes en portérent l'empreinte. La mer frappée de la verge de Moïſe, découvrit ſon ſein pour y recevoir les Iſraëlites ; elle fît de ſes eaux comme deux murailles au milieu deſquelles ce Peuple paſſa à ſec. Pharao ſuivi de l'élite de ſes troupes y entre, il pourſuit, il s'engage ; & Dieu faiſant retourner impetueuſement les eaux de la mer dans leur lieu naturel, elles ſuffoquérent

querent ce Prince avec ſon armée ſous ſes flots.

Quel effet, penſés-vous, que produiſirent tant de Miracles ſi funeſtes à l'Egypte ? Ils frappérent fortement l'eſprit, ils y firent de profondes impreſſions Il n'y eut point de coeur qui ne frémît d'horreur, point de mémoire qui n'en conſervât le ſouvenir, point de ſiecle qui n'en fût informé.

C'eſt pourquoi nous ne devons pas nous étonner que les Egyptiens qui avoient été les têmoins oculaires de tant d'évenemens miraculeux, ayent retenu dans leurs miſtéres & ayent appliqué à leurs faux Dieux, les actions & les diverſes circonſtances de la vie de ces S.s. hommes qui étoient les conducteurs d'Iſraël, & dont Dieu ſéella la vocation par tant de miracles.

Peut-être qu'en liſant le Traité de Plutarque *touchant Iſis & Oſiris*, vous y aurés apperçû divers traits de cette vérité. Pour moi, je vous avouë, que j'y ai remarqué au travers des fables dont il eſt tout rempli, pluſieurs vérités qui ont été empruntées de Moiſe ſous le nom de Typhon. Et je ne ſuis pas tant ſurpris de la confuſion qui y rêgne, que je le ſuis de voir que tant de ſiécles & ſi ténébreux ayent pû tranſmettre juſqu'au tems de Plutarque, quelques étincelles de ces

Vérités.

Vous n'en ſerés pas moins ſurpris que moi, ſi vous prenés la peine de comparer le Tiphon de Plutarque avec Moïſe.

Ce nom propre de *Tiphon* ſignifie *inondation*; Moïſe fut le Miniſtre dont Dieu ſe ſervit pour inonder Pharao & une partie de ſon Peuple. Tiphon étoit le fils d'Iſaac qui fut de la race de Hercule; Moïſe étoit décendu de la famille d'Iſaac.

Tiphon eut deux fils qui ſe nommoient *Hieroſolymus* & *Judæus*. Cela ne ſe peut appliquer litterallement à Moïſe. Mais comme ce grand Legiſlateur étoit le Chef des Iſraëlites & qu'il les conduiſit juſque ſur les limites de Canaan, dont Dieu leur confirma la promeſſe par ſa bouche, & qu'en vertu de cette promeſſe de Dieu reiterée par Moïſe, il s'emparérent de Jeruſalem & de la Judée, il n'en falut pas d'avantage aux Payens auſquels un grand nombre de ſiécles avoient caché l'éxacte connoiſſance de l'Hiſtoire des Patriarches, pour leur faire croire que Jeruſalem & la Judée étoient les deux fils de leur Tiphon; ſçavoir de Moïſe.

Tiphon avoit une ſoeur qui s'appelloit Naphté, fort célébre par ſa beauté & par ſes victoires; de là vient que les Payens en firent une Déeſſe & la placérent entre les Etoiles. Marie ſoeur de Moïſe fut

fut illuſtre par ſa piété.

Tiphon étoit *rouſſeau de couleur*, c'eſt à dire, beau, ſelon le ſtîle des Orienteaux; de même Moïſe étoit parfaitement beau, ἀξεῖος τῷ Θεῷ.

Tiphon fit pluſieurs merveilles proche du Nil & de la mer. C'eſt pourquoi les Egyptiens haïſſoient cet Element, ſur lequel Tiphon avoit éxécuté ſes cruelles entrepriſes. Auſſi Moïſe fit particulierement éclater ſes miracles ſur ce fleuve & ſur la mer rouge que Dieu employa pour punir ce Peuple rebelle & endurci.

Les Egyptiens adoroient Tiphon comme un Dieu malfaiſant, ils le ſervoient afin qu'il ne les afligeât pas de nouveaux malheurs. Ce qui convient parfaitement bien à Moïſe qui s'étoit rendu formidable à ce Peuple par les playës qu'il lui avoit infligées.

Tiphon ſe ſervit pour affliger l'Egypte de certains animaux mauvais & pernicieux; Moïſe y employa les grenoüilles, les poux &c.

Les Dieux épouvantés de la fureur de Tiphon ſe transformérent en divers animaux, en vautours, en chiens &c. Cela marque la terreur des Egyptiens, lorsque Dieu *exercea jugement ſur tous les Dieux d'Egypte.* *Exod.* 12. 12.

Tiphon attira à ſon parti une Reine d'Ethiopie qui fut complice de ſa conjuration

tion. La femme de Moïſe étoit auſſi Ethiopienne. 72 hommes conſpirérent avec Tiphon contre Oſiris Roi d'Egypte ; 70 Hommes furent ſubſtitués à Moïſe & à Aron pour juger le Peuple d'Iſraël.

Tiphon ayant trouvé le corps d'Oſiris le déchira en 14 pieces ; Moïſe tira du Royaume d'Egypte autant de parties, 14 Tribus. Car en joignant les deux Tribus d'Ephraim & de Manaſſé qui nâquirent de Joſeph à celle des autres enfans de Jacob, vous poûrés encore en former une quatorziéme de cet *amas de toutes ſortes de gens*, qui ſortirent d'Egypte avec les Iſraëlites.

Exod. 12. 38.

Sur tout, c'eſt une choſe des plus remarquables de l'Antiquité, que la fable que Plutarque rapporte du coffret d'Oſiris jetté dans le Nil, & des diverſes circonſtances qui l'accompagnent. Il eſt vrai qu'il y confond les choſes, & qu'il y tranſpoſe les perſonnes & les noms, en appliquant tous les traits de cette Hiſtoire Sacrée non à Tiphon, c'eſt à dire à Moïſe, mais à Oſiris même Roi d'Egypte. C'eſt un effet de la malignité des anciens Payens & de l'ignorance des modernes. Mais enfin l'Hiſtoire convient en ſubſtance à celle de Moïſe. Demêlons-en les traits.

Plutarque dit donc que Tiphon renferma le Roi Oſiris dans un coffret fait du

du parchemin d'une certaine herbe ; que ce coffret fut fermé de clous & enduit de plomb fondu ; que Tiphon avec ses conjurés le jetta dans l'embouchûre du Nil qui se nomme *Tanitique* ; que ce coffret fut porté par la mer sur les Côtes de Biblus ; qu'il se rengea doucement au pied d'un Tamarin ; & qu'Isis affligée alla l'y trouver ; qu'elle salüa & caressa les femmes de la Reine de Biblus ; que la Reine desirant de voir Isis, l'envoya querir, se familiarisa avec elle & la fit nourice & gouvernante de son Fils.

Qui pouroit douter que toute cette Histoire n'ait été tirée de celle de Moise ? Prenés la peine, Mr. de vous en éclaircir en la conférant avec les premiers versets du Chapitre second du Livre de l'Exode.

On poûroit observer ici que la raison pourquoi la sageſſe des Egyptiens a été si célébre & si curieusement recherchée de tous les peuples, vient de tous ces miracles que Dieu y déploya par le ministére de ses serviteurs, dont les impressions furent si profondes, qu'elles se conservérent dans tous les âges, & nonobstant les atteintes de la superstition, qui en altéra les traits par ses fables.

Mais ce n'a pas seulement été d'Egypte, que les Philosophes Payens ont tiré tant de choses conformes à l'Histoire du V. T. ; il est évident qu'ils ont lû aussi

les

les Livres de Moïſe & des autres Ecrivains ſacrés.

Il ſeroit inutile de prouver que les Egyptiens, les Caldéens & les Phoeniciens en ayent été inſtruits. La proximité & les liaiſons que ces Peuples ont euës avec les Iſraëlites, leur en ont communiqué la plûpart des évenemens Hiſtoriques.

Outre cela, il eſt impoſſible que l'exactitude de ces Peuples idolatres à enregiſtrer dans leurs Archives publics, les actes qui avoient quelque relation à l'Hiſtoire de leur païs, ne leur y ait fait inſérer les principaux faits de celle des Iſraëlites.

De-là vient, que les fragmens qui nous ſont reſtés, de l'antiquité Egyptienne, conviennent en ſubſtance des principaux évenemens arrivés aux Iſraëlites; comme, par éxemple, de leur ſortie d'Egypte, de leurs guerres, de leurs victoires, du joug qu'ils impoſérent aux Cananéens, de l'ordre cronologique de leurs Rois, de leurs principales actions, & en un mot, des diverſes révolutions de l'Etat des Juifs.

Ceux qui ont extrait ces choſes, en partie de l'hiſtoire du V. T ont été Manéthon Egyptien, qui écrivit en Grec l'Hiſtoire de ſon Païs; les Tyriens, qui, ſelon Joſephe, conſervent avec un grand ſoin

Joſeph. contra Appion. lib. 1. Cap. 5.

…in dans leurs Regiſtres publics, pluſieurs choſes tres-conſiderables touchant le Roi Salomon, la ſtructure magnifique du Temple de Jeruſalem, & les énigmes qu'il envoya à leur Roi Hiram. Ce qui a été auſſi rapporté par Dius, qui a *écrit avec fidellement l'Hiſtoire des Phoeniciens.*

C'a été Beroſe Hiſtorien Caldéen qui rapporte conformément aux Livres de Moïſe, la deſtruction du Genre-humain, à la reſerve de Noé qui par le moyen d'une Arche ſe ſauva ſur le ſommet des montagnes d'Armenie. Aprés quoi il parle des deſcendans de Noé, il ſuppute les tems juſqu'à *Nabulaſar*, qui envoya Nabucodonoſor ſon fils contre l'Egypte & la Judée, qu'il ſoumît, brûla le Temple de Jeruſalem, & emmena les Juifs captifs en Babilône; captivité qui dura pendant 70 ans, juſqu'au Regne de Cirus.

Les Grecs qui ſe ſont donnés le nom de *Peres de l'Hiſtoire & des belles Lettres*, n'ont rien écrit avant la captivité de Babilône. Car quoiqu'ils ſe vantent d'avoir receu la connoiſſance des Lettres, des Phoeniciens, par le moyen de Cadmus, on ne voit dans leurs Hiſtoires aucuns veſtiges d'une antiquité ſi éloignée, comme Joſephe l'a remarqué. *Joſeph. contra App. lib. 1.*

Ce qu'il y a d'inconteſtable, c'eſt qu'Homere qui eſt le plus ancien Ecrivain

vain Grec qui ſoit parvenu juſqu'à nous, n'a écrit que long tems aprés le ſiege de Troye. *Juſques là*, comme l'a obſervé Joſephe, *l'on doute qu'ils euſſent l'uſage de l'Ecriture ; la plus commune opinion étant qu'ils ne l'avoient pas encore.* Les autres Grecs, ajoute cet Hiſtoirien Juif, comme Cadmus, Miles, Argée, Acuſilas qui ont entrepris d'écrire l'Hiſtoire, n'ont précédé que de fort peu la guerre ſoutenuë par leur nation contre les Perſes.

Joſeph. Ibid.

Même, cette nouveauté des Grecs n'a point été conteſtée par leurs propres Auteurs. Denis d'Halicarnaſſe avouë que l'époque de la premiere antiquité Grecque ſe fixe à Inâque, qui a veſcu, comme on le recüille de ſon calcul, environ au tems de la guerre de Troye.

Dioniſſ. Halic. lib. 1.

Pline avouë que les premiers qui ont enſeigné à compoſer en Proſe, & à écrire l'Hiſtoire, ont été Pérécide Sirien au tems du Roi Cirus, & Cadmus Miléſien; c'eſt à dire, environ 800 ans aprés Moiſe. A quoi on poûroit âjouter le têmoignage de Plutarque qui reconnoît qu'avant Théſée on ne trouve que des incertitudes & des ténêbres dans l'Hiſtoire.

Plin. Nat. Hiſt. lib 7. Cap. 56.

Plutarch. in Vita Thes.

On lit auſſi dans Platon ces paroles d'un vieux Prêtre Egyptien à Solon ; *O Solon, Solon, vous autres Grecs êtes toujours enfans ; vous êtes tous jeunes quand à vos eſprits ; Car vous n'avés aucune*

Plato in Timæo.

une ancienne opinion, ni aucune Science de l'antiquité !

Et ainsi on ne doit point s'étonner, que les Grecs ayent ignoré les Histoires des Israëlites pendant plusieurs siécles, aussi bien que celles des Egyptiens & des Caldéens, dont les Archives contenoient la plûpart des vérités Historiques du V. T ; qui avoient quelque raport à l'Histoire de leur nation, quoiqu'ils les eussent défigurées par leurs fables.

Ce ne fut, selon l'aveu des Grecs, qu'aprés que les Phoeniciens eurent poli leur rudesse, qu'ils commencérent à s'appliquer à l'étude des belles Lettres & à la méditation de la Philosophie ; & qu'ensuite, ils cherchérent à s'en instruire dans les lieux mêmes d'où elle leur étoit venuë.

Comme les Grecs visitérent les Egyptiens qui avoient usurpé dans leur Theologie diverses vérités Judaïques, qu'ils avoient voilées de fictions paraboliques, ils en receurent aussi tous les traits, les rapportérent chés eux, & les y firent recevoir, comme autant de choses sacrées. Ils étoient amoureux des nouveautés ; c'étoit-là leur Génie.

Peutêtre que d'abord les Grecs ne se mirent pas beaucoup en peine d'aprofondir la Theologie Egyptienne, ni d'examiner si les Egyptiens n'avoient point eux-

eux-mêmes compillé l'Hiſtoire Judaïque. Outre que naturellement ils donnoient plus dans le merveilleux, que dans le ſolide, c'eſt qu'il leur étoit plus facile de fréquenter les Egyptiens qui habitoient des Provinces maritimes, & qui négocioient avec eux, que les Iſraëlites dont le Païs étoit éloigné de la mer, & qui ſe contentoient de cultiver leurs terres fertiles, ſans lier preſque aucun commerce avec les autres Peuples.

Cependant il arriva que la curioſité des Grecs les porta dans la ſuite à fouiller dans les monumens les plus cachés de l'antiquité. La Theologie & la Philoſophie d'Egypte y contribuérent conſidérablement. Ils y découvroient mille choſes défectueuſes, & qui avoient été manifeſtement puiſées d'ailleurs. Il faloit s'en inſtruire plus éxactement ; & par conſéquent conſulter l'hiſtoire Sacrée.

Ioſeph. contra App. lib. 1. Præf.

C'eſt ce que Joſephe fait voir évidemment à Appion qui conteſtoit aux Juifs leur antiquité, *ſur ce que les plus célébres Hiſtoriens Grecs n'en parlent point.* Calomnie qu'il réfute, en alléguant *pluſieurs têmoignages des plus célebres des anciens Hiſtoriens Grecs* qui avoient connu l'Hiſtoire Judaïque.

Hermippus *excellent & tres-éxact Hiſtorien* qui a rapporté les ſentimens de Pithagore, reconnoit, ſelon Joſephe, que

ue ce Philoſophe *avoit puiſé dans les livres des Juifs une partie de ſa Philoſophie.* Lib. 1. Cap. 8.

Herodote d'Halicarnaſſe n'a point ignoré les Cérémonies Legales, & particulierement celle de la Circonciſion. Choerilius *un ancien Poëte* parle d'une nation qui habite les montagnes de Solyme qui ſuivit Xerxes Roi de Perſe dans la guerre qu'il fit aux Grecs. Cléarque célebre diſciple d'Ariſtote introduit ſon Maître parlant avec éloge de la ſageſſe, de la temperance & de la pureté des moeurs d'un certain Juif *de nation & né dans la baſſe Sirie, dont ceux qui l'habitent ſont deſcendus de ces Philoſophes & Sages des Indes que l'on nommoit, Chalans, & que les Siriens nomment Juifs à cauſe qu'ils demeurent dans la Judée, dont le nom de la Capitale eſt aſſès difficile à prononcer; car elle s'appelle Jeruſalem.* Et quelques lignes aprés, *il vint nous viſiter, & dans les conférences que nous eûmes avec lui, nous trouvâmes qu'il y avoit beaucoup à apprendre dans ſa converſation.*

Hécatée Abdérite dit qu'aprés que Ptolomée eut vaincu Démétrius, pluſieurs le ſuivirent en Egypte, *& particulierement un Sacrificateur Juif nommé Ezechias âgé de ſoixante-ſix ans tres-eſtimé parmi ceux de ſa nation tres-éloquent*

éloquent & si habille, que nul autre ne le surpaſſoit dans la connoiſſance des affaires les plus importantes. Ce grand Perſonnage, continuë Hécatée, *accompagné de quelques-uns des ſiens, conferoit ſouvent avec nous & nous expliquoit les choſes les plus importantes de la diſcipline & de la conduite de ceux de ſa nation qui toutes étoient écrites.* Enſuite cet Hiſtorien allégue des éxemples de la fermeté des Juifs dans leur Religion, & fait la deſcription de leur Puiſſance, de la ſituation, de la force & de la magnificence de Jeruſalem & de ſon Temple.

Enfin Joſephe, finit ces têmoignages par celui d'Agatharcide, qui rapporte que *ceux que l'on appelle Juifs demeurent dans une ville tres-forte nommée Jeruſalem, qu'ils feſtent religieuſement le ſeptiéme jour*, s'abſtenans de toutes ſortes de travaux, *qu'ils le paſſent juſqu'au ſoir à adorer Dieu dans le Temple*; & que *cette folle ſuperſtition* de ne point violer ce jour qu'ils nomment le Sabath, par le travail, leur fit recevoir Ptolomée Lagus pour maître avec ſon armée, au lieu de lui reſiſter comme ils auroient pû.

Quoique le tems nous ait fait perdre la plûpart de ces ouvrages d'où Joſephe a tiré ſes extraits, nous devons neanmoins en inférer qu'il eſt tres-naturel de concevoir que les Grecs ayans connu l'Hiſtoire Ju-

Judaïque, ayans même conféré avec les Juifs dont ils ont admiré la ſageſſe, en ayant emprunté pluſieurs vérités, auſſi bien que les Egyptiens & les Phoeniciens, pour en faire la matiere de leur Mithologie.

Cela vous paroîtra encore plus naturel, ſi vous joignés à cette voye de connoiſſance, celle de la diſperſion des Cananéens, qui aprés avoir été ſubjugués par Joſué, ſe jettérent d'abord ſur les côtes de la Phoenicie, & ſe répandirent enſuite le long de la Méditerranée, d'où ils ſe partagérent en diverſes coloniës, qui allérent s'établir en divers lieux de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique. Ce paſſage de Procope y eſt trop formel pour l'obmettre. *Tout ce païs, dit-il, qui s'étend depuis Sidon juſqu'en Egypte, s'appelloit autrefois Phoenicie. Ceux qui ont écrit l'Hiſtoire des Phoeniciens, rapportent qu'autrefois un ſeul Roi y dominoit. Les Gergeſiens, les Jebuſiens & autres Peuples habitoient ſur les limites de ce païs-là. Mais comme ils virent fondre ſur eux cette grande armée de Joſué, ils paſſérent en Egypte. Et peu-aprés, le païs ne les pouvant pas tous porter, ils paſſerent en Afrique, où ils bâtirent pluſieurs Villes, & peuplérent juſqu'aux Colomnes de Hercule. Leur langue eſt demi-Phoenicienne. Ils bâtirent auſſi en Numidie entr'autres, la Ville de Tanger tres-*

Procop. lib. 2. de bello Vandal.

forte d'aſſiette, où ſe voyent deux Colomnes de pierres blanches, qui portent ces paroles gravées en langue Phoenicienne; NOUS AVONS FUI DE DEVANT LA FACE DE CE VOLEUR JOSUE FILS DE NUN.

Il eſt certain que ces Peuples inſtruits de l'Hiſtoire des Patriarches qui avoient ſéjourné parmi eux, des Merveilles que Dieu avoit faites en faveur des Iſraëlites en Egypte, & des victoires Miraculeuſes qu'ils venoient de remporter ſur eux, il eſt certain, dis-je, qu'ils répandirent ces Hiſtoires par tout, & les apprirent particulierement aux Grecs, parmi leſquels ils ſe domiciliérent.

Sur tout, on doit rapporter ces idées que les Payens ont euës de l'Hiſtoire de Moïſe, aux Juifs des dix Tribus qui furent diſperſés dans pluſieurs parties du monde. Les Aſſiriens auſquels ils furent aſſervis, les tranſportérent en des pais éloignés, & firent peupler le leur par d'autres peuples. Ils les firent paſſer au delà de la Médie.

Ces Juifs s'établirent parmi les Colches & les Tartares, peu-aprés leur captivité en Aſſirie. Or le commerce que les Chinois & les Peuples voiſins eurent avec les Tartares qui avoient appris des Juifs, diverſes vérités des Livres de Moïſe, fit qu'elles ſe répandirent auſſi parmi ces peuples.

L'on

L'on en a obſervé parmi les Tartares des traces viſibles. Même, entre les Hordes qui habitent la partie Septentrionale de la Tartarie, il y en a qui ont conſervé les noms de Dan & de Nephtali. Et pour ce qui eſt de la Circonciſion, tout le monde ſçait qu'elle eſt univerſellement pratiquée par les Tartares, les Chinois & preſque par tous les Peuples Orientaux; ce qu'ils avoient obſervé avec diverſes Cérémoniës & Purgations de la Loi de Moïſe, quelques ſiécles avant Mahomet.

Ie ne parle point de la captivité des Iuifs en Babilône; parcequ'elle ne peut paſſer pour une vraye diſperſion, qu'elle ne dura que 70 ans; & qu'ainſi elle n'a été ni aſſés générale ni d'aſſés longue durée pour répandre & affermir parmi les peuples, l'Hiſtoire de la nation Judaïque.

Outre ces raiſons, ce qu'il y a de remarquable par raport aux Grecs, & ce qui montre qu'ils ont lû les Livres de Moïſe, c'eſt que long tems avant la verſion des Septante, même avant Alexandre le Grand, la Loi de Moïſe & l'Hiſtoire de la ſortie des Iſraëlites, hors d'Egypte, avoit été traduite en Grec. C'eſt Euſèbe qui nous l'apprent ſur le têmoignage d'Ariſtobulus Iuif Péripateticien; paſſage qu'il a tiré de ſon premier Livre à Philomêtor.

Ainſi l'on ne doit point trouver étrange que les anciens Payens, ayant eu tant de voyes pour s'inſtruire des Vérités du V. T. en ayent abuſé, en formant ſur ce modêle la plûpart de leurs Dieux, de leurs Miſtéres & de leurs Cérémoniës.

Quoique vous deviés dêja en étre convaincu par les éxemples que je vous en ai cités, cependant j'eſpére que celui-ci, entr'autres, ne vous déplaira pas.

Joſué a été le modêle ſur lequel les Payens ont formé leur ancien Hercule. Hercule vainquit les Géans. Joſué s'empara de la terre de Canaan, dont les habitans étoient d'une prodigieuſe ſtature. Hercule ſe ſervit de pierres pour détruire les Géans. Dieu fit tomber une pluye Miraculeuſe de groſſes pierres ſur les Amorrhéens pourſuivis par Joſué. Hercule ſubjugua les Indiens. Joſué pénétra dans l'Arabie & la Syrie, que les anciens appelloient Indes. Hercule éleva des Colomnes où il grava ces paroles, *pas plus loin*. Joſué partagea la terre de Promeſſe, & poſa des limites à chaque Tribu; nous liſons auſſi au Chapitre 24 de ſon Livre, qu'il prît une grande pierre & l'éleva ſous un cheſne en têmoignage contre les Iſraëlites, s'ils venoient à violer les commandemens de Dieu; pierre qui *avoit oüi toutes les paroles* que l'Eternel leur avoit dites; c'eſt à dire qu'elles y avoient été

té gravées, ſuivant le commandement exprés de Dieu au Chapitre 27 du Deütéronôme. Philoſtrate dit, qu'il y avoit dans le Temple de Hercule en Egypte, deux Autels d'airain ſans ſimulachres. Ce qui a été manifeſtement pris du Tabernacle de Moïſe où il n'y avoit aucunes figures, & dont Joſué fut établi le Conducteur ſous la direction particuliere de Dieu, aprés la mort de Moïſe. *Philoſt. lib. 5. Cap. 1.*

Dans la conqueſte des Indes & de l'Arabie, Hercule étoit accompagné de Bacchus. Ce qui convient à Ioſué qui avec Moïſe ſubjugua une partie des Cananéens. Car les Payens ne ſe contentérent pas de faire de Moïſe leur Tiphon, ils en firent encore leur Bacchus, comme il ſeroit aiſé de le vérifier par pluſieurs éxemples de conformité.

Vous aurés ſans doute obſervé dans les Poëtes, qu'ils ſe ſont figurés que les Géans que Hercule domta, étoient hommes quand à la partie ſupérieure, & ſerpens quand à la partie inférieure de leur corps. Cette fiction a été priſe de la ſignification du Nom propre des *Heviens*, peuples que Ioſué vainquit; car ce terme ſignifie auſſi dans la langue Ste. *ſerpens*.

Nous liſons au Chapitre 7 du Livre de Ioſué, qu'Acan prit du butin une belle manteline Babilonienne, & la cacha en terre dans ſa Tente, que Ioſué (qui a eu

pour compagnon Caleb) trouva. De-là eſt venuë la Fable rapportée par la plûpart des Auteurs prophanes, que Hercule trouva la couleur de *pourpre* par le moyen de ſon chien. Car le terme Hebreu que nos Interprêtes ont traduit par celui de *Babilonienne*, ſignifie auſſi de *pourpre* ; & le Nom propre de *Caleb*, veut dire proprement, *Chien.*

C'eſt encore de cette ſource que les Payens ont puiſé un tres grand nombre de rites & de cérémonies. Telle étoit l'obſervation du Sabath. *L'on ne voit point*, dit Ioſephe, *de Villes Grecques, ni preſque de Barbares où l'on ne ceſſe de travailler le ſeptiéme jour, où l'on n'allume des lampes, & où l'on ne célébre des jeûnes.*

Joſeph. contra App. lib. 2. Cap. 9. & Philo. Jud. lib. 2. de vita Moſis.

Il ajoute tout de ſuite, que l'abſtinence de certaines viandes défenduës aux Iuifs par la Loi de Moïſe, étoit en uſage parmi les Payens ; *pluſieurs même*, dit-il, *s'abſtiennent comme nous de manger de certaines viandes.*

Cet Hiſtorien prouve encore par le témoignage de Theophraſte, que les moeurs des Iuifs ont été fort eſtimées & tres-connuës de diverſes nations ; *comme il paroît par ce que Theophraſte en a écrit dans ſon Livre des Loix, où il dit que les Tiriens défendent de jurer par le Nom d'aucun Dieu étranger, c'eſt à dire des autres*

mes nations ; & il met au nombre de ces sermens défendus, celui de Corban, c'est à dire, Don de Dieu, dont il est constant qu'il n'y a que les Juifs qui en usent.

Il paroît aussi que quelques Philosophes Payens ont reçû la Circoncision des Juifs par le moyen des Egyptiens. Ce passage de Clement Alexandrin y est formel ; *Or Thalés*, dit-il, *étant Phoenicien d'extraction, & ayant communiqué, comme aussi Pithagore, avec les Prophetes d'Egypte, se fit circoncire à cause d'eux ; afin qu'en pénétrant dans les misteres, il apprit leur Philosophie mistique. Et il converſa familierement avec les plus excellens des Caldéens & des Sages.* *Clement Strom. lib. 1.*

Même, un celébre auteur Payen a raporté à Moïse l'institution de la Magie. *Il y a*, dit Pline, *une autre institution de la Magie qui dépend de Moïse de Jamne & de Jotape Juifs.* *Plinii nat. Hiſt. lib. 30. Cap. 1.*

On pouroit encore ajouter que Platon, que quelques-uns ont appellé *un Moïse Grec*, n'a pû sçavoir que des Juifs, *qu'il est aussi difficile de trouver le Createur & le Pere de l'Univers, qu'il est impossible aprés l'avoir trouvé de le prononcer dignement.* *Plato in Timæo.*

Ces éxemples de conformité que je viens de vous alléguer, ne sont qu'un petit échantillon d'une infinité d'autres que

l'on pouroît vous en donner. Ie crois neanmoins qu'ils ſuffiront, pour vous perſuader que les anciens Payens ont pris des Iuifs pluſieurs vérités qu'ils ont attribuées à leurs Dieux, qu'ils en ont retenu diverſes coutumes, & qu'ils ont lû l'Hiſtoire du V. T; tant il eſt vrai ce que Senecque a avoué, lorsqu'en parlant des Iuifs de ſon tems, il diſoit; *les coutumes de cette nation de ſçelerats ont pris une telle vigeur, qu'elles ſont maintenant receuës de tout le monde; enſorte que les vaincus ont donné des Loix aux victorieux.*

Seneca apud Auguſt. de Civit. Dei lib. 6. Cap. 11.

Concluons de-là, Mr. que ſi les idolâtres ont bien emprunté des Iuifs tant de vérités du V. T. ils n'auront pas été moins ſcrupuleux pour en tirer en ſubſtance leur doctrine des Demons bons & mauvais. S'ils ſe ſont appropriés pluſieurs rites & céremonies Moſaïques extrêmement dégoutantes & douloureuſes, auroient-ils négligé tant d'Hiſtoires des Anges & des Demons, où tout eſt ſurnaturel, & où, par conſéquent, tout étoit capable de chatoüiller ſi agréablement des eſprits curieux & ignorans qui ne demandoient que ſignes & miracles?

En effet, il n'y a rien qui ait pû frapper plus fortement des Payens qui n'étoient fixés à aucun principe certain, que ce qu'ils ont pû apprendre des Anges & des Demons, ſoit par la tradition Egyptienne qui

qui en avoit retenu les idées, ſoit par la lecture même des Livres du V. T. ſoit par la diſperſion des dix Tribus qui leur en donnérent la connoiſſance.

Par ces voyes ils apprirent l'Hiſtoire de l'apparition des Anges à Abraham & à Lot, celle de la deſtruction de Sodome & de Gomorre par leur miniſtére. Ils apprirent que les Anges de Dieu vinrent au devant de Iacob, qu'un Ange luita avec Iacob. Ils apprirent qu'un Ange frappa les premiers nés d'Egypte, qu'un Ange conduiſit le Peuple d'Iſraël par la mer rouge & par le deſert; que Dieu publia ſa Loi ſur la montagne de Sinaï par le Miniſtére des Anges, que ce fut *d'entre les dix mille milliers de Sts. & de ſa Dextre que le feu de la Loi s'addreſſa* aux Iſraëlites. Ils apprirent qu'un Ange *étendit ſa main ſur Jeruſalem & fit mourir de peſte en Iſraël ſeptante mille hommes; qu'un Ange de l'Eternel ſortit & tua* en une nuit *cent quatre vingt-cinq mille hommes au camp des Aſſiriens.* Ils apprirent enfin l'Hiſtoire de divers Anges tutelaires des Peuples, du *Chef du Royaume de Perſe*, de *Michaël l'un des principaux Chefs*, du *Chef de Javan*, du *Chef de l'armée de l'Eternel.* Vous ſavés ces Hiſtoires, il ſeroit inutile d'inſiſter d'avantage à les rapporter.

Geneſ 19.

Geneſ. 32. 24.

Geneſ. 32. 24.

Oſée. 12. 5.

Exod. 12.

Exod. 14. 19.

Et 24. 20.

Deut. 33. 2.

2. *Sam.* 24. 15. 16.

2. *Rois.* 19. 35.

Dan. 10.

Joſ. 5. 14.

C'a été dans la même ſource qu'ils ont

puiſé en ſubſtance leur doctrine des mau-
vais Demons. Ils l'ont en partie formée
ſur diverſes Hiſtoires du V. T. comme,
Job. 1. *&* 2. par éxemple, ſur celle de Iob affligé par
1. *Cron.* 21. 1. Satan ; ſur celle de Satan qui *ſe dreſſa*
contre Iſraël, & incita David à nom-
Zach. 3. 1. 2. *brer Iſraël ;* & peutêtre encore ſur celle du
Satan qui étoit contraire au grand Sacri-
ficateur Iehoſçuah. Car on confeſſe qu'en
ce lieu, on peut entendre par *Satan*
quelque puiſſant ennemi qui s'oppoſoit à
la réédification du Temple de Dieu ; de
Nom. 22. 22. même qu'en pluſieurs autres paſſages
1. *Sam.* 29. 4. du V. T. où ce terme ſe doit prendre en
2. *Sam.* 19. 22 un ſens général pour ſignifier indi-
2. *Rois.* 4. 5. féremment toutes ſortes d'ennemis.
Gen. 3. On pourroit encore ajouter, que l'Hi-
ſtoire de la ſéduction de nos premiers Pa-
rens par le ſerpent, n'a pas été inconnuë
aux Payens.

En effet, on ne ſauroit rendre aucune
raiſon vraiſemblable du culte des ſerpens
conſtamment pratiqué par tous les peu-
ples, ſi on ne l'emprunte de l'Hiſtoire
que Moïſe fait de la *ruſe* de ce reptile,
& des paroles inſinüantes dont il ſe ſer-
vit pour allumer la convoitiſe & ſoüiller
l'innocence d'Eve.

A conſidérer la nature du ſerpent en el-
le-même, l'on n'y trouve rien qui puiſſe
lui attirer la vénération des peuples, mê-
me les plus groſſiers ; & ſi les Naturali-
ſtes

ſes lui ont attribué une infinité de choſes ſurprenantes, ſi tous les Voyageurs en ont obſervé mille expériences Merveilleuſes, il faudra ou nier leurs obſervations, ou avouër que tout ce qu'ils nous débitent des ſerpens, ſurpaſſe les forces de la nature.

Mais, de quelque côté que l'on ſe tourne, j'en inférerai premierement, que ſi l'on ajoûte foi aux relations de tant de témoins occulaires, il faudra auſſi reconnoître que tout ce Merveilleux qu'ils ont obſervé dans l'uſage que les idolatres font des ſerpens dans leur Magie & leurs enchantemens, doit découler de quelque cauſe autre que la nature qui ne peut pas toûjours ſe joüer de la ſuperſtition de l'homme contre le cours ordinaire de ſes loix. Il faudra auſſi avouër que cette cauſe ne peut être qu'un agent malin & ſéducteur; & par conſequent le Diable. Si en ſecond lieu l'on s'inſcrit en faux contre toutes ces expériences, ce ſera ſortir d'une difficulté, pour rentrer dans une autre. La nature n'a rien donné aux ſerpens de plus excellent qu'aux autres animaux. Il y en a pluſieurs qui ont des qualités beaucoup plus exquiſes; même le ſerpent ſemble n'avoir été formé, que pour détruire les autres animaux: Et ce n'eſt pas ſans une Providence particuliere qu'il *chemine ſur ſon ventre*, que ſes

mouvemens ſont lents & languiſſans. S'il avoit autant de légéreté & de viteſſe à ſe mouvoir, qu'il a de fureur & de venin, il auroit bientôt fait un deſert de la terre.

On ſçait bien qu'une ſuperſtition aveugle peut auſſi produire un culte bizarre. L'on a vû des peuples entiers encenſer aux plus viles créatures. Mais, on n'ignore pas qu'il y a ici une grande diférence. Si une nation a conſacré une certaine eſpece d'animaux ; une autre l'aura rejettée. Il y aura eu autant de diverſité que de peuples. Au contraire le culte des ſerpens a été conſtant & univerſel. Il y a eu comme un charme jetté ſur tous les peuples qui les y a fixés. Non ſeulement les Poëtes, les Philoſophes, les Naturaliſtes, les Hiſtoriens de l'antiquité nous l'apprennent ; mais ce qu'il y a de particulier, c'eſt que tous ces peuples des Indes, que l'on a découverts dans ces derniers ſiecles en étoient auſſi infatués.

Mais, ce ſeroit perdre le tems que de s'arreſter à rapporter & à éxaminer tous les lieux du V. T. où il eſt parlé du Diable, & d'où les Payens ont tiré leur doctrine des Demons. Mr. Bekker ne nie pas que les Juifs ayent été inſtruits de l'éxiſtence des Anges & de Satan. Il pouſſe même ſa libéralité juſque-là que de reconnoître qu'il en eſt formellement parlé dans le

V. T.

V. T. *Les Juifs*, dit-il, *ont été épars dans le Paganiſme avec la Bible, laquelle fait auſſi mention des Anges.* Et ailleurs, *l'Ecriture nous enſeigne preſque par tout ce que nous venons de poſer*, ſçavoir, *qu'il y a de deux ſortes d'Anges, de bons & de mauvais; que les bons ſont les Miniſtres de Dieu, & les Protecteurs des fidelles, que le Chef des mauvais Anges que l'on appelle Diable & Satan, eſt la cauſe de la chute de l'homme; qu'il eſt damné de Dieu éternellement conjointement avec eux. Le ſtile continuël*, ajoute-t-il, *de la Parole de Dieu, nous donne aſſés à entendre qu'il y a des Anges & des Diables.* Liv. 2. Pag. 44. Liv. 2. Pag. 125.

Mr. Bekker n'a pas pris garde que par cet aveu il ruïne entierement ſon Siſtême. Car pour peu que le V. T. *nous donne à entendre qu'il y a des Anges & des Diables*, par-là-même il établit invinciblement les opérations de ces eſprits. La conſéquence vous paroît d'abord étrange. Les Payens, dirés-vous, ont pû apprendre l'éxiſtence des Demons, des *Juifs épars dans le Paganiſme avec la Bible qui fait auſſi mention des Anges*; c'eſt-à-dire, de leur éxiſtence; mais s'ils en ont inféré leurs opérations, ils l'ont fait contre le ſentiment des anciens Juifs par un pur effet de la ſuperſtition, qui ſe forge mille Groteſques. Vous allés voir Mr. que vo-

tre exception est nulle, que mon argument est tres-naturel & tout-à-fait concluant.

J'aurois souhaité, que vous m'eussiés noté ces Passages du V. T. qui établissent clairement l'éxistence des Demons, sans que l'on en puisse inférer leurs opérations. Je les ai éxaminés avec toute l'application possible, sans en trouver un seul qui ne détruise vôtre exception. Les idées d'éxistence & d'opération y sont tellement jointes, & comme confonduës, qu'elles ne forment, pour ainsi dire, qu'une même notion. On ne peut les séparer sans détruire les regles du bon sens & sans rendre le St. Esprit absurde; ce qui est un blasphême.

Même, c'est une chose remarquable, que les Ecrivains Sacrés du V. T. ne nous parlent de l'éxistence des Demons, que par raport à leurs opérations, & ne nous l'enseignent qu'en la présupposant par la séduction, la haîne, les calomnies, l'inimitié, la fureur, les enchantemens &c. dont Dieu leur permet d'affliger les hommes. Si donc les Payens ont appris de la Bible, c'est à dire du V. T. l'éxistence des Demons, comme Mr. Bekker le reconnoît, ils y auront aussi appris leurs opérations, puisqu'elle n'enseigne l'un que par raport à l'autre. Je suis &c.

CINQUIE'ME

CINQUIEME LETTRE.

MONSIEUR,

Je répons sans préambule à vos objections. Vous prétendés d'abord que les fables du Targum & des Rabins ont considérablement contribué à produire l'erreur des opérations des Demons. A quoi vous ajoutés que l'on a pû perdre la vraye signification du terme de Satan, & qu'il a pû signifier originairement autre chose, que ce que l'on entend aujourd'hui par celui de Diable.

Là-dessus vous accumulés je ne sçai combien de petits contes des Rabins pour fortifier vôtre premiere objection. Sans parler, dites vous, des noms qu'ils ont donnés aux Diables qu'ils avoient distingués en diverses espéces, de leurs rêveries touchant un Sammaël jaloux de la félicité de nos premiers Parens, des circonstances de sa conspiration contr'eux, de sa chute & de celle de ses complices, qui pourroit lire, sans rire, la fable qu'ils ont inventée touchant une certaine Lélis qu'ils prétendent avoir été la femme d'Adam avant que Dieu l'eût joint avec Eve? Que pendant 130 ans qu'Adam s'abstint du commerce de sa femme, il vint des Diableſſes

bleſſes vers lui, qui en devinrent grôſſes ; qu'elles accouchérent de Diables, d'Eſprits, de Spectres nocturnes & de Fantômes ; que ces Diableſſes, au nombre de quatre, s'appelloient *Lélis*, *Naomé*, *Ogaré*, *Machalos*.

Liv. 1. *Pag.* 160. Ce ſont autant de *fables*, dit l'Auteur, on en tombe d'accord ; mais ce ſont des fables qui n'excluënt nullement la vérité, qu'elles ſuppoſent au contraire. Les Rabins ont pû y avoir ajoûté leurs rêveries ; mais ces rêveries doivent avoir été fondées ſur un principe familier & d'une notorieté publique parmi les Juifs ; ſçavoir ſur les opérations des Diables.

Il faloit, par exemple, que l'Hiſtoire du Sammaël des Rabins qui conſpira contre Adam & Eve par le moyen du ſerpent, auquel Dieu coupa les pieds, que cette circonſtance de la malédiction lancée contre Sammaël & ſes complices, il faloit bien, dis-je, que cette Hiſtoire qui eſt priſe en ſubſtance du Chap. 3. du Livre de la Genéſe, découlât de certaines idées que les Juifs avoient conſervées, des opérations des Demons. Ils en parlent comme d'une choſe conſtante & avérée parmi leur nation. S'il y a de la fable ; il faut donc que quelque vérité ait précédé, qu'ils ayent trouvé un fondement poſé ſur lequel ils ayent bâti leurs fictions.

D'ailleurs je ne ſçai ce que vous poû-

riés

riés légitimement conclure des fables de la tradition Judaïque sur les opérations des Demons. Est-ce que parcequ'une vérité a été corrompuë de diverses fictions, on doit d'abord la rejetter ? Il n'y a aucun principe, aucune notion naturelle, qui puisse subir cet éxamen sans étre condamnée. Il n'y en a point qui n'ait été mal conçuë, & dont on n'ait abusé ; il n'y en aura donc point, que l'on puisse légitimement admettre. Où nous précipiterions-nous, Mr ?

Conclüons donc en général, que, quoique l'on ait erré en une infinité de maniéres sur la doctrine des Demons, qu'on les ait conçûs comme des substances ou matérielles ou spirituelles ou mixtes ; quoique les uns les ayent placés dans les étoiles, les autres sur la terre, les autres dans le Tartare ; quoiqu'il y ait eu autant de sentimens que de têtes sur leurs offices & sur leurs opérations ; quoiqu'on leur ait donné des pieds & des queuës de mulet avec des cornes de bouc ; quoiqu'on les ait appellés des Silphes, des Gnomes, des Salamandres ; tout cela ne prouvera tout au plus, que l'on a mal conçû la nature & les opérations des Demons ; mais nullement qu'il faille entierement rejetter le fond de cette doctrine, à cause des fables que la superstition y a mêlées.

Au reste, j'entre dans l'éxamen de la seconde

ſeconde partie de vôtre objection ; ſçavoir ſi le terme de Satan a pû ſignifier originairement autre choſe, que ce que l'on entend vulgairement par celui de Diable. Ces deux réflexions ſuffiront pour réſoudre vôtre difficulté. La premiere, c'eſt que les Juifs ont entendu leur propre langue ; & la ſeconde, c'eſt que les opérations des Demons leur étant une choſe fort-indifferente pour ſoutenir leurs innovations, & de nulle conſéquence pour les convaincre de leurs erreurs, rien n'a pû les porter à la corruption.

S'il étoit vrai, comme cela ſe recüeille des expoſitions de Mr. Bekker toujours oppoſé à lui-même, qu'il n'y eût dans le V. T. aucun terme qui ſignifiât proprement, ou qui pût, ſelon le génie de la langue Hebraïque & l'uſage d'alors, ſignifier ces eſprits que nous appellons Satan, Diables, &c. les Juifs qui ont des yeux pour le moins auſſi aigus que nous dans l'intelligence de leur langue, *eux qui doivent mieux entendre l'Ecriture Ste. que les autres*, auroient pris ces termes dans leur ſignification propre, enſorteque par ce nom de Satanim, ils n'auroient pas entendu *des Satans*, *des Anges de deſtruction ou de mort*, mais ſeulement des adverſaires, des hommes ennemis de Dieu & de ſa vérité. Les Sadduciens, par exemple, * qui *diſoient qu'il*

Liv. 1. pag. 369.

Pag. 198.

Act. 23. 8.

qu'il n'y avoit ni Ange ni esprit, auroient été bien fondés d'accuser St. Paul d'ignorance, de ce qu'il favorisoit le sentiment des Pharisiens qui prenoient l'affirmative; puisque les Pharisiens auroient mal entendu tous ces termes du V. T. qui auroient signifié originairement & selon l'usage d'alors, non des Anges & des Satans, mais seulement des hommes ou bons ou mauvais.

Outre cela, il n'est nullement probable, que les Juifs ayent perdu l'intelligence de ce terme de *Satan*. Il n'y en a point parmi eux qui ait été, & qui soit plus en usage, & par-consequent, il n'y en a point dont ils ayent entendu, & dont ils entendent mieux la vraye signification. Si donc les Juifs ont été imbus en substance de la doctrine commune des Demons; c'est parce qu'ils ont pris ces expressions ou pour ces intelligences pures & favorables, ou pour ces esprits impurs & adversaires; & s'ils les ont entenduës en ce sens, étant les mêmes que le St. Esprit a employées dans les Livres du V. T. elles auront aussi la même signification; & si elles ont la même signification, ce seront par-conséquent ces memes esprits qui opérent ici bas. Car il n'y a pas un seul Passage où ces termes se trouvent, qui ne nous enseigne formellement leurs opérations; enforteque c'est un principe incontestable

que

ſeconde partie de vôtre objection ; ſçavoir ſi le terme de Satan a pû ſignifier originairement autre choſe, que ce que l'on entend vulgairement par celui de Diable. Ces deux réflexions ſuffiront pour réſoudre vôtre difficulté. La premiere, c'eſt que les Juifs ont entendu leur propre langue ; & la ſeconde, c'eſt que les opérations des Demons leur étant une choſe fort-indifferente pour ſoutenir leurs innovations, & de nulle conſéquence pour les convaincre de leurs erreurs, rien n'a pû les porter à la corruption.

S'il étoit vrai, comme cela ſe recüeille des expoſitions de Mr. Bekker toujours oppoſé à lui-même, qu'il n'y eût dans le V. T. aucun terme qui ſignifiât proprement, ou qui pût, ſelon le génie de la langue Hebraïque & l'uſage d'alors, ſignifier ces eſprits que nous appellons Satan, Diables, &c. les Juifs qui ont des yeux pour le moins auſſi aigus que nous dans l'intelligence de leur langue, *eux qui doivent mieux entendre l'Ecriture Ste. que les autres*, auroient pris ces termes dans leur ſignification propre, enſorteque par ce nom de Satanim, ils n'auroient pas entendu *des Satans*, *des Anges de deſtruction ou de mort*, mais ſeulement des adverſaires, des hommes ennemis de Dieu & de ſa vérité. Les Sadduciens, par exemple, qui *diſoient qu'il*

Liv. 1. *pag.* 369.

Pag. 198.

Act. 23. 8.

qu'il n'y avoit ni Ange ni eſprit, auroient été bien fondés d'accuſer St. Paul d'ignorance, de ce qu'il favoriſoit le ſentiment des Phariſiens qui prenoient l'affirmative; puiſque les Phariſiens auroient mal entendu tous ces termes du V. T. qui auroient ſignifié originairement & ſelon l'uſage d'alors, non des Anges & des Satans, mais ſeulement des hommes ou bons ou mauvais.

Outre cela, il n'eſt nullement probable, que les Juifs ayent perdu l'intelligence de ce terme de *Satan*. Il n'y en a point parmi eux qui ait été, & qui ſoit plus en uſage, & par-conſequent, il n'y en a point dont ils ayent entendu, & dont ils entendent mieux la vraye ſignification. Si donc les Juifs ont été imbus en ſubſtance de la doctrine commune des Demons; c'eſt parce qu'ils ont pris ces expreſſions ou pour ces intelligences pures & favorables, ou pour ces eſprits impurs & adverſaires; & s'ils les ont entenduës en ce ſens, étant les mêmes que le St. Eſprit a employées dans les Livres du V. T. elles auront auſſi la même ſignification; & ſi elles ont la même ſignification, ce ſeront par-conſéquent ces memes eſprits qui opérent ici bas. Car il n'y a pas un ſeul Paſſage où ces termes ſe trouvent, qui ne nous enſeigne formellement leurs opérations; enſorteque c'eſt un principe inconteſtable

que

que Mr. Bekker n'a pas prévû, que ſi le V. T. nous apprent l'éxiſtence des Diables, on doit néceſſairement en inférer leurs opérations, parce qu'ils y paroiſſent par tout opérans. C'eſt pourquoi le St. Eſprit ayant écrit pour être entendu, les Juifs auront connû la ſignification de ce terme *Satanim*, dont les Prophetes leur auront expoſé le ſens conformément au genie & à l'idiome de la langue Ste. C'eſt pourquoi ils auront non ſeulement admis l'éxiſtence des Diables, mais auſſi leurs opérations ; parceque ces expreſſions en donnent ces deux idées inſéparables.

D'ailleurs, Mr. le conſentement unanime des Juifs ſur l'intelligence de ces termes, ne ſauroit vous être ſuſpect. J'avouë que les Commentaires de leurs Docteurs ont étrangement embarraſſé les Textes les plus ſimples & les plus naturels qui concernent le Meſſie. Leurs préjugés contre le Chriſtianiſme en ſont la cauſe. Ils ne veulent pas recevoir J. C. pour le vrai Meſſie, & pour ne le pas recevoir, il a falu diſputer ſur l'intelligence des Paſſages qui le déſignent comme au doigt. Ici, au contraire, les termes par leſquels nous entendons les Demons, ne concluans rien contre leur doctrine, & ne fourniſſans aucunes preuves pour les convaincre de leurs erreurs, ils les auront

ront laiſſés & entendus dans leur ſignification naturelle.

J'ajoûte, que ſi ces termes du V. T. dont on prétend que nous abuſons pour établir les opérations des Diables, ne ſignifioient proprement que des hommes, des adverſaires, & que la langue Ste. ne les eût jamais employés pour exprimer ces eſprits malfaiſans, ne doutés pas que les Juifs ne s'en prévaluſſent contre nous. Vous les verriés éxagérer la facilité des Chrêtiens à admettre cette fable des opérations des Demons, comme étant purement Payenne, & leur reprocher leur craſſe ignorance ſur l'intelligence de la langue Hebraïque. Vous ſçavés combien ils ſont ingénieux à nous critiquer ſur des vérités de la derniere évidence. Oublieroient-ils donc à cenſurer vivement nos fictions? Ils le feroient ſans doute avec d'autant plus de force, que la vérité leur fourniroit des armes, & qu'ils couvriroient notre doctrine d'un opprobre éternel. S'ils s'en abſtiennent, & s'ils concourent même avec nous à défendre ce ſentiment des opérations des Demons, quoiqu'ils y ayent ajouté quelques fables; c'eſt parce-qu'outre qu'ils ſçavent la vraye ſignification de ces termes, & que nous ne nous en ſervons pas pour les combattre, il y auroit trop d'abſurdité à en conteſter le ſens.

C'eſt

C'eſt aſſés inſiſter ſur vôtre premiere objection, je paſſe à la ſeconde conçûë en ces termes de Mr. Bekker. *Nous avons deſtiné*, dit-il, *ce premier Livre, afin de faire voir clairement* (c'eſt une de ces ſuppoſitions où l'on croit avoir donné une vûë claire deschoſes, ſans en avoir dit un ſeul mot) *que toutes ces opinions que l'on a conçûës touchant les Diables, les Divinations, les Sortiléges, ont eu leur premiere ſource parmi les Payens, d'où elles ont été introduites parmi les Juifs, qui pendant leur captivité en Babilône, eurent plus de commerce avec les Philoſophes, qu'ils n'en avoient eu dans le païs de Canaan, où ils avoient veſcu ſéparés de tous les autres peuples de la terre. Là ils prirent inſenſiblement la teinture des doctrines & des pratiques des Payens; au moins en ce qu'elles avoient qui ne leur paroiſſoit pas directement oppoſé à leur Loi. Le premier Chriſtianiſme ſortant enſuite du ſein des Juifs & de celui des Payens, conſerva auſſi la plûpart de ces mêmes doctrines.*

Liv. 1. Page 377.

Voila donc ce Peuple que Dieu conſervoit en Babilône comme un réſidu pour le faire retourner en ſa patrie, ce peuple inſtruit ſi familierement par les Prophetes, ſi épuré dans ſa doctrine & dans ſon culte, ſi ſcrupuleux obſervateur de ſes cérémonies, ſi peu complaiſant aux

aux prieres des Babiloniens *qui demandoient* aux Iſraëlites *des paroles de Cantiques, & de les rejouir de leurs violons* ; voila, dis-je, ce peuple accuſé de la plus noire & de la plus criminelle de toutes les ſuperſtitions. *Ils prirent inſenſiblement* en Babilône *la teinture des doctrines & des pratiques des Payens* ; c'eſt à dire qu'ils y reçûrent la doctrine des Demons, comme Mr. Bekker le dit expreſſement ; doctrine qui flêtrit la gloire & détruit la puiſſance de Dieu, qui ſoüille l'honneur de la vérité Divine ; doctrine qui deshonore les Sts Anges de Dieu, qui anéantit la charité, qui ôte la crainte de Dieu, qui jette ou dans le deſeſpoir, ou dans l'orgueil ; doctrine qui eſt la cauſe de l'hipocriſie, & la racine de tous les vices.

Pſ. 137. 3.

Voyès le Chap. 36. *du* 2. *liv.*

Ces opinions des opérations des Diables *furent introduites parmi les Juifs pendant leur captivité en Babilône. Dato, non conceſſo.*. Pendant la captivité des Juifs en Babilône, ils y eurent commerce avec les Philoſophes. *Là ils prirent inſenſiblement la teinture des doctrines & des pratiques Payennes ; au moins en ce qu'elles avoient qui ne leur paroiſſoit pas directement oppoſé à leur Loi.* Cette doctrine ſi impie paroiſſoit donc avoir quelque convenance avec la Loi de Dieu, ou tout au moins elle n'y étoit pas entierement oppoſée. Je

ne

ne ſçai comment cela a pû être ; puiſqu'il ne l'a donnée qu'afin qu'en attachant cette nation à ſon ſervice, il s'en fît un peuple péculier ſéparé des autres comme par une paroi entremoyenne, & diſtingué par ſa pureté des nations idolatres qu'il avoit abandonnées à leurs égaremens. Ces peuples donc bien loin d'avoir quelque choſe qui ne parût pas directement oppoſé à la Loi de Dieu dans une erreur auſſi capitale que celle des opérations des Demons, en ruinoient viſiblement les vérités fondamentales, dans l'hipothêſe de Mr. Bekker.

Mais laiſſons cette difficulté. *Le premier Chriſtianiſme*, pourſuit l'Auteur, *ſortant enſuite du ſein des Juifs & de celui des Payens, conſerva auſſi la plûpart de ces mêmes doctrines. C'eſt ainſi*, ajoute-t'il, *que d'une maniére inſenſible ſe jetterent les fondemens du Papiſme*; & c'eſt encore ainſi que du Papiſme cette erreur s'eſt provignée dans la Réformation ; comme Mr. Bekker le dit ailleurs.

Liv. 1. *Page* 382.

Ainſi, nous trouverons ſelon ſon raiſonnement, que ce que l'on croit parmi nous des Demons, n'eſt en ſubſtance, que ce que les Babiloniens ont enſeigné aux Juifs. C'eſt ce que cette gradation des Babiloniens aux Juifs, des Juifs aux premiers Chrêtiens, des premiers Chrêtiens aux

aux Papiſtes, & des Papiſtes aux Proteſtans, poſe évidemment. Etrange corruption ! Je m'étonne que Dieu ait ſouffert que ſon Egliſe ait été toujours infectée d'une erreur que Mr. Bekker dépeint ſous des traits ſi affreux ; & que ni les Prophetes qui étoient en Babilône, ni ceux qui inſtruiſirent les Iſraëlites aprés leur rétabliſſement, qui tonnoient, avec tant de véhémence contre les erreurs, ne ſe ſoient pas oppoſés au cours d'une ſuperſtition ſi craſſe & ſi impie.

Mais, ce n'eſt pas tout. Les Babiloniens auront été plus ſages & plus gens de bien que nous à cet égard. Plus les erreurs s'éloignent de leur ſource, & plus elles ſe groſſiſſent. Les Juifs ayant reçû la doctrine des Demons, des Babiloniens, y auront ajouté de nouvelles fictions. Leurs Rabins l'auront étrangement défigurée par leurs rêveries. L'Auteur nous en donne un échantillon au Chapitre 12 de ſon 1 Livre. Les premiers Chrêtiens l'ayant receuë ſi corrompuë, s'en ſeront *accommodès avec trop de facilité & de complaiſance, en vûë de gagner par-là les Payens ;* & le Papiſme qui a ſi ſcrupuleuſement conſervé cette opinion & qui y a ajoûté du ſien, nous l'aura tranſmiſe dans le plus haut dégré de corruption ; & nous l'aurons bonnement receuë telle ſans éxamen ſans réflexion ; même, nous

Liv. 1. *Pag.* 378.

Liv. 2. *Pag.* 211. aurons *encore jettè de l'huile dans ce feu.* N'eſt-ce pas là, Mr. faire un grand honneur à la Réformation, que de la rendre l'égout de la corruption des ſiecles. C'eſt cependant ce qui reſulte du raiſonnement de l'Auteur.

Pendant que nous ſommes ſur cette matiere, n'oublions pas de rapporter ces paroles de Mr. Bekker. *Voila*, dit-il, *toutes les raiſons pour leſquelles les Sages de ce monde ont cru autrefois ſans aucune Révélation ou Ecriture qu'il y avoit des eſprits ; à moins*, ajoute-t-il, *qu'ils n'ayent été éclairés par une lumiere ſombre, qui leur a apparû avec le tems par les fentes de la porte du Temple depuis que les Juifs ont été épars dans le Paganiſme avec la Bible, laquelle fait auſſi mention des Anges.* Tout ce paſſage en lui-même & conféré avec celui que vous venés de m'alléguer, n'eſt qu'un tiſſu de contradictions viſibles. Je n'en toucherai que deux ou trois des principales.

Liv. 2. *Pag.* 44.

La premiére qui ſaute aux yeux, *ſont toutes ces raiſons pour leſquelles les Sages du monde ont crû autrefois ſans aucune Revelation ou Ecriture qu'il y avoit des eſprits.* Car cela implique, ſi ces mêmes Sages ont puiſé cette opinion dans *la Bible qui fait auſſi mention des Anges ; depuis que les Juifs ont étè épars dans le Paganiſme.* Admettre les Demons *ſans aucune*

ne Révélation ou Ecriture ; & admettre les Demons par le moyen de la Révélation ou de l'Ecriture, c'eſt affirmer & nier une même choſe ; c'eſt un combat de deux propoſitions ſur un même ſujet, que toute la ſubtilité humaine ne ſauroit concilier.

Ne m'objectés point ce correctif de l'Auteur, *à moins qu'ils n'ayent été éclairés par une lumiere ſombre qui leur a apparû* par le moyen de la Bible. Ou ces Sages ont crû les Demons ſans Révélation, ou ils les ont crus par la Révélation. Ce ſont les deux Principes ſur quoi roulent les motifs de connoiſſance des Payens, ſelon Mr. Bekker. Car pour ce qui eſt de la raiſon naturelle, elle ne peut en être la cauſe ; l'Auteur l'avouë.

Si ces Sages ont crû les Demons ſans *aucune Révélation*, ce n'eſt donc plus par les motifs que la Bible leur auroit donnés. Si, au contraire, ils ont cru les Demons par la Révélation, ce n'eſt donc plus ſeulement par les motifs que leurs conceptions groſſieres de la Perfection de l'Etre Divin, ou les Idées de Platon & les Intelligences d'Ariſtote, auroient pû leur ſuggérer. Il n'y a pas moyen de tergiverſer ; ſi l'on ſe détermine à l'un, on détruira l'autre. Une vérité ne ſauroit être fondée ſur des Principes directement oppoſés. Vous auriés raiſon de vous

moquer de moi, ſi aprés avoir poſé pour une vérité conſtante que le ſoleil tourne autour de la terre ; j'ajoutois ce correctif ; à moins que la terre ne tourne autour du ſoleil.

Vous ne manquerés pas de vous prévaloir de ces contradictions ; & vous en inférerés, que quand on ne conſulte que ſes préjugés, il eſt tres-difficile de compoſer un Siſtême bien lié ; car il faut une mémoire fort-heureuſe pour ſe reſſouvenir de tant de principes qui n'ont rien de ſolide.

Au contraire, les vérités ſont naturelles, elles ſubſiſtent toujours ; & c'eſt pourquoi on les retient facilement. Mais les erreurs ſont autant de fantômes & de fauſſes luëurs qui échappent & diſparoiſſent en un moment. Elles ne laiſſent dans l'eſprit que des idées confuſes. De la vient, que quand on vient à les exprimer, n'y ayant rien de fixe d'où l'entendement emprunte ſes lumieres, on bronche à chaque mot.

J'ai toujours cherché dans un Auteur cette juſte harmonie, cette liaiſon étroite, cette mutuelle correſpondance des matieres, qui fait d'un livre comme un corps organiſé, dont toutes les parties aboutiſſent à un même Chef, dont les doctrines, quoique diverſes dans leurs objets, ſont ſi fortement unies, qu'elles

ſe

ſe répondent mutuellement, enſorte-que l'on ne ſauroit en ſéparer la moindre, ſans que le tout n'en ſouffre. Quand je trouve dans mon Auteur ce caractére, ce m'eſt un fort préjugé que ce qu'il écrit eſt vrai. Au contraire, quand je n'y vois que des vûës égarées, que des parties ſans liaiſon, que des Principes oppoſés, j'en infére d'abord que ce qu'il écrit eſt faux ; puiſque la vérité étant ſimple & toûjours égale, il ne faut que l'appercevoir pour écrire juſte.

Ce n'eſt point à Mr. Bekker, que je dois reſpecter par toutes ſortes de raiſons, que j'attribuë ce défaut, mais uniquement, à la proprieté des erreurs qu'il défend. S'il avoit employé les talens que Dieu lui a départis à l'édification de ſon Egliſe, il ſe ſeroit plus heureuſement diſtingué.

Vous trouverés encore dans ces paroles de Mr. Bekker, la même contradiction que nous avons dêja obſervée, ſi vous les comparés avec celle-ci. Il nous dit quelque part, qu'il *a deſtiné ſon premier Livre afin de faire voir clairement que ces opinions que l'on a conceuës touchant les Diables, les Divinations, les Sortilèges, ont eu leur premiere ſource parmi les Payens, d'où elles ont été introduites parmi les Juifs, qui pendant leur captivité en Babilône prirent inſenſiblement la teinture* *Liv. 1. Pag. 377.*

des doctrines & des pratiques des Payens. Au contraire, dans ſon ſecond Livre, ce ſont *les Juifs épars dans le Paganiſme avec la Bible*, qui ont appris aux Payens toutes ces opinions. Conciliés, je vous prie, ces idées, Mr.

Que cet aveu eſt déſolant ! *Les Sages du monde ont été éclairés par une lumiére ſombre, qui leur a apparu avec le tems par les fentes de la porte du Temple, depuis que les Juifs ont été épars dans le Paganiſme avec la Bible, laquelle fait auſſi mention des Anges.* Les Juifs & les Payens ayant puiſé dans une même ſource, il s'enſuit que le ſentiment des uns & des autres a été en ſubſtance le même ; & que la diverſité des noms qu'ils ont donnés aux Demons, n'étant procedée que de la diverſité des langues, ils y auront d'abord attaché les mêmes idées que la Bible leur aura fournies.

Ces *Juifs épars* auront été autant de Docteurs qui leur en auront facilité l'intelligence ; & ces *fentes du Temple* leur auront fait entrevoir une lumiere, qui, quoique *ſombre*, étant jointe aux autres voyës de connoiſſance, aura été ſuffiſante pour les éclairer.

Et ainſi, les Juifs & les Payens fondés ſur un même Principe, auront eu au fond, les mêmes notions ; & ſi on y remarque quelque diférence, ce ne ſera que

ſur

ſur les dégrés de connoiſſance ; les uns ayant été vivement illuminés, & les autres n'ayant été éclairés *que par une ſombre lumiere ;* de la même maniére, qu'un homme proche d'une tour poûra diſçerner, ſi elle eſt ronde ou quarée ; au lieu qu'un autre, dans une diſtance trop éloignée, n'en poûra rien décider de poſitif ; quoique celui qui en eſt éloigné affirme auſſi véritablement, que c'eſt une tour, que celui qui en eſt proche.

Mr. Bekker qui veut, que les Anges bons ou mauvais des Juifs, tels que la Bible nous les repreſente, & les Demons des Payens, n'ayent rien eu de commun, ne devoit pas forcer lui-même ce retranchement, ſi néceſſaire pour fortifier ſon premier Livre, & le mettre à couvert des inſultes des critiques.

Vous vous faites de votre troiſiéme objection une eſpéce de triomphe. Voici, ce me ſemble, à quoi elle ſe réduit. Les Philoſophes Payens qui ont inventé tant de fables, ne pouroient-ils pas avoir forgé celle des opérations des Demons ſur la terre ; & les peuples ignorans qui vénéroient toutes leurs productions, comme émanées de Sages infaillibles, ne les auroient-ils pas receuës aveuglément.

Ovid. Amor. lib. 3. Eleg. 8.

At ſacri vates & Divum cura vocamur.
Sunt etiam qui nos Numen habere putent.

Afinque cela pût être, vous m'avouërés premierement, qu'il faudroit que ce ſentiment des Demons eût quelque liaiſon avec leurs Principes; & qu'il s'en tirât comme une conſéquence. Or les Principes des Philoſophes Payens, ne peuvent être conſiderés préciſément en eux-mêmes, comme l'origine de cette opinion.

Ce ſont des Principes purement naturels. Leur raiſon aveuglée de préjugés, s'eſt égarée en une infinité d'erreurs. Mais plus on épaiſſira leurs ténêbres, & plus trouvera-t-on, qu'il leur a été impoſſible d'apperçevoir des Demons, tels qu'ils nous les ont repreſentés dans nôtre troiſieme Lettre. C'eſt un miſtére où la raiſon ne ſauroit pénétrer, & que la Révélation ſeule nous enſeigne. C'eſt Mr. Bekker qui le dit en pluſieurs lieux de ſon Ouvrage.

En ſecond lieu, vous ne ſçauriés nier, qu'afin que l'on pût tirer des Principes des Philoſophes, les opérations des Demons, il faudroit que ce ſentiment n'y fût pas directement oppoſé; j'entens ſelon leur hipothêſe. Ils ſe ſont imaginés que les Demons rempliſſoient ce vuide immenſe qui

qui ſe trouve entre les hommes & les Dieux. Mais leurs idées de la Divinité détruiſoient entierement cette opinion, par ces deux raiſons.

La premiere, c'eſt que les Philoſophes & entr'autres Platon, que l'on veut qui ait été un des premiers de ceux qui ont introduit les Demons, établiſſent ſi fortement l'action de la Providence de Dieu à regir toutes les créatures, que, ſur ce Principe, ils rejettent quelquefois la pluralité des Dieux, comme des agens non ſeulement inutiles, mais encore incompatibles avec les ſoins de la Providence.

La ſeconde raiſon, c'eſt que Platon qui eſt celui des Grecs qui a conçû la plus haute idée de Dieu, ſeroit celui qui auroit été le plus abſurde, en rempliſſant de Demons le vuide infini qui eſt entre Dieu & les hommes. Il conçoit les Demons élevés au-deſſus des hommes; mais il conçoit auſſi Dieu comme un Etre infini; & par conſéquent dans ſon hipothêſe, il eſt impoſſible que les Demons étant bornés, puiſſent toucher de prés la Divinité, & être comme un canal de communication des Dieux aux hommes.

C'a été cependant ſon opinion. Je l'avouë. Mais, bien loin de découler de ſon principe, elle y eſt oppoſée. *Il faut*, dit *Philo Judæus de Gigant.*

Philon Juif en Platoniſant, *que tout le monde ſoit animé*, & qu'il y ait par-conſéquent des Géniës. On lui pardonne ce ſentiment ; il l'avoit apris du V. T. & il le mêle des fictions Platoniciennes. Mais rien ne peut excuſer Platon d'avoir deviné une vérité oppoſée à ſes Principes ; à moins que l'on n'avouë qu'il en avoit tiré le fond des Juifs, ſur lequel il a bâti ſes chimeres. Et ainſi, vous voyés, Mr. que votre objection me fournit une preuve contre vous.

Mais, tous les Philoſophes n'ont pas eu des notions naturelles auſſi pures que Platon. Ils ſe ſont imaginés une infinité de Dieux chimériques, & pourquoi ne ſe ſeroient-ils pas auſſi forgés des Demons opérans pour gouverner le monde, où les ſoins des Dieux n'auroient pû s'étendre ?

Sans critiquer lur le fond de vôtre objection, je la rétorquerai ſimplement contre vous.

Pourquoi ces Philoſophes ſe ſeroient-ils imaginés des Demons, des Lieutenans des Dieux, *pour partager entr'eux le gouvernement du monde ?* Cela auroit-été bon, s'ils n'avoient conçû qu'un Dieu oiſif dans le Ciel. Ils auroient pû en inférer qu'il faloit établir des Demons dans chaque partie du monde pour ſuppléer par leur vigilance à la moleſſe d'un

Liv. 2. Pag. 42.

Ju-

Jupiter. Mais, ils avoient rempli l'Univers d'une foule de Dieux. Chacun avoit ſon petit diſtrict, ſon petit gouvernement. Quelle part auroient donc pû avoir les Demons dans le gouvernement du monde, qui n'étoit dêja que trop chargé de tant de petits Maîtres, & trop borné pour ſatisfaire leur ambition? Avoir donné à ces Intelligences qui régiſſoient ſi facilement leurs petits Etats, des Coadjuteurs & des Lieutenans, pour partager entr'eux l'autorité & le Gouvernement qu'ils n'auroient pû adminiſtrer ſeuls, n'auroit-ce pas été une abſurdité viſible?

Vous m'objecterés ſans doute, que toutes ces Divinités inférieures n'étoient autre choſe, que ce que les Payens appelloient Demons, de certains Etres ſur leſquels les grands Dieux ſe déchargeoient du ſoin des choſes ſublunaires. J'avouë que tous ces Dieux étoient au fond véritablement des Demons, qui ſe faiſoient adorer ſous les noms des Dieux. Mais je nie que les Payens ayent généralement crû que leurs Dieux ayent été des Demons, ou qu'ils leur ayent attribué aucun pouvoir ſuprême. C'eſt ce que nous avons amplement prouvé. D'ailleurs notre Auteur qui veut que les Demons ayent partagé avec les Dieux, dans l'intention des Payens, le gouvernement du monde, c'eſt à dire de ce qu'ils conſidé-

roient être de la plus grande importance ; ſe contredit ouvertement, une ligne aprés, en diſant, que *ces eſprits étoient*, ſelon les Payens, *des Etres d'une nature plus parfaite que les corps, leſquels n'ont pas l'eſprit requis pour le gouvernement de quelque choſe d'importance.* Qui a jamais rien lû de plus oppoſé ?

Liv. 2. Pag. 43.

Je ne ſaurois paſſer cette objection, ſans y faire une ſeconde réfléxion. C'eſt que, bien loin que cette fécondité des Philoſophes à produire des erreurs ait engendré celle des opérations des Demons, elle devoit au contraire les proſcrire du monde. Pourquoi ces gens plongés dans les délices du ſiecle, & abrutis dans leurs ſenſualités, ſe ſeroient-ils imaginés ces objets de terreur ? *Mangeons & beuvons, car demain nous moûrons* ; donnons nous du bon tems, & goûtons avec joye le plaiſir de la vie. Etrange folie de ſuppoſer des Cacodemons furieux, & de s'effrayer de ces terreurs paniques !

Aprés avoir reſolu vos dificultés, qu'il me ſoit auſſi permis de vous prier de lever charitablement un ſcrupule que Mr. Bekker m'a fait naître en liſant ſon Ouvrage. Car je ne ſaurois vous diſſimuler que ſi j'étois de ſon opinion, je ne me ſentirois pas moins gêné que lui. *Il me ſemble* auſſi, *que J. C. confirmoit la commune opinion*, que l'on avoit alors du Diable,

Liv. 2. Pag. 496.

tant

tant par ſes diſcours, que par ſes actions; parcequ'il diſoit les choſes d'une maniere qui faiſoit croire qu'il fût auſſi de cette opinion, que c'étoit veritablement des malins eſprits qui étant entrés dans les corps des hommes, leur cauſoient au-dedans mille ſortes de tourmens & de miſéres. Voila la dificulté; & en voici la ſolution. *C'a été la maniere de J. C. de s'accommoder au langage qui avoit tiré ſon origine en partie d'un tel abus.* Pag. 5. 141

C'eſt-là le Principe favori de tous nos Novateurs. Se ſentent-ils preſſés par des paſſages exprés des Stes. Ecritures qui détruiſent leurs erreurs, la ſolution eſt toujours prête, c'eſt que l'Ecriture parle avec le vulgaire. S'agit-il, par exemple, d'éluder la preuve que l'on emprunte des Citations que J. C. & ſes Apôtres ont ſouvent faites du Pentateüque ſous le nom de Moïſe, qui montrent que Moïſe en eſt véritablement l'Auteur, *c'eſt*, dit un moderne, *que J. C. & ſes Apôtres n'étant pas venus au monde pour enſeigner la Critique aux Juifs, il ne faut s'étonner, s'ils parlent ſelon l'opinion vulgaire.*

Il y a trop de choſes à dire ſur ce Principe pour l'examiner dans toute ſon étenduë. J'obſerverai ſeulement qu'outre le profond reſpect que l'on doit à la Parole de Dieu, qui porte les ames pieuſes à s'abſtenir de ces ſortes d'expreſſions, c'eſt

que l'utilité que l'on en peut tirer eſt ſi peu de choſe, en comparaiſon de l'abus que l'on en fait tous les jours, que le meilleur eſt de ne s'en point ſervir.

On ſçait bien que l'intention du St. Eſprit n'a pas été de nous rendre Philoſophes ou Critiques, & que même il y a dans l'Ecriture de certaines expreſſions figurées qui ne peuvent pas étre entenduës au pied de la lettre. Mais, qu'eſt-il beſoin d'y appliquer ce Principe, puiſque le ſens commun en donne l'intelligence ?

Il y a d'autres Paſſages qui ſemblent donner des idées oppoſées aux vérités naturelles, & particuliement aux Principes de la Philoſophie moderne. Mais, il eſt encore tres-facile de les entendre ſans leur faire de violence, pour-peu que l'on faſſe de réflexion ſur le but que les Auteurs ſacrés ſe ſont propoſés.

Combien de fois, par éxemple, a-t-on objecté ce paſſage du Livre de la Geneſe, où Moïſe parle des *deux grands Luminaires* excluſivement aux autres qui ſont incomparablement plus vaſtes, pour prouver que l'Ecriture Ste. parle ſelon l'opinion du vulgaire. Ce n'eſt neanmoins point du tout l'intention de Moïſe de dire que ces deux Luminaires ſoient ſupérieurs aux aſtres, quand à leur étenduë, mais, ſeulement quand à lumiere qu'ils nous com-

communiquent. On ſçait bien que les aſtres ont une lumiere propre, & que celle de la lune eſt empruntée & réflêchie ; mais, par raport à nous, elle eſt un grand Luminaire, parce-qu'elle nous tranſmet plus de lumiere que toutes les étoiles.

On poûroit encore obſerver la même choſe ſur cette fameuſe queſtion ; ſçavoir ſi le St. Eſprit ne parle pas avec le vulgaire, lorſqu'il poſe en pluſieurs endroits le mouvement du ſoleil. Les Carteſiens n'ont point trouvé d'autre moyen pour défendre leur hipothêſe des attaques des Theologiens. Mais, il ſemble qu'il ne ſeroit pas impoſſible de la concilier avec ces paſſages ; car par l'explication que Deſcartes donne de la nature du mouvement, dans la ſeconde partie de ſes Principes, il enſeigne clairement que la *tranſlation* par laquelle un certain corps ſe meut proche d'autres, qui ſont conſidérés comme en repos, eſt ſeulement un mode ; & non pas quelque choſe de ſubſiſtant, comme la figure eſt le mode de la choſe figurée ; enſorte que le mouvement & le repos, ne ſont que deux divers modes. De là vient que tout ce qu'il y a de réel & de poſitif dans les corps qui ſe meuvent, ſe doit auſſi trouver dans les autres qui leur ſont contigus, que l'on conſidére néanmoins entierement en repos ; & par conſéquent cette

tran-

que l'utilité que l'on en peut tirer eſt ſi peu de choſe, en comparaiſon de l'abus que l'on en fait tous les jours, que le meilleur eſt de ne s'en point ſervir.

On ſçait bien que l'intention du St. Eſprit n'a pas été de nous rendre Philoſophes ou Critiques, & que même il y a dans l'Ecriture de certaines expreſſions figurées qui ne peuvent pas être entenduës au pied de la lettre. Mais, qu'eſt-il beſoin d'y appliquer ce Principe, puiſque le ſens commun en donne l'intelligence ?

Il y a d'autres Paſſages qui ſemblent donner des idées oppoſées aux vérités naturelles, & particuliement aux Principes de la Philoſophie moderne. Mais, il eſt encore tres-facile de les entendre ſans leur faire de violence, pour-peu que l'on faſſe de réflexion ſur le but que les Auteurs ſacrés ſe ſont propoſés.

Combien de fois, par éxemple, a-t-on objecté ce paſſage du Livre de la Geneſe, où Moïſe parle des *deux grands Luminaires* excluſivement aux autres qui ſont incomparablement plus vaſtes, pour prouver que l'Ecriture Ste. parle ſelon l'opinion du vulgaire. Ce n'eſt neanmoins point du tout l'intention de Moïſe de dire que ces deux Luminaires ſoient ſupérieurs aux aſtres, quand à leur étenduë, mais, ſeulement quand à lumiere qu'ils nous com-

communiquent. On ſçait bien que les astres ont une lumiere propre, & que celle de la lune eſt empruntée & réfléchie ; mais, par raport à nous, elle eſt un grand luminaire, parce-qu'elle nous tranſmet plus de lumiere que toutes les étoiles.

On poûroit encore obſerver la même choſe ſur cette fameuſe queſtion ; ſçavoir ſi le St. Eſprit ne parle pas avec le vulgaire, lorſqu'il poſe en pluſieurs endroits le mouvement du ſoleil. Les Carteſiens n'ont point trouvé d'autre moyen pour défendre leur hipothêſe des attaques des Theologiens. Mais, il ſemble qu'il ne ſeroit pas impoſſible de la concilier avec ces paſſages ; car par l'explication que Deſcartes donne de la nature du mouvement, dans la ſeconde partie de ſes Principes, il enſeigne clairement que la *tranſlation* par laquelle un certain corps ſe meut proche d'autres, qui ſont conſidérés comme en repos, eſt ſeulement un mode ; & non pas quelque choſe de ſubſiſtant, comme la figure eſt le mode de la choſe figurée ; enſorte que le mouvement & le repos, ne ſont que deux divers modes. De là vient que tout ce qu'il y a de réel & de poſitif dans les corps qui ſe meuvent, ſe doit auſſi trouver dans les autres qui leur ſont contigus, que l'on conſidére néanmoins entierement en repos ; & par conſéquent cette

tran-

tranſlation d'un corps de la *proximité* d'un autre que l'on regarde comme fixe, eſt réciproque & leur eſt commune.

Et ainſi, en appliquant ce Principe au mouvement de la terre & au repos du Soleil, on poura dire que ce mouvement n'étant qu'un mode relatif, il leur eſt commun & reciproque, l'un ne pouvant ſe mouvoir, que l'autre que l'on ſuppoſe comme en repos, ne participe auſſi à ſon mouvement; & la raiſon en eſt, que le ſoleil qui eſt conſidéré comme immobile, ne change pas moins de *proximité*, que la terre qui ſe meut autour du Soleil. En ce ſens Virgile auroit été moins Poëte que Philoſophe Carteſien.

——— *Terra urbeſque recedunt.*

Au reſte, ce que je recüeille de cette conſidération, c'eſt que dans l'éxamen de tous les Paſſages de l'Ecriture Ste. où il eſt parlé des choſes naturelles, l'on y trouvera toujours de certaines relations, de certaines proprietés que le St. Eſprit a euës en vuë, qui conviennent naturellement aux divers ſujets auſquels il les applique, ſans qu'il faille le faire parler ſelon les opinions erronées du vulgaire.

Aprés cela, jugés, Mr. combien ſont condamnables ceux qui appliquent ce Principe aux vérités revélées, & qui veulent

lent que J. C. & ſes Apôtres ayent confirmé les erreurs, en ſe ſervant des expreſſions erronées du vulgaire, ſans les avoir auparavant rectifiées ; car c'eſt-là préciſément ce qui réſulte de leur Principe ; mais particulierement de celui de Mr. Bekker.

Il faut que vous en tombiés d'accord. La vrayë doctrine des Anges & des Diables eſt l'objet de la ſeule Révélation. Les Juifs & les Payens l'avoient tellement corrompuë par leurs erreurs qu'elle n'étoit plus reconnoiſſable. Ces erreurs étoient capitales ; car en les admettant, on ravit à Dieu la gloire qui lui appartient. Par celle des opérations des Demons *ſont ſappés les points fondamentaux de la Religion Chrêtienne. Il eſt impoſſible qu'elle tienne, ſi on vient à l'attaquer de ce côté-là. Un Athée n'a pas beſoin d'autres armes, que celles de cette opinion, pour battre en ruïne toute la Religion Chrétienne &c.* Ce n'eſt-là qu'un petit extrait de ce Chapitre monſtrueux. *Chap. 35. du 2. Liv.*

Or J. C. eſt venu au monde pour détruire les oeuvres du Diable. Sa charge de Prophete l'obligeoit à inſtruire les ignorans & à combattre la ſuperſtition. Vous le voyés par tout reprendre les vices & foudroyer les erreurs ſans aucune tolérance. Mais pour ce qui eſt des opérations des

des Anges & des Diables, pas la moindre cenſure ni la moindre correction. Sa gloire, dit-on, y eſt interreſſée ; & celui qui ne donne point ſa gloire à un autre, qui en eſt infinîment jaloux, aura ſouffert ces égaremens de l'eſprit humain, ſans le rappeller à ſon devoir ; il aura permis que l'honneur qui lui appartient ſoit terni par cette ſuperſtition groſſiére. Par ces erreurs *ſont ſappés les points fondamentaux de la Religion Chrêtienne* ; Et J. C. les aura laiſſées dans toute leur vigueur. Au lieu de fonder les vérités qu'il annonçoit, ſur des fondemens inébranlables, il ne les aura appuyées que ſur le ſable mouvant. Mais, que dis-je, il aura lui-même travaillé à les détruire, en employant ces mêmes termes que les Juifs avoient corrompus, dont les Payens avoient abuſé, & en leur en donnant les mêmes idées.

Il eſt évident, qu'un terme dont on a détourné la ſignification a d'autres ſujets, & que l'uſage a fortement établie, eſt généralement reçû en ce ſens par les peuples qui parlent une même langue. Or les Juifs n'ayant point appris avant l'incarnation de J C. que ces noms qu'ils donnoient aux Anges & aux Demons avoient été détournés de leur ſignification naturelle, auront attaché à ce terme de Satan les fauſſes idées ſous leſquel-

les

les ils l'avoient toujours conçû. Et J. C. bien loin de diſſiper ces préjugés des Juifs, les aura confirmés dans l'erreur, en s'énonçant lui-même dans les mêmes termes, ſans leur avoir reſtitué leur vrai ſens, & en fomentant la ſuperſtition par des exemples fabuleux d'hommes obſedés & délivrés des Demons. Les Apôtres auront auſſi autoriſé l'erreur, en attribuant par tout des opérations aux Diables, que ni les Juifs ni les Payens n'auront pû prendre en un autre ſens, qu'en celui qui étoit alors en uſage. Conférés ſûrement cette objection avec le Chapitre 28 du 2 Livre de l'Auteur ; car je prétens que la maniere dont Mr. Bekker y repond, rend mon objection entierement indiſſoluble.

SIXIEME LETTRE.

MONSIEUR,

Aprés avoir levé les principales difficultés que vous avés faites contre la preuve que j'ai employée ; ſçavoir, que ſi le V. T. enſeigne l'éxiſtence des Anges en général, il établit auſſi leurs opérations, je me ſervirai d'un ſemblable principe par raport à tous ces Peuples barbares, qui n'ayant eu aucune connoiſſance du V. T. ont

ont cependant crû l'éxiſtence & les opérations des Demons.

C'eſt, dit-on, ce qu'ils ont crû ſans raiſon. *Les erreurs ſe ſuivent de prés.* Ils ſe ſont forgés des Cacodemons, des Goquis, des Ratſaſias, des Mapojas, des Agnans &c. & ils leur ont attribué des opérations auſſi bizarres, que les noms qu'ils leur ont donnés.

Que ces opérations ſoient autant de chimére; nous les abandonnons pour un moment au jugement de Mr. Bekker. Mais, au moins, il faudra qu'il avouë d'abord, que *tous les Payens anciens & modernes, Européens, Aſiatiques, Américains, Septentrionaux & Méridionaux, conviennent en ces trois points principaux, qui ſont d'une vérité inconteſtable.*

Liv. 1. Pag. 133. 134.

I. Qu'il y a ſeulement un premier Etre, ou une Divinité ſuprême.

II. Qu'il y a des Eſprits qui ont eu un commencement, & qui ſont diſtingués des ames humaines.

III. Que ces eſprits ſont ou bons, ou mauvais; & que les uns ſont amis des hommes, & que les autres ſont leurs ennemis.

Voici donc tous les peuples du monde imbus de l'opinion des Demons. L'on infére de cet aveu, que ce qu'ils en ſçavent, quelque erroné qu'il ſoit, doit leur

leur être connû par la voye d'opération. Et pour mettre cette vérité dans un plein jour, faites, s'il vous plaît, cette remarque.

C'eſt qu'il eſt impoſſible qu'une ſeule & même créance univerſellement répanduë, & conſtamment receuë, puiſſe être entierement fauſſe dans le fond.

Je dis *univerſellement*; car je prens ce terme d'univerſel dans ſa ſignification naturelle, pour ſignifier ce conſentement unanime de toutes les nations auſſi bien de celles qui ont été inconnuës à nôtre Continent, que des autres avec qui l'on a pû avoir quelques liaiſons. J'ajoute, *conſtamment*, pour mettre de la diférence entre la créance ſolide des Demons & les opinions qui n'ayant rien de fixe, ne durent que quelque tems. Je me ſers auſſi de cette reſtriction, *dans le fond*, pour ne pas confondre avec la ſubſtance de cette doctrine, les idées erronées ſous leſquelles on l'a conçuë & qui ont été diverſes ſelon la diverſité de l'imagination. En ce ſens, c'eſt une abſurdité de ſoutenir que les Demons étans de pures chiméres ſelon l'opinion des peuples, ils les ayent univerſellement & conſtamment admis.

L'imagination peut bien ſe forger des Pégaſes & des montagnes d'or. Mais ſans obſerver que, quoique ces fictions n'éxiſtent pas formellement telles, la matiere dont

dont elles ſont compoſées éxiſte hors de l'entendement, & que par conſéquent, il faudroit qu'il y eût de certaines idées que l'imagination eût recueillies, pour en compoſer les Demons ; outre cela, c'eſt que ces productions chimériques n'ayant rien de fixe, elles ne poûront avoir été univerſelles & conſtantes.

Les vérités naturelles peuvent être univerſellement receuës. I. Parceque Dieu les a gravées dans l'entendement de tous les hommes. Ils n'ont qu'à conſulter ces notions générales, pour en appercevoir l'évidence. II. Parceque le propre d'une vérité eſt d'être ſimple & droite. Et comme un corps ſe détermine naturellement à décrire une ligne droite, & qu'il y perſévéreroit éternellement, s'il ne rencontroit d'autres corps, qui rendent ſon mouvement oblique ; auſſi les vérités déterminent l'homme à ſuivre toûjours la rectitude de leurs impreſſions, & il y perſévéreroit, s'il n'en étoit détourné par ſa corruption. III. Les vérités ſont plus univerſelles, parcequ'elles ſont plus anciennes que les erreurs. Ce qui eſt le premier eſt toujours vrai, & ce qui eſt venu aprés eſt faux. C'eſt pourquoi les vérités étans autant de principes, il eſt naturel d'y tendre.

Examinés, Mr. ſi les chiméres que l'imagination produit, ont ces conditions. Dieu les a-t-il empreintes dans l'eſprit ? Nul-

Nullement ; il conduiroit l'homme dans l'erreur. Sont-elles ſimples & droites ? Point du tout ; au contraire ce ſont des compoſitions & des fictions de l'imagination, qui n'ayant rien d'arreſté à cauſe de la multiplicité & de la diverſité de ſes conceptions, s'égare & s'évapore en une infinité de rêveries. Enfin, ont-elles le caractére de priorité que toutes les vérités portent ? Ce ſeroit avancer une contradiction ; car une choſe imaginée n'eſt telle, que parcequ'elle eſt poſtérieure aux idées que l'imagination raſſemble.

Si donc, les Demons ont été, par raport aux Payens, de pures chiméres, ç'auront été ces chiméres, qui auront été conſtamment reçeuës de tous les peuples ; comme ſi Dieu les avoit gravées dans leurs eſprits. Elles auront été admiſes comme des vérités de ſimple démonſtration, quoiqu'elles empruntent leur nature & leur éxiſtence de la diverſité des conceptions, qui ne ſauroient étre uniformes chés tous les peuples. Elles auront eu leur origine dés la fondation du monde, & ſe ſeront conſervées juſqu'à nous ; & cependant ce ſeront des fictions qui dépendent du caprice de l'homme. La ſeule propoſition de ces abſurdités ſuffit pour les refuter.

Depuis la diſperſion des peuples, il eſt aſſés probable que les Américains n'ont eu

eu aucune communication avec le reſte du monde. L'hiſtoire ne nous en donne aucune certitude. Et néanmoins cette imagination des Demons ſe ſera conſervée parmi eux pendant un grand nombre de ſiecles, nonobſtant leur ignorance, leur brutalité, leurs extravagances.

Non, Mr. afinqu'une créance ſe perpetuë, elle doit avoir quelque choſe de ſolide; autrement il eſt évident que le coeur s'abandonnera à la vanité de ſes imaginations, que d'une erreur il ſe précipitera dans une autre; s'il n'y a rien qui l'arrête & qui le détermine.

Mais, dirés-vous, vous ne pouvés pas ſoutenir que la connoiſſance des Demons porte ces caractéres propres aux vérités naturelles. Dieu ne les a point empreintes dans l'entendement, & la raiſon quelque éclairée qu'elle ſoit, ne ſauroit s'élever juſque-là ſans le ſecours de la Révélation?

Ne voyés-vous pas, Mr. que vous me conduiſés naturellement à tirer cette conſéquence; à laquelle je ne prévois pas que l'on puiſſe rien objecter de raiſonnable; c'eſt que ſi les Demons ont été univerſellement & conſtamment reçûs de tous les peuples du monde, il faut que cette connoiſſance découle de quelque cauſe ſolide. Elle ne vient ni de l'Ecriture

ni

ni de la raiſon, ni de l'imagination, elle dérive donc uniquement des opérations mêmes des Demons.

Sur ce Principe, il n'y a rien de plus facile, que de rétorquer les objections de Mr. Bekker contre lui-même. Car ces préjugés & cette corruption générale du Paganiſme ſur la doctrine des Demons, bien loin d'en détruire la vérité, la ſuppoſent au contraire.

On ne ſçauroit former de préjugés ſur un pur néant; or ſi les Demons n'ont point été connu des Payens par la voye d'opération, ils ont dû être chés eux de purs néans; & par-conſéquent ils n'ont pû en former aucuns préjugés.

Ma Majeure eſt ſans conteſtation. Le néant ne fournit aucunes idées; *nihili nulla ſunt affectiones.* On a beau méditer ſur un rien, on n'y trouvera que du néant. Et c'eſt, pour le dire en paſſant, l'abus de ce Principe qui a porté les Philoſophes modernes à ſoutenir l'infinité de l'étenduë; parcequ'il eſt impoſſible, ſelon eux, d'y poſer de certaines limites, que l'on ne conçoive toujours au-de-là quelque étenduë que l'on ne ſçauroit même définir de l'eſprit. Mais on ſe trompe. Si l'on ne peut pas s'imaginer une certaine étenduë renfermée dans de certaines bornes, on doit ſeulement en conclure, qu'un rien ne pouvant être l'object de notre

eu aucune communication avec le reſte du monde. L'hiſtoire ne nous en donne aucune certitude. Et néanmoins cette imagination des Demons ſe ſera conſervée parmi eux pendant un grand nombre de ſiecles, nonobſtant leur ignorance, leur brutalité, leurs extravagances.

Non, Mr. afinqu'une créance ſe perpetuë, elle doit avoir quelque choſe de ſolide; autrement il eſt évident que le coeur s'abandonnera à la vanité de ſes imaginations, que d'une erreur il ſe précipitera dans une autre; s'il n'y a rien qui l'arrête & qui le détermine.

Mais, dirés-vous, vous ne pouvés pas ſoutenir que la connoiſſance des Demons porte ces caractéres propres aux vérités naturelles. Dieu ne les a point empreintes dans l'entendement, & la raiſon quelque éclairée qu'elle ſoit, ne ſauroit s'élever juſque-là ſans le ſecours de la Révélation?

Ne voyés-vous pas, Mr. que vous me conduiſés naturellement à tirer cette conſéquence; à laquelle je ne prévois pas que l'on puiſſe rien objecter de raiſonnable; c'eſt que ſi les Demons ont été univerſellement & conſtamment reçûs de tous les peuples du monde, il faut que cette connoiſſance découle de quelque cauſe ſolide. Elle ne vient ni de l'Ecriture

ni

ni de la raiſon, ni de l'imagination, elle dérive donc uniquement des opérations mêmes des Demons.

Sur ce Principe, il n'y a rien de plus facile, que de rétorquer les objections de Mr. Bekker contre lui-même. Car ces préjugés & cette corruption générale du Paganiſme ſur la doctrine des Demons, bien loin d'en détruire la vérité, la ſuppoſent au contraire.

On ne ſçauroit former de préjugés ſur un pur néant; or ſi les Demons n'ont point été connu des Payens par la voye d'opération, ils ont dû être chés eux de purs néans; & par-conſéquent ils n'ont pû en former aucuns préjugés.

Ma Majeure eſt ſans conteſtation. Le néant ne fournit aucunes idées; *nihili nulla ſunt affectiones.* On a beau méditer ſur un rien, on n'y trouvera que du néant. Et c'eſt, pour le dire en paſſant, l'abus de ce Principe qui a porté les Philoſophes modernes à ſoutenir l'infinité de l'étenduë; parcequ'il eſt impoſſible, ſelon eux, d'y poſer de certaines limites, que l'on ne conçoive toujours au-de-là quelque étenduë que l'on ne ſçauroit même définir de l'eſprit. Mais on ſe trompe. Si l'on ne peut pas s'imaginer une certaine étenduë renfermée dans de certaines bornes, on doit ſeulement en conclure, qu'un rien ne pouvant être l'objet de notre

perception, ce seroit une absurdité, que de prétendre y trouver quelques affections Ainsi, je puis donner à l'étenduë des limites, sans que je sois obligé d'établir aucun vuide dans la nature, ou que l'évidence de mon idée soit obscurçie, parce que je puis également dire, qu'il n'y a rien aprés cette vaste étenduë, que je dis qu'il, n'y avoit rien avant la création. Ces deux choses, si on les éxamine sans passion, ont les mêmes notions. Et pour ce qui est de l'objection ordinaire, que l'esprit ne sauroit concevoir une étenduë bornée d'un rien, c'est parceque le néant ne fournit de lui-même, aucunes idées; mais seulement par opposition à l'Etre.

Si donc les Demons sont de purs néans à les considérer tels que les peuples les ont conçûs, il est impossible qu'ils en ayent eu le moindre préjugé; parcequ'un préjugé renferme dans sa signification, un sujet qui fournit à l'entendement quelques idées, qui n'étant pas assés bien développées, la volonté n'en sauroit faire aucun jugement vrai; & lorsqu'elle en décide, c'est ce que l'on appelle un préjugé.

Ma Mineure est évidente. Si les Demons n'ont point été connus par la voye d'opération, ils ont été chés les Payens de purs néans. Ni la revélation ni la raison ne leur ont point donné cette connoissance,

noiſſance. Et par-conſéquent ma Concluſion eſt néceſſaire, que ces peuples n'en ont pû former aucuns préjugés.

Car il en eſt de l'entendement à-peu-prés comme d'un miroir. Il doit y avoir quelque choſe qui lui imprime ſa reſſemblance. Autrement, il ne concévroit jamais les moindres idées Et s'il ne les repreſente pas auſſi pures & auſſi naturelles, qu'elles lui ont été propoſées, c'eſt que ce miroir étant inégal & defectueux, il n'en reçoit & n'en réfléchit les traits, que d'une maniére diforme.

Je ne ferai que ces deux réflexions ſur les difficultés que Mr. Bekker forme, pour éluder tout le Merveilleux que nos Voyageurs nous content de la Magie des peuples & des opérations des Diables, dont ils diſent qu'ils ſont moleſtés.

La premiere, c'eſt qu'il oppoſe à ces faits d'autres expériences particulieres qu'il eſt facile d'expliquer naturellement. Voici comment il y procéde. S'il s'agit de quelque fait accompagné d'une dixaine de circonſtances extraordinaires, il en fait une eſpéce de ſquélette; il rapporte une autre dixaine de faits particuliers, & compare, non un fait avec un autre fait de même nature; ce qui dévroit étre pour faire un juſte parallêle; mais chaque circonſtance d'un ſeul & même fait avec un autre fait. Et comme, en

ſuivant cette méthode, il eſt impoſſible qu'il n'y trouve quelque conformité, il ſe moque par tout de la crédulté du Genre humain.

Dans la ſeconde remarque, je vous ferai obſerver combien eſt foible la ſolution, que Mr. Bekker donne des opérations ſurprenantes des Demons ſur les idolatres, qu'il allêgue dans ſon premier Livres, & qu'il prétend naturellement expliquer dans ſon ſecond. *Ceux*, dit-il, *qui ne connoiſſent point Chrêtiennement Dieu, ne connoiſſent point auſſi le Diable.*

Liv. 1. Pag. 60.

Si je voulois nier les opérations du corps, j'aurois bonne grace d'établir ce Principe, que ceux qui ne connoiſſent pas l'ame, ne connoiſſent, point auſſi le corps. Car il ne s'agit pas de ſçavoir, ſi la nature de l'ame conſiſte dans la penſée, & celle du corps dans l'éxtenſion, pour connoître qu'il agit. Un Paiſan en ſçaura autant qu'un Philoſophe. Il ſe moqueroit avec raiſon de Mr. Bekker, s'il vouloit lui perſuader, que, parcequ'il ignoreroit la nature de l'ame & du corps & les loix du mouvement, il auroit tort de ſentir un ſoufflet qui lui auroit été fortement appliqué. Auſſi Mr. c'eſt vouloir nous faire rire que de nier les opérations des Demons ſur les Peuples du Brëſil, par exemple, parcequ'ils ne ſont pas aſſés bons

bons Théologiens pour s'élever à la connoiſſance de Dieu & des miſtéres que ſa parole nous a révélés, ou parcequ'ils ignorent la vraye doctrine des Demons.

Il eſt vrai, ces Peuples *ne connoiſſent point le Diable Chrêtiennement.* Ils n'ont jamais entendu parler de la Création des Anges, de leur ſpiritualité, de leur chûte; ils en auroient peuteſtre conclu avec nous leurs opérations ſur la terre. Quelques paſſages mal entendus, quelques termes mal traduits, les auroient fait donner dans nôtre ſentiment; *car il y a dans l'Ecriture Ste. des expreſſions qui ſemblent favoriſer la commune créance que preſque tous les hommes en général ont déja touchant le Diable.* Ils auroient crû de bonne foi, que Dieu qui ne peut tromper l'homme, au lieu d'aider leur penchant naturel à la ſuperſtition, les en auroit plûtôt détournés. *Liv. 1. Pag. 363.*

Je crois avoir ſuffiſamment répondu aux principales objections de Mr. Bekker, c'eſt-pourquoi il ſeroit inutile d'éxaminer le Chapitre 24 de ſon premier Livre. Ou l'on peut dire qu'il traveſtit des riens en de grandes choſes. Elles ſe réduiſent toutes à l'éxamen des préjugés dont il veut que tous les peuples & particulierement les Chrêtiens ſoient imbus dés leur naiſſance ſur les opérations

des Demons ; préjugés qui ſe groſſiſſent avec l'âge par la mauvaiſe éducation, par des études mal conduites &c.

Ce ſont autant de faux-brillans qui ne ſervent qu'à égarer l'état de la queſtion en ébloüiſſant le Lecteur. Car c'eſt ainſi que j'appelle ce grand amas de raiſonnemens qui ne prouvent tout au plus, que les peuples groſſierement prévenus & ſéduits ont étrangement corrompu la vraye doctrine des Demons. *Non Philoſophorum judicia, ſed delirantium ſomnia.* Mais, cela ne prouve nullement, que le fond de cette doctrine ſoit fabuleux, & que les opérations des Demons ſoient de pures chiméres. L'abus que l'on fait d'une vérité ne la détruit pas.

Enſuite, Mr. Bekker dreſſe un Tribunal inéxorable d'inquiſition, où il cite & condamne le Sacré & le Profane, comme étant également animés *d'un Zéle aveugle & brutal pour la Religion, ou plûtôt, pour ce que l'on appelle Religion.*

Liv. 1. Pag. 361.

Sæpe Jovem vidi, cum ſua mittere vellet,
Fulmina, thure dato, ſuſtinuiſſe manum.

Nous n'éxaminerons que ces deux chefs d'accuſation que Mr. Bekker intente

te contre les premiers Peres de l'Egliſe & contre nos Réformateurs. Par l'éxamen que nous en allons faire, vous pourés juger du reſte.

Les premiers Peres de l'Egliſe, dit nôtre Auteur, *ayant d'abord été imbus de cette Philoſophie corrompuë, n'ont pas ſeulement eu la penſée de ſe défaire de leurs préjugés, en s'appliquant à l'expoſition ou à la traduction de l'Ecriture. Au contraire ils en ont repandu le caractere dans tout ce qu'ils ont fait &c. Et c'eſt par ce moyen que leurs doctrines touchant les malins eſprits nous ont été inſenſiblement tranſmiſes, comme en héritage.* *Liv. 1. Page 371. 372.*

On ne peut rien lire de plus abſurde ; & vous en conviendrés, ſi vous voulés bien éxaminer cette remarque. C'eſt que ſi l'Egliſe naiſſante n'a point crû du tems de J. C. & de ſes Apôtres, les opérations des Diables ſur la terre, celle du ſecond ſiecle n'a pû avoir ce ſentiment.

Permettés-moi d'allêguer ici ce qu'Euſêbe rapporte de Policarpe Eveſque de Smirne, pour éclaircir ma penſée. Il nous apprent que St. Irénée dit avoir vû Policarpe. Voici les paroles de cet Hiſtorien telles qu'il les a tirées du 3 Livre d'Irénée ſur les Héréſies. *Policarpe*, dit-il, *n'a pas ſeulement été établi par les Apôtres, il n'a pas ſeulement converſé avec pluſieurs qui ont vû Chriſt ; mais il* *Euſeb. lib. 3. Cap. 14.*

a auſſi été conſtitué par les Apôtres Eveſques de Smirne en Aſie, lequel nous avons vû dans nôtre jeuneſſe

Prenés garde à ce paſſage, Mrs. vous y voyés une tradition vivante, un Policarpe qui a veſcu vers le commencement du ſecond ſiecle, car il ſouffrit le martire l'an 170, établi par les Apôtres Eveſque de Smirne, qui a converſé avec pluſieurs qui ont vû Chriſt, & particulierement avec l'Apôtre St. Jean; vous y voyés, dis-je, un Policarpe qui a été contemporain de Juſtin Martir, de Clement Alexandrin, qu'Irénée dit avoir vû dans ſa jeuneſſe, qui aime mieux mourir que de jurer par la Fortune de l'Empereur, & qui cependant ſe ſera ſouillé d'une erreur auſſi abominable qu'eſt celle des opérations des Demons.

Juſtin Martir, par éxemple, aura enſeigné & de vive voix & par écrit ces fictions, ſans que l'Egliſe qui avoit encore la mémoire toute fraîche des inſtructions des Apôtres, où il ſe trouvoit des Vieillards qui avoient vû St. Jean, ſe ſoit ſoulevée contre cette innovation. Tous ces Peres ſi rigides, ſi proches du tems de J. C. auront oublié la vraye ſignification de ces termes de Satan, de Diable, de Demons, & auront donné aveuglément dans les ſuperſtitions Payennes.

Pour

Pourquoi non dira-t-on ? Juſtin Martir n'a-t-il pas groſſierement erré, en croyant que *quelques-uns des Anges déchurent à cauſe de leurs paſſions pour les femmes, & que de leur communication avec elles, ſortirent les Demons ?* Je changerai l'objection en preuve ; par conſéquent, dirai-je, les opérations des Demons étoient alors inconteſtables. C'eſt une vérité que l'erreur même de ce Pere ſuppoſe. Liſés, Mr. là-deſſus la ſuite de ce paſſage. *Juſtin Martir. Apol. 1.* *Ibid.*

Je finirai nos entretiens en vous faiſant obſerver, avec combien peu de raiſon Mr Bekker tâche de noircir la mémoire de nos premiers Réformateurs. *Au commencement du ſiecle paſſé*, dit-il, *la Réformation de la doctrine & du culte ne s'étendit pas à ces opinions-là, que l'on n'avoit preſque point du tout en vûë. Mais on la purgea ſeulement de ces erreurs dont le retranchement avoit été jugé abſolument néceſſaire dans la conférence qui ſe fit entre Luther & Calvin.* Quelle Reformation ! Luther & Calvin forment le deſſein de retrancher de l'Egliſe tant d'erreurs capitales, de la rétablir dans ſa pureté Evangelique ; & ils ne penſent pas à la répurger d'un dogme ſi damnable. *Liv. 1. Page 382.*

Si l'on vouloit inſpirer de l'horreur contre l'Egliſe Romaine, pourquoi ne ſe pas attacher à l'eſſentiel ? pourquoi ne

pas montrer que ce ſentiment ſeul des opérations des Demons eſt un abregé d'Atheiſme & d'impieté ? Que c'étoit là une belle matiere, pour déſabuſer les Peuples !

Mais, on n'y a *preſque pas* penſé, dit-on ? *Preſque pas* ? On en a donc eu quelque légére penſée. Si cela eſt, il n'en faloit pas davantage pour faire découvrir à nos Réformateurs le poiſon de cette erreur. Une petite étincelle de lumiere dans une choſe de cette conſéquence, ſuffit pour éclairer l'eſprit. Il y a dans cette créance tant d'abſurdités & d'impietés, qu'elles frapent d'abord l'eſprit.

Si Calvin y eût un peu penſé, il n'auroit pas héſité à couper pied à ces abominables erreurs. Même, ſa doctrine l'y conduiſoit naturellement ; & il auroit par-là évité une contradiction manifeſte, lorsqu'en conſidérant Dieu comme le ſeul auteur & le ſeul arbitre de toutes choſes, il lui oppoſe cependant, dans l'Hipothêſe de Mr. Bekker, un concurrent dans le gouvernement de l'Univers qui anéantit les projets de la Providence & de la grace.

Doucement dira-t-on encore ? Nos Réformateurs ont eu leurs raiſons de tolérer cette erreur. Il faloit faire le *portrait* de l'Antechriſt *le plus laid* qu'il étoit poſſible, pour en donner de l'adverſion.

Et

Et de quels traits plus-noirs pouvoit-on mieux le repréſenter, qu'en appliquant au Pape, ces paroles de St. Paul, que *ſa venuë eſt ſelon l'efficace de Satan, en toute puiſſance & ſignes & miracles de menſonge?* Mais n'avoient-ils point d'autres raiſons pour déſabuſer les peuples. L'idolatrie de cette Religion n'étoit-elle pas une preuve convainquante de ſa fauſſeté, ſans employer un moyen ſi déteſtable. *2 Theſſ. Chap. 2. Vers. 9.*

Mais, pourquoi faire du Diable & du Pape *deux freres?* Pourquoi n'en pas faire une même perſonne? Mr. Bekker nous fait naître cette penſée, en diſant que *celui qui ſe vante d'être le ſucceſſeur de St. Pierre, ne doit pas ſe formaliſer ſi on lui donne le meme nom que nôtre Seigneur donna à cet Apôtre.* Quel terrible préjugé auroit-ce été d'attribuer perſonnellement au Pape tous ces Noms, ces paſſages, ces deſcriptions, ces idées affreuſes ſous leſquelles l'on a juſqu'ici conçû le Diable? La choſe étoit tres facile. Expliqués ces termes de Satan, de Diable, de Demons, par ceux d'Adverſaire, de Calomniateur, de mauvaiſes penſées, voilà le portrait naturel de l'Antechriſt. Aprés cela, le Pape n'eût oſé paroître. Trop heureux s'il lui eût été permis de ſe confiner dans quelque Monaſtére! Adieu, Mr. Je ſuis, &c. *Liv. 2. Pag. 301.*

FIN.

pas montrer que ce ſentiment ſeul des opérations des Demons eſt un abregé d'Atheiſme & d'impieté ? Que c'étoit là une belle matiere, pour déſabuſer les Peuples !

Mais, on n'y a *preſque pas* penſé, dit-on ? *Preſque pas* ? On en a donc eu quelque légére penſée. Si cela eſt, il n'en faloit pas davantage pour faire découvrir à nos Réformateurs le poiſon de cette erreur. Une petite étincelle de lumiere dans une choſe de cette conſéquence, ſuffit pour éclairer l'eſprit. Il y a dans cette créance tant d'abſurdités & d'impietés, qu'elles frapent d'abord l'eſprit.

Si Calvin y eût un peu penſé, il n'auroit pas héſité à couper pied à ces abominables erreurs. Même, ſa doctrine l'y conduiſoit naturellement ; & il auroit par-là évité une contradiction manifeſte, lorsqu'en conſidérant Dieu comme le ſeul auteur & le ſeul arbitre de toutes choſes, il lui oppoſe cependant, dans l'Hipothêſe de Mr. Bekker, un concurrent dans le gouvernement de l'Univers qui anéantit les projets de la Providence & de la grace.

Doucement dira-t-on encore ? Nos Réformateurs ont eu leurs raiſons de tolérer cette erreur. Il faloit faire le *portrait* de l'Antechriſt *le plus laid* qu'il étoit poſſible, pour en donner de l'adverſion.

Et

Et de quels traits plus-noirs pouvoit-on mieux le repréſenter, qu'en appliquant au Pape, ces paroles de St. Paul, que *ſa venuë eſt ſelon l'efficace de Satan, en toute puiſſance & ſignes & miracles de menſonge?* Mais n'avoient-ils point d'autres raiſons pour déſabuſer les peuples. L'idolatrie de cette Religion n'étoit-elle pas une preuve convainquante de ſa fauſſeté, ſans employer un moyen ſi déteſtable. *2 Theſſ. Chap. 2. Vers. 9.*

Mais, pourquoi faire du Diable & du Pape *deux freres?* Pourquoi n'en pas faire une même perſonne? Mr. Bekker nous fait naître cette penſée, en diſant que *celui qui ſe vante d'être le ſucceſſeur de St. Pierre, ne doit pas ſe formaliſer ſi on lui donne le meme nom que nôtre Seigneur donna à cet Apôtre.* Quel terrible préjugé auroit-ce été d'attribuer perſonnellement au Pape tous ces Noms, ces paſſages, ces deſcriptions, ces idées affreuſes ſous leſquelles l'on a juſqu'ici conçû le Diable? La choſe étoit tres facile. Expliqués ces termes de Satan, de Diable, de Demons, par ceux d'Adverſaire, de Calomniateur, de mauvaiſes penſées, voilà le portrait naturel de l'Antechriſt. Aprés cela, le Pape n'eût oſé paroître. Trop heureux s'il lui eût été permis de ſe confiner dans quelque Monaſtére! Adieu, Mr. Je ſuis, &c. *Liv. 2. Pag. 301.*

FIN.

P.L.+O

25.
Pl+0

25.ᵘ
Pl+O